

L'ATLANTIDE et le règne des géants

Denis Saurat

DU MÊME AUTEUR
DANS LA MÊME COLLECTION :

LA RELIGION DES GÉANTS
et la civilisation des insectes



DENIS SAURAT

L'Atlantide et le règne des géants

Avec 6 dessins in texte



© Éditions Denoël, Paris, 1954

NOTE PRÉLIMINAIRE

Trois débris d'os de géants ont été découverts :

Un à Java.
Un dans la Chine du Sud.

Voir F. WEIDENREICH. – Giant early man from Java and South China. *Anthropological papers of the American Museum of Natural History*, vol. 40, n° I, 1945. *Apes, giants and man,* Chicago, 1946.

Voir D. HOOIJER. – Notes on *the gigantopithecus. American Journal of physical anthropology*, n° 1, 1949.

Un au Transvaal : le plésianthrope du pliocène.

Voir *Bulletin de la Société préhistorique de France*, juin-août 1950.

De plus, des outils de pierre (bifaces) ont été trouvés (en Syrie et en Moravie) dont le poids, de 3 à 4 livres, implique chez les êtres qui les employaient une taille de 3 à 4 mètres (Burkhalter).

Les ossements donnent la même indication pour la taille.

1

LA LUNE ET LA CIVILISATION

La science est en train de créer, sous nos yeux, une nouvelle mythologie. L'univers astronomique se mesure par milliards d'années-lumière. Le nombre de galaxies calculé dans le ciel arrive également au milliard. Dans l'infiniment petit l'atome est devenu un monde incompréhensible, presque entièrement vide et cependant chargé d'inconcevables forces explosives qui peuvent être déchaînées. Dans le domaine humain, qui tient pour nous, inévitablement, le milieu entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, la chronologie a reculé ses dates de départ. L'homme a existé sur la Terre il y a cinq cent mille ans, et peut-être il y a un million d'années.

L'habitation de l'homme, la planète Terre, est devenue plus mystérieuse qu'autrefois à nos yeux. Nous ne savons à peu près plus rien de son intérieur. L'ancien feu central, terreur de nos enfances et qui ressemblait étrangement à l'enfer, a disparu et on nous dit maintenant que le centre de la Terre n'est probablement pas plus chaud qu'un confortable feu de bois. Les théories de l'évolution de la surface terrestre, de la dérive des continents, des effondrements sensationnels, passent au rang de mythes, sans pourtant cesser de présenter des possibilités.

On ne sait plus rien de certain, et tout redevient possible.

Alors l'imagination humaine, qu'un siècle ou deux de science raisonnable avaient quelque peu matée, reprend des forces et se met à utiliser quelques-unes des données de la science nouvelle. Mais l'imagination humaine semble être une constante. Elle est disposée, non pas tant à créer de nouvelles images qu'à revaloriser de très anciennes traditions auxquelles l'homme est attaché depuis qu'il se connaît.

C'est ainsi que l'une des plus vieilles légendes de notre civilisation, l'histoire de l'Atlantide racontée par Platon, a de nos jours changé d'aspect et est redevenue croyable.

D'abord, une nouvelle théorie cosmogonique, sujette, il est vrai, à de violentes controverses, donne une explication acceptable, non seulement de

ce que rapporte Platon, mais, ce qui est plus important encore, de certains passages de la Genèse jusqu'ici considérés comme de pure fantaisie.

Puis, l'ethnographie la plus récente apporte à la fois à cette théorie et à la Bible des confirmations tout à fait inattendues.

Enfin, la psychologie actuelle et peut-être même la biologie végétale, animale et humaine présentent certaines données qui sont curieusement en harmonie avec Platon et avec les récits de la Genèse.

L'assemblage de ces différents éléments donne un tableau tellement étrange, tellement nouveau et cependant tellement accordé aux plus antiques légendes qu'il semble préférable de présenter d'abord synthétiquement ce tableau, et de ne passer qu'ensuite aux confirmations et aux concordances. L'accumulation des détails risque en effet de fausser les perspectives et de mettre trop en évidence les parties qui devraient être solidement établies, et qui, par la nature même des témoignages accessibles, ne peuvent pas l'être.

Voici donc, en grandes lignes, l'étonnante histoire qui se présentera, lorsque l'imagination aura comblé les lacunes de l'information. Nous verrons ensuite les très nombreux fragments de preuves qui permettent à l'imagination de travailler légitimement.

Notons d'abord que les mégalomanies qui affligent les astronomes autant que les physiciens de l'atome ne peuvent être interdites aux historiens nouveaux. Si les galaxies atteignent au milliard, si l'atome peut produire ou détruire un monde, l'homme lui-même peut bien s'accorder dans son histoire quelques centaines de milliers d'années de plus ou de moins. Pourquoi l'homme serait-il plus modeste que l'univers dont il fait partie ?

Il y a quelque trois cent mille ans, une civilisation très développée, et très différente des nôtres, était établie dans les Andes, à une hauteur de 3 000 ou 4 000 mètres au-dessus de l'océan Pacifique actuel. Mais l'océan d'alors montait à cette altitude sur les montagnes, et la civilisation de Tiahuanaco se situait au bord de la mer. C'est dire que l'air y était respirable, alors que maintenant il ne l'est presque plus dans ces régions.

Pourquoi l'eau et l'air étaient-ils accumulés à cette hauteur ? C'est que le satellite de la Terre d'alors, du genre de notre Lune actuelle, n'était qu'à la distance de 5 à 6 rayons terrestres de nous. Au lieu d'une marée comparable à celle d'aujourd'hui, qui monte et redescend parce que notre Lune est à 60 rayons terrestres de nous, la marée d'alors, attirée par une

gravitation lunaire beaucoup plus forte, n'avait plus le temps de redescendre : cette Lune puissante tournait trop vite autour de la Terre. Aussi toutes les eaux du monde étaient entassées en une marée permanente qui formait un bourrelet autour de notre planète. Ce bourrelet fixe montait à plus de 3 000 mètres dans les Andes. Cela est prouvé par une ligne de dépôts marins que l'on peut suivre pendant 800 kilomètres à ces altitudes.

De cette civilisation de Tiahuanaco, de la région du lac Titicaca en général, il nous reste de gigantesques ruines. Les plus anciens chroniqueurs de l'Amérique du Sud nous rapportent que lorsque les Incas parvinrent jusqu'à ces pays, ils y trouvèrent ces ruines à peu près dans l'état où elles sont aujourd'hui, et remontant pour eux déjà à une incommensurable antiquité. Les Incas, assez superstitieux, décidèrent d'aller s'établir plus loin.

Les pierres taillées présentent en effet des caractères qu'on ne retrouve nulle part ailleurs jusqu'à présent. D'abord, leurs dimensions. Une des statues, en une seule pierre, a plus de sept mètres de hauteur et pèse dix tonnes. Il y a des douzaines de statues monolithiques de ce genre, toutes transportées de loin.

La façon de travailler la pierre est aussi unique. Plusieurs portiques, ou murs avec portes et fenêtres, sont d'une seule pierre. Au lieu d'arranger des pierres entassées autour d'un orifice, comme nous le faisons, ces gens prenaient une énorme pierre, de plusieurs mètres de long et de haut, et épaisse en proportion, mettaient cette pierre en place dans leur édifice et puis taillaient dedans les ouvertures désirables.

Nous sommes donc devant les preuves de moyens de travail que l'humanité n'a plus connus. Peut-être de nos jours seulement pourrions-nous refaire tout cela, avec nos instruments les plus modernes, mais nous ne le ferions pas, et pour beaucoup de raisons : sociales, économiques, religieuses et financières. Donc, il y avait aussi là une civilisation dont les principes étaient différents des nôtres.

Sur le côté intellectuel de cette civilisation nous avons aussi des données. D'abord, en 1937, les sculptures d'un de ces portiques monolithiques ont été déchiffrées. Elles constituent un calendrier bien mieux organisé que les nôtres : ce calendrier commence à un solstice et est divisé par solstices et équinoxes. Ses douze mois et ses semaines correspondent à des états répétés du satellite dans le ciel. Les figurations enregistrent non seulement le mouvement apparent, mais le mouvement réel

du satellite. Rappelons, par comparaison, que notre calendrier ne commence nulle part, astronomiquement parlant ; nos mois et nos semaines ne rapportent pas les phases de la Lune, et nous ne savons généralement pas que la Lune a un mouvement réel différent de son mouvement apparent.

Autrement dit, les hommes de Tiahuanaco étaient intellectuellement plus développés que nous.

Artistiquement, le poli de leurs statues, l'harmonie dans les proportions, les expressions rendues par le sculpteur dans le visage de ses personnages sont bien au-delà de ce que nous savons faire aujourd'hui, au niveau de Michel-Ange et des sculptures les plus impressionnantes de l'Égypte. Ceci nous force à supposer non seulement un développement intellectuel, mais un développement spirituel supérieur au nôtre. Il est bien vrai que, si fiers que nous soyons de nos acquisitions intellectuelles, nous ne nous targuons plus d'un haut développement spirituel dans notre XXe siècle : nous sommes plutôt portés à nier le spirituel en lui opposant l'intellectuel.

Mais la cosmographie de l'Autrichien Hœrbiger, le créateur de ces nouvelles conceptions du système solaire, nous place devant une idée plus bouleversante encore.

La Lune n'est pas le premier satellite de la Terre. Il y a eu plusieurs lunes : un satellite a circulé autour de la Terre à chacune des périodes géologiques. Pourquoi, en effet, y a-t-il des périodes géologiques si abruptement distinctes les unes des autres ? C'est qu'à la fin de chaque période – et c'est cela qui en causait la fin – un satellite est venu tomber sur la Terre. La Lune ne décrit pas autour de la Terre une ellipse fermée, mais une spirale qui va en se rétrécissant et qui finira par faire tomber la Lune sur la Terre. Il y a donc eu une Lune du primaire qui est tombée sur la Terre, puis une Lune du secondaire, puis une du tertiaire. Avant de tomber, lorsque sa spirale était trop près de la Terre, chacune de ces lunes se dissolvait, les solides, les liquides, les gaz se séparant à cause de leurs résistances différentes à la gravitation ; ainsi le satellite tournant trop vite rattrapait ses parties lentes et se transformait en un anneau, comme les anneaux de Saturne qui sont dans cet état actuellement. Et enfin, la spirale se resserrant, l'anneau touchait la Terre et tout le satellite s'écrasait, plus ou moins en cercle autour de notre planète. Tout ce qui était pris dessous, plante ou animal était enterré dans des conditions telles que cela se fossilisait : par manque d'air, par pressions. Car on ne trouve de fossiles qu'à ces périodes. L'organisme enterré à nos époques ne se fossilise pas, il pourrit. Aussi

n'avons-nous par les fossiles que des témoignages excessivement fragmentaires sur l'histoire de la vie.

Mais bien avant cet écrasement, pendant des périodes de centaines de milliers d'années, la Lune tourne autour de la Terre à la distance de 4 à 6 rayons terrestres, assez régulièrement, parce que le mois lunaire est égal alors au jour terrestre. Les deux astres tournent ensemble, jusqu'à ce que la chute de la Lune s'aggrave et que la Lune se mette à tourner plus vite que la Terre.

Pendant cette période fixe du satellite rapproché, le poids de tous les objets et de tous les êtres terrestres est considérablement diminué, puisque la force de la gravitation lunaire les attire vers le haut, et compense une grande partie de la gravitation terrestre. Or, c'est la gravitation qui nous donne notre taille : nous ne grandissons qu'à la hauteur et au poids du corps que nous pouvons porter. Donc, dans ces périodes de pesanteur allégée, les organismes grandissent davantage. Ainsi sont créés les géants.

Preuves ?

À la fin du primaire, nous trouvons en effet les végétaux géants, qui, ensevelis par la chute du satellite, donneront la houille.

À la fin du secondaire, nous trouvons en effet des animaux de trente mètres de long, diplodocus et autres, fossilisés par leur ensevelissement lors de la chute du satellite secondaire. Peut-être aussi des mammifères géants, peut-être aussi les premiers hommes géants. Car à ces époques, les êtres soulagés de leur poids ont pu se dresser sur des jambes et des pieds ; et leur boîte crânienne élargie a permis l'expansion du cerveau. D'autres bêtes se sont mises à voler : les insectes gigantesques du primaire, les oiseaux du secondaire.

Puis dans les périodes sans Lune, seuls ont survécu des spécimens de ces mutations brusques : a survécu ce qui a pu s'adapter à la nouvelle gravitation ; sans doute en diminuant aussi les proportions trop grandes.

Ainsi donc, des hommes ordinaires ont été formés pendant le tertiaire, avant l'approche de la nouvelle Lune, des hommes plus petits, plus lourds, moins intelligents : nos ancêtres. Mais des races géantes et intelligentes, issues du secondaire, il y a peut-être quinze millions d'années, ont continué à exister, et ce sont ces géants qui ont civilisé les hommes. Toutes les anciennes mythologies de l'Égypte et de la Grèce à la Scandinavie, de la Polynésie au Mexique, rapportent unanimement que les hommes ont été civilisés par des géants et des dieux. C'est le Titan Prométhée qui a tiré les

hommes de leur sauvagerie. La Bible porte témoignage sur les géants rois des peuples combattus par les premiers Hébreux.

Ainsi donc, les ruines gigantesques, et pourtant souvent faites pour la taille humaine, de Tiahuanaco s'expliquent : des maîtres géants ont aidé et dirigé leurs sujets humains dans ces travaux. Les grands cirques du Titicaca ne sont pas couverts, mais seulement entourés de murs. Les rois géants pouvaient s'y asseoir devant les hommes-sujets.

Le caractère pacifique et bienveillant de ce premier règne des géants sur les hommes est affirmé partout. Il suffit d'ailleurs de lire sur le visage des géants de pierre de Tiahuanaco l'expression de souveraine bonté et de sagesse, qui est frappante. C'est l'âge d'or des Anciens.

Et les statues gigantesques sont les statues des géants-rois. Pourquoi les hommes se seraient-ils épuisés à les transporter et à les tailler ? Entre seuls hommes, la taille humaine aurait suffi. Ce sont les géants eux-mêmes qui ont été les sculpteurs de leurs images. Plus tard, en Égypte, et un peu partout, une fois les géants disparus, les hommes se sont fatigués à essayer d'évoquer et de ressusciter le temps et les images des dieux. Nous retrouvons de nos jours, dans des îles voisines de la Nouvelle-Guinée, de malheureux sauvages qui érigent encore dolmens et menhirs sans plus savoir pourquoi, tout comme nos ancêtres l'ont fait jadis en Bretagne, en Angleterre et ailleurs.

Car l'âge d'or des géants débonnaires et civilisateurs ne dura qu'un temps. En effet, la Lune tertiaire que connurent les géants et les hommes de Tiahuanaco finit par venir à son tour s'écraser sur la Terre. Alors la gravitation lunaire cessa. Les eaux des océans tombèrent : rien ne retenait plus le bourrelet marin des tropiques. Les mers refluèrent sans doute jusqu'aux pôles, ne laissant à découvert que les plus hauts massifs montagneux. De formidables oscillations des eaux détruisirent hommes et civilisations un peu partout sur la Terre, et enfin le niveau actuel des mers s'établit à peu près. Que resta-t-il ? Les réfugiés ou les isolés des hautes montagnes, comme Platon lui-même le dit.

Mais, dans les Andes, par exemple, l'air même était devenu irrespirable : maintenant à 4 000 mètres au-dessus de la mer. Une civilisation, largement maritime, était devenue impossible : la mer avait disparu. Les survivants ne pouvaient que descendre vers les marécages découverts par la retraite de la mer : leur civilisation était perdue, avec leur sol même, leurs navires, leurs instruments, la plupart de leurs savants sans

doute : car les survivants durent être peu nombreux. Les grands mouvements des mers avaient détruit soudain les villes, et on trouve autour de Titicaca des chantiers de pierre évidemment abandonnés tout d'un coup.

La civilisation devait recommencer presque à rien.

Les vieilles mythologies ici prennent un sens et nous aident à comprendre. Certaines des races gigantesques dégénérèrent à tel point qu'elles devinrent cannibales et prirent les hommes pour nourriture. Les géants ogres se trouvent dans toutes les traditions. D'autres géants restèrent plus civilisés et luttèrent contre les férocités de la décadence. Tous les peuples se souviennent des luttes affreuses entre les géants et les dieux : les hommes évidemment prirent pour dieux ceux qui les protégeaient. Hercule est l'un des dieux les plus anciens, en Grèce comme en Égypte : c'est le géant bon qui détruit les géants mauvais. Jupiter lui-même ne peut vaincre les Titans sans le secours d'Hercule.

Puis, naturellement, les géants s'affaiblirent : physiologiquement, dans les périodes de Lune lointaine, ils ne pouvaient plus porter leur poids et leur cerveau aussi dégénéra. Et alors les hommes exterminèrent les monstres. David tua Goliath. L'arme de jet des petits hommes fit disparaître les géants devenus plus ou moins stupides. Jusque dans les contes de fées, où Hugo s'émerveille

De voir d'affreux géants très bêtes
Vaincus par les nains pleins d'esprit.

Ainsi nous arrivons à l'aube de notre histoire, celle qui commence il y a quelque six ou sept mille ans. Les géants sont exterminés. Il reste des récits que l'on croit à peine : comment Ouranos et Saturne dévoraient leurs enfants ; comment les Hébreux entrant dans la Terre promise trouvèrent le lit de fer d'un roi géant qui avait quatre ou cinq mètres de haut. Comment d'anciennes civilisations avaient disparu dans des cataclysmes – et l'histoire de l'Atlantide n'est qu'un épisode de ces écroulements. Il reste d'inexplicables témoignages. Les statues gigantesques, l'île de Pâques, Karnak et Stonehenge, les derniers sauvages du Pacifique.

Plus inexplicables, en fin de compte, que tous les récits et tous les témoignages, il y a les songes incoercibles. Toutes les générations des hommes que nous connaissons ont rêvé, et rêvent encore, de la grande civilisation disparue, origine de toutes les nôtres, de l'Atlantide et des bons

géants ; et toutes les générations continuent aussi les cauchemars des catastrophes, des débâcles et des décadences.

Et la psychanalyse et l'analyse psychologique les plus récentes en sont réduites graduellement à l'hypothèse ultime si difficile à accepter, mais devenue de plus en plus inévitable : qu'il y a derrière tout cela quelque chose d'irrémédiablement vrai. Le monde et son histoire sont bien plus remplis de catastrophes et de merveilles que nous ne l'avons cru jusqu'ici.

Si l'on cherche une Atlantide qui soit la source de toutes les civilisations et qui fasse la synthèse de toutes les traditions, on peut croire que cette société des Andes, il y a trois cent mille ans, a été l'Atlantide. Au lieu de disparaître sous la mer, elle a été abandonnée par la mer et a péri tout autant. Après le rétablissement de la tranquillité des mers, les hommes déchus qui vivaient en Europe et se souvenaient de l'ancienne mère des peuples par laquelle ils avaient été colonisés et civilisés, ont dû s'aventurer vers l'Ouest pour la retrouver. Mais jusqu'à Christophe Colomb, ils n'ont plus jamais trouvé terre : leurs navires étaient trop petits, leurs équipements trop maigres, leur navigation trop insuffisante. La tradition a dû s'établir que ce continent avait sombré : si loin qu'on allât vers l'Ouest on ne trouvait plus rien. L'océan était vide. Les Grecs finirent par dire que de ce côté on arrivait aux îles bienheureuses, où n'abordaient que les morts.

Mais c'est une tradition plus courte et plus petite que rapporte Platon. Il place la catastrophe seulement il y a quelque dix mille ans – et c'est l'inondation qui la cause. La théorie de Hœrbiger nous permet de situer aussi, dans ce temps et dans cet espace de l'Atlantique Nord, une autre Atlantide plus modeste, mais encore très impressionnante. La catastrophe des Andes peut se situer il y a deux cent cinquante mille ans. Depuis cette date la Terre s'est trouvée sans satellite jusqu'à l'avènement de notre Lune actuelle. Cette Lune était une petite planète qui, comme toutes les planètes, tournait autour du Soleil en une spirale rétrécissante. Les petites planètes spiralent vers le Soleil plus rapidement que les grandes parce que leur force d'inertie est moindre : elles portent en elles moins de la puissance de l'explosion primitive qui les a lancées loin du soleil. Donc, dans leur spirale rentrante plus rapide, les petites planètes rattrapent les grandes. Il arrive fatalement qu'une petite planète passe trop près d'une grande planète, et alors la gravitation de la grande planète, à cette distance, est plus forte que

la gravitation du soleil. La petite planète se met à spiraler autour de l'autre, et devient un satellite.

Ainsi notre Lune actuelle fut captée par la Terre il y a quelque douze mille ans. Nouvelle catastrophe sur la Terre à cette époque : le globe terrestre prit sa forme renflée aux tropiques, les airs, les eaux et le sol même étant attirés par la gravitation lunaire, comme encore aujourd'hui. Les mers du Nord et du Sud refluèrent vers le milieu de la terre. Concevons qu'une civilisation s'était établie entre il y a trois cent mille ans et il y a douze mille ans sur des plaines élevées au-dessus de la mer entre le 40e et le 60e degré de latitude nord ; et voilà cette civilisation à nouveau détruite, cette fois par submersion : les eaux du Nord la couvrent en une nuit, comme le rapporte Platon, et plus au Nord, des âges glaciaires recommencent sur les terres dénudées d'air et d'eau par l'appel de la Lune commençante.

Deux Atlantides possibles toutes deux, et l'une bien postérieure à l'autre et en dérivant, se présentent ainsi à nous. Les deux d'ailleurs nous seront nécessaires si nous voulons intégrer toutes les traditions dont nous avons encore les fragments dispersés par toute la Terre depuis la plus haute antiquité.

2

L'HISTOIRE DU SYSTÈME SOLAIRE

Raymond Furon écrit :

« Lors des communications qui furent faites à la Société de Biogéographie, en 1948, sur la paléoclimatologie, le déplacement des pôles et des continents, les physiciens, géophysiciens et astronomes présents furent d'accord que rien, dans la Nature actuelle, ne permettait de constater un déplacement des pôles ou des continents(1). »

Fred Hoyle soutient, séparément, que les continents ont toujours eu à peu près leur forme actuelle(2).

La science actuelle rend donc très difficile l'acceptation de l'existence de l'Atlantide, de la réalité de l'effondrement d'un ou de plusieurs continents. Aristote, l'un des premiers représentants connus de la science, soutenait déjà que l'Atlantide de Platon n'était qu'un mythe.

Ici intervient, en faveur des thèses atlantidiennes, une partie au moins des théories de Hœrbiger. Si la disparition de l'Atlantide est due non à un effondrement du sol, mais à un changement subit du niveau des mers, si l'Atlantide a disparu non parce que le continent atlantique s'est effondré, mais parce que l'océan a monté, le récit de Platon peut encore être accepté dans ses grandes lignes ; et aussi la ruine des hautes cités des Andes il y a deux cent cinquante mille ans peut être expliquée inversement par l'abaissement des eaux. Et les deux phénomènes sont connexes.

Voyons donc, sommairement, et pourtant d'un peu plus près, les idées de Hœrbiger sur les catastrophes terrestres. Hœrbiger est un cosmographe autrichien mort en 1931, et auteur d'une théorie de la formation de l'Univers solaire connue sous le nom de *Glazialkosmogonie*. Cette théorie n'a pas été acceptée dans son ensemble par les hommes de science contemporains. Mais elle s'est révélée d'une puissance explicative rare dans certains domaines, en particulier dans l'analyse et la classification des mythes rapportés depuis la plus haute antiquité ou recueillis chez les sauvages d'aujourd'hui.

Les idées actuelles exprimées par Furon en France ou Hoyle en Angleterre, tous deux spécialistes officiellement qualifiés, vont contre les idées générales de Hœrbiger, mais semblent très bien pouvoir s'accorder avec quelques-unes des idées sur l'évolution des civilisations développées par les disciples du savant viennois. Il arrive souvent, en science, que des théories opposées en principe aboutissent à des idées parallèles sur des points précis. Par exemple, pour Hoyle et ceux qu'il représente, la Lune est en train de s'éloigner de la Terre, ayant pris son départ, il y a deux ou trois milliards d'années, très près de la Terre, ou même en contact. Il est difficile de comprendre quelle force aurait lancé la Lune vers l'extérieur, mais même s'il en a été ainsi, cette Lune hoylienne ascendante s'est forcément trouvée, à une époque donnée, à la distance de 5 à 6 rayons terrestres de la planète, et alors le phénomène du bourrelet d'eau tout autour de la Terre a dû se produire, comme sous la Lune hœrbigérienne descendante. Pourquoi alors les mêmes phénomènes ne se seraient-ils pas présentés sur les Andes et sur les plaines atlantiques ?

Il n'est pas nécessaire d'opter entre les deux idées contradictoires. Mais comme seuls les hœrbigériens nous donnent une vue d'ensemble, suivons-les en ce qui concerne notre sujet.

Les diverses écoles sont d'accord pour admettre que notre monde a été formé par une explosion, il y a quelque trois ou quatre milliards d'années, date assez récemment substituée à d'autres infiniment plus lointaines. Plusieurs variétés d'explosion ont été proposées au cours des trente dernières années. Peut-être que notre soleil a fait partiellement explosion parce qu'un grand corps astral est passé trop près et a attiré une partie de la substance solaire à la distance des planètes, puis a disparu. Peut-être qu'il a existé, il y a environ trois milliards d'années, un autre Soleil jumeau du nôtre et ce serait celui-là qui a fait explosion, on ne sait trop pourquoi, et produit des planètes, ses fragments. Peut-être qu'il y a quatre milliards d'années toute la matière du cosmos entier, et non pas seulement de notre système solaire, était concentrée en un seul atome, point zéro de l'univers, et que cet atome a fait explosion ; cela semblerait naturel s'il avait en lui toutes les forces maintenant déployées. Paul Couderc dit(3) que cela ne signifie pas cependant un commencement absolu de l'Univers. Hœrbiger, il y a quelque cinquante ans, a imaginé la rencontre dans l'espace d'un énorme corps à très haute température entrant en collision avec une masse obscure de glace « cosmique » ; l'un pénétrant profondément dans l'autre

(on a le choix) produit une quantité de vapeur d'eau qui finit par faire explosion.

De toute façon, il y a explosion pour commencer. Les fragments projetés au loin se classent d'eux-mêmes en trois sections : les uns vont tellement loin qu'ils se perdent dans l'espace ; les autres vont si peu loin qu'ils retombent sur la masse centrale d'où est partie l'explosion. Mais dans la zone moyenne il se produit un différent classement : le fragment le plus important attire par sa gravitation tous les morceaux de matière moins pesants que lui dans son voisinage. Ces fragments mineurs sont soumis à deux forces : la force première de l'explosion qui les a lancés vers l'extérieur, et la force gravitationnelle qui les attire vers la masse plus forte située dans leur voisinage. Il en résulte une force que nous représentons comme la diagonale d'un parallélogramme ; le fragment moins lourd cesse de s'éloigner, mais il ne tombe pas directement sur la masse qui l'attire. Il se met à circuler autour de cette masse. Le corps central est le soleil ; les corps plus petits qui circulent autour sont les planètes. Mais la force primitive de l'explosion diminue peu à peu, parce que l'espace est plein d'une matière extrêmement ténue, hydrogène ou vapeur d'eau, qui ralentit le mouvement propre au corps lui-même. Par contre la gravitation vers le corps central est une constante et même va augmenter, relativement à la force centripète. Ainsi la planète ne décrira pas une courbe fermée, mais une spirale, puisque l'une seule des deux forces du parallélogramme va en diminuant. Donc, conclut Hœrbiger, tôt ou tard toute planète tombe dans son Soleil.

Mais de cette force initiale de l'explosion, les fragments plus petits portent moins que les fragments plus gros, puisque cette force doit être proportionnelle à leur masse. Donc les fragments plus petits qui sont vers l'extérieur du système cèdent plus rapidement que les autres à la force d'attraction du Soleil ; ils ont moins de résistance que les autres. Ainsi nous voyons que Mars, plus petit que la Terre, tourne autour du Soleil à une vitesse plus grande. Ainsi toute planète plus petite que la Terre, tournant en spirale plus vite que la Terre, finira par rattraper la spirale terrestre. Cela s'est évidemment produit déjà dans le passé, puisque les planètes ne sont pas rangées par ordre de grosseur. Quand donc une petite planète, spiralant vers le Soleil plus vite que sa grosse voisine, vient trop près de celle-ci, la gravitation de la grosse planète devient plus forte, à cette courte distance,

que la gravitation du Soleil. Alors la petite planète se met à tourner en spirale autour de la grosse et devient un satellite.

Ainsi la Terre a déjà capté trois satellites avant la Lune : le satellite primaire, le satellite secondaire, le satellite tertiaire. Chacune à son tour, ces Lunes sont venues s'écraser sur la Terre avec des effets que nous avons déjà indiqués et dont nous retrouverons des descriptions.

La Lune actuelle est assez récente, n'ayant été acquise qu'il y a environ douze ou treize mille ans, et étant encore éloignée de 60 rayons terrestres.

À son tour, elle s'approchera de la Terre ; elle rassemblera les eaux des mers en une marée permanente sous l'ellipse de son cours ; elle noiera les tropiques sauf les plus hautes montagnes. Elle soulagera tous les êtres de leur poids et sans doute elle créera une nouvelle race d'animaux, de plantes et d'hommes gigantesques. S'approchant plus encore, elle éclatera à son tour, et deviendra autour de la Terre un immense anneau de rocs, de glace, d'eau, d'air et d'autres gaz. Et enfin cet anneau se rétrécissant viendra s'écraser sur la terre.

Ce sera peut-être la fin de l'homme. Les calculs de Hœrbiger montrent que notre Lune est en effet plus grosse qu'aucune des Lunes précédentes et que donc la catastrophe que causera sa chute sera plus violente encore qu'aucune catastrophe précédente. Les disciples de Hœrbiger maintiennent qu'il y a dans notre Apocalypse certains souvenirs assez précis de ce qui s'est passé à la chute de la Lune tertiaire. Ce sera pire la prochaine fois.

Mais si l'homme survit, un spectacle final lui est réservé. Mars, plus petite que la Terre, est en train de circuler en dehors de l'orbite de la Terre, et sa spirale se rétrécit donc plus vite que la nôtre, à cause de la moindre inertie martienne. Donc, Mars nous rattrapera. Quand Mars arrivera trop près de la Terre, que se passera-t-il ? Les mathématiques, jusqu'ici amicales, deviennent fatales pour nous. La masse de Mars est trop grosse pour que Mars soit capturée et devienne un satellite. Mars passera très près de la Terre mais lui échappera, entraînée plus près du Soleil par une vitesse supérieure à celle de notre planète et pourtant restant écartée de nous par une inertie trop forte. Notre atmosphère, entraînée par la gravitation de Mars, nous quittera pour se perdre dans les espaces. Les eaux des mers tourbillonneront tout autour de la Terre, et cette fois dans tous les sens. La Terre sera lavée de tout ce qui peut être remué ; et de plus la croûte terrestre éclatera de tous côtés. La vie sur la Terre sera terminée.

Après cela, dit le prophète mathématicien, la Terre, continuant sa spirale, sera rattrapée par de nombreux planétoïdes actuellement bien au-delà de Mars et composés surtout de glace, et la Terre deviendra une grosse boule de glace, et ira enfin se jeter dans le Soleil.

Une expression maintenant courante, « l'expansion de l'Univers » pourrait nous donner quelque espoir de ne pas finir ainsi. Si l'Univers est en train de se dilater, peut-être serons-nous touchés à temps par cette dilatation qui va s'accélérant, dit-on, et arrachés aux rétrécissements décrits par Hœrbiger ? Mais ce n'est là qu'une illusion. Louis Couderc explique que l'expansion de l'Univers ne se fait que dans les distances inter-galaxiques. Notre Voie lactée ne se dilate pas et donc notre système solaire ne se dilate pas. Le sort prévu pour notre Terre par Hœrbiger est inévitable, si les calculs de Hœrbiger sont justes(4).

L'histoire de la Terre

La théorie de Hœrbiger nous apporte pour l'histoire de la Terre, à l'intérieur de l'histoire du système solaire, des explications plausibles sur un certain nombre de points qu'aucune autre théorie n'éclaire.

Y a-t-il eu, réellement, des géants ?

Y a-t-il eu une civilisation mère des autres civilisations ?

Comment cette civilisation a-t-elle péri ?

Que sont les sauvages d'aujourd'hui, des primitifs ou des dégénérés ?

Que sommes-nous nous-mêmes, à notre point de la civilisation, des commençants ou des déclinants ?

Quel est le rôle de l'esprit dans l'évolution des civilisations et pourquoi les civilisations meurent-elles ?

Voyons d'abord quelle a été, en grandes lignes, la marche de l'intelligence et de l'humanité dans la vision d'ensemble de l'histoire que nous permet Hœrbiger.

C'est le gigantisme qui nous donnera les premières indications sur lesquelles l'imagination puisse travailler.

Qu'à la fin du primaire, donc au temps où la première Lune de Hœrbiger tournait très près de la Terre, il y ait eu des arbres géants et des insectes géants, la géologie en est d'accord. Les arbres géants ensevelis plus tard ont donné la houille. Les traces des insectes géants se retrouvent en fossiles.

Mais il y a bien plus[5].

Comment peut-il se faire que, comme Fabre le premier l'a montré, un insecte en fait sans cerveau et donc (?) sans intelligence, puisse piquer exactement sept centres nerveux d'une chenille, ainsi engourdie et, non tuée, pour que des larves à venir aient, des mois plus tard, une nourriture fraîche ? Comment expliquer l'instinct des insectes ? Comme Fabre l'a fait remarquer dans sa controverse avec Darwin, la théorie de l'évolution ne peut expliquer cela, l'insecte doit réussir ses sept piqûres dès le premier acte, car autrement la postérité de l'insecte ne vivra pas.

Alors le géologue imagine qu'à ces temps primaires où le Soleil était plus large qu'aujourd'hui, et où la Terre tournait droit sur l'écliptique, un été perpétuel assurait aux insectes une longue vie. Certains de ces insectes, sous l'effet du gigantisme qui avait permis à leur système nerveux de s'agrandir, étaient intelligents. Intelligents au point d'apprendre comment piquer leurs victimes aux points convenables.

Retenons ce trait de la longévité qui va avec le gigantisme. Nous retrouverons cela pour les hommes.

Puis, pendant les millénaires, cette science devenue automatique s'est transmise aux descendants. Quand ensuite les hivers se sont installés, quand les insectes sont morts tous les ans, quand leurs œufs et leurs larves ont dû passer les saisons froides à l'abri, seuls ont survécu ces insectes qui avaient acquis les automatismes inculqués pendant les périodes d'intelligence.

Ainsi les insectes d'aujourd'hui seraient des restes dégénérés d'êtres autrefois rationnels, quoique peut-être pas rationnels à la façon humaine, peut-être doués d'autres sens et d'autres sentiments. Peut-être aussi – nous y reviendrons – nos sauvages d'aujourd'hui sont les restes dégénérés d'empires d'autrefois, et répètent sans le comprendre des actes autrefois organisés par des administrations rationnelles.

Les théories hœrbigériennes nous permettent pour la première fois de comprendre et d'admettre ces idées étranges et raisonnables.

À ces périodes de gigantisme où la Lune proche enlève de leur poids à toute chose et à tout être, interviennent de plus des puissances récemment découvertes qui ressemblent de plus en plus aux dieux créateurs des vieilles religions : les rayons cosmiques.

« Les rayons cosmiques actuels, dit Paul Couderc, dont les énergies dépassent tout ce que nous connaissons, ne sont pourtant que les survivants,

les descendants débiles de glorieux rayons cosmiques initiaux dont serait né le monde. »

L'action de ces rayons cosmiques, conjuguée avec celle des gravitations, sur les gènes, les chromosomes, et autres parties encore à découvrir sans doute du mécanisme reproductif, produit ces étonnantes mutations brusques qui font surgir des êtres nouveaux tout à fait différents de leurs ancêtres immédiats, de leurs parents apparents. D'où ces insectes géants et intelligents à la fin du primaire. D'où ces hommes géants et intelligents à la fin du secondaire, sur lesquels la Bible va témoigner.

Hœrbiger explique aussi la chute après ces montées. L'apogée des races se place au moment où la Lune est assez près de la Terre pour soulager la pesanteur et donner aux rayons cosmiques le champ d'action nécessaire.

Mais la Lune venant ensuite s'écraser sur la Terre, la pesanteur reprend ses droits, les rayons cosmiques s'estompent et se voilent. Tout redescend. La vieille idée de la chute est réhabilitée. Seules survivent des races diminuées qui ont cependant gardé suffisamment quelques-unes des qualités de la grande époque. Ces races recommencent péniblement, sous un ciel sans Lune, à construire une existence lentement remontable.

Puis une nouvelle Lune est capturée, les marées recommencent, l'être devient plus léger, et tout monte vers une nouvelle grande période. Pendant les périodes sans Lune apparaissent les races petites, les animaux sans hauteur et sans prestige, rats et putois, les races humaines des nains. Pendant les périodes des Lunes approchantes viennent les races moyennes, comme notre race humaine actuelle, et les animaux à notre taille, du chien au cheval. Mais la Lune n'agit à son maximum que sur la zone terrestre qui se trouve au-dessous de son cours. Au nord et au sud de cette ceinture, des conditions différentes se présentent. Ainsi, après plusieurs cycles, la Terre donne un spectacle très varié : il y survit de tout. Races en décadence, races en montée, géants, nains, êtres intermédiaires ; restes des époques géantes, apprentis des époques prospères en formation.

Hœrbiger seul nous permet de comprendre cet étrange tableau si mêlé, puisque seul il nous explique une succession des époques propices au développement de la vie, des catastrophes soudaines, et des périodes défavorables.

Une nouvelle époque de gigantisme se produit à la fin du secondaire et nous sommes forcés par la logique et l'imagination conjuguées de placer là la création de l'homme.

Étonnante histoire : après deux siècles de discrédit, le récit de la Bible retrouve une très grande valeur sous le choc des théories de Hœrbiger, et pourtant la Bible n'est en aucune façon même l'un des points de départ de Hœrbiger. Nous examinerons spécialement plus loin les affirmations bibliques. Nous ne regardons ici que le tableau général.

L'homme est survenu par mutation brusque, sous l'action des rayons cosmiques sur les gènes d'un animal probablement disparu, et qui mit au monde un couple de jumeaux humains, mâle et femelle. On peut faire intervenir ici, d'une façon inattendue mais assez réconfortante, l'encyclique *Humani generis* du 12 août 1950 : « L'Église n'interdit pas que la doctrine de l'évolution (soit l'objet de recherches) pour autant qu'elle recherche si le corps humain fut tiré d'une matière déjà existante et vivante, car la foi catholique nous oblige à maintenir l'immédiate création des âmes par Dieu. » Et, au paragraphe suivant, l'encyclique insiste sur le caractère unique d'un Adam père de tout le genre humain.

L'hypothèse hœrbigérienne accorde plus que n'en demande Pie XII. Il est en effet bien plus facile de concevoir que la mutation brusque de l'animal à l'homme se soit produite une seule fois, les conjonctures favorables devant être infiniment rares. « L'immédiate création des âmes » est en harmonie avec l'apparition soudaine d'une intelligence bien plus développée que chez les animaux. L'allégement de la gravitation terrestre permet à l'homme nouveau-né de se tenir droit sur ses jambes et d'élargir son crâne monté vers le ciel. Et il est évident que ces perfectionnements physiques ne seraient rien si n'était éclos alors ce principe qui permet à l'homme d'en profiter : le principe spirituel, l'âme.

Donc, tout d'un coup, un homme, comme dans la Genèse. Et Ève ?

Il faut ici postuler, ce qui n'a plus rien de déraisonnable, que la Bible nous rapporte les derniers fragments d'une tradition qui avait été hautement scientifique, et que nous ne pouvons comprendre que depuis peu d'années.

Ève tirée d'une côte d'Adam, Ève moitié, physiquement, d'Adam, chair de sa chair ? Peut-être qu'une très ancienne science savait comment se forment les jumeaux – et que de la scission d'une cellule initiale peuvent sortir deux jumeaux, l'un mâle et l'autre femelle – peut-être que cette connaissance, dégénérée jusqu'à une époque où l'on n'avait plus sur la conception des enfants que des notions très vagues, a été traduite en récit grossier mais substantiellement vrai dans la Genèse. Les hommes du IXe siècle d'avant notre ère en Palestine, ne connaissant ni gènes ni cellules,

n’ont pu interpréter la très vieille information sur le premier couple humain sorti d’une même cellule, (le jumeau femelle n’étant que la moitié séparée du jumeau mâle) qu’en transférant cette idée sur l’Adam à taille d’homme, et coupé en deux par le Créateur. Ainsi derrière ce tableau on peut discerner une réalité autrefois scientifiquement connue. Que cette réalité scientifique ait été connue à si haute époque ne nous étonnera pas lorsque nous verrons ce qu’ont pu être les connaissances des hommes de Tiahuanaco il y a trois cent mille ans.

Mais la Bible nous apporte encore un témoignage en faveur des hœrbigériens, et nous citerons les textes plus tard. La Genèse rapporte que les premiers hommes, après Adam, vivaient normalement cinq cents, six cents et jusqu’à neuf cents ans. C’est l’une des affirmations qui ont jeté le plus de discrédit sur les anciens récits. De plus, cette affirmation toute gratuite n’est aucunement nécessaire à l’orthodoxie religieuse. Pas plus que les autres textes qui rapportent l’existence des géants, textes aussi à examiner plus loin. L’Écriture n’établit pas de relation entre les deux faits, et omet de nous dire qu’Adam était un géant. (Il est vrai que les traditions juives et musulmanes réparent plus qu’abondamment cette omission.) Mais les deux faits sont connexes. De même que l’allégement de la gravitation terrestre permet le gigantisme, cet allégement permet la longévité, parce que l’usure physiologique, cause normale de la brièveté de la vie, est en relation avec le poids du corps, et que donc un corps plus léger pour le même volume doit vivre plus longtemps.

Ainsi sont rénovées et réhabilitées les anciennes conceptions de l’orthodoxie : la création immédiate d’Adam et Ève, la longévité des premiers hommes, la réalité des géants ; nous n’avons donc qu’un premier couple humain, mais gigantesque et de vie très longue.

Ajoutons ici un point curieux.

L’homme naît trop tôt. Il arrive au monde bien moins compétent que le petit animal, qui sait tout de suite nager, courir, mordre, s’adapter. C’est que le géant primitif a dû être expulsé trop tôt du sein maternel non gigantesque(6) : il aurait autrement tué la mère, dont la défense naturelle a été de s’en débarrasser. Ainsi il a dû apprendre ensuite tout ce que l’animal sait à sa naissance. Et de plus l’homme devait apprendre autre chose que ce qu’il aurait appris dans le sein maternel de l’animal : à se tenir droit sur ses jambes, à mieux penser, à parler, ce que sa mère ne savait pas faire.

L’homme naissant ainsi abandonne un héritage animal pour se créer un domaine humain : ce qu’il ne peut faire que s’il a une âme qui l’y pousse.

Le récit de la Genèse, qui omet toute mention de l’animal origine du corps humain, est donc dans la noble tradition, acquise dès la naissance : répudier le plus possible de l’être bas antérieur, commencer à l’apparition de l’âme. C’est en effet une création nouvelle.

Sur un autre point encore la Bible nous aide indirectement et nous permet de placer cette création à la fin du secondaire. En effet, dans notre théorie, il n’y a place au commencement que pour des géants de longue vie, enfants et descendants de ceux que nous appelons (et pourquoi pas ?) Adam et Ève. Or, Tiahuanaco à la fin du tertiaire nous montre les géants mêlés aux hommes ordinaires, puisque les mégalithes gigantesques sont adaptés à des usages humains.

Donc, comme la Bible le rapporte, il y a eu diminution de la vie humaine, et de la taille humaine, au cours des millénaires, et pourtant des races géantes sont restées en vie au milieu du pullulement des petits hommes : les Samson et les Goliath ont duré très longtemps.

Hœrbiger nous donne la raison de cet aspect de la chute : pendant la période asatellitique tertiaire certaines races placées dans des circonstances défavorables – chassées du Paradis terrestre des tropiques – se sont adaptées à des conditions plus dures, probablement dans les terres septentrionales. En ce faisant, d’ailleurs, elles ont acquis des qualités – et des défauts – qui plus tard permettront aux races moyennes d’exterminer les derniers des géants.

Sur cet aspect physique de la chute, nous aurons à revenir. Marquons dès maintenant que la bible, comme Platon, insiste dès le début sur un côté moral de la dégénérescence humaine, et ce serait perdre de vue le but même de cette étude que d’oublier cela.

En effet, en fin de compte, que nous importent les géants et les Atlantides ? Ces récits pittoresques ne nous émeuvent que parce qu’ils représentent dans la matière physique du monde des événements spirituels et moraux de l’aventure humaine. Même s’il n’y avait jamais eu de géants, même si aucune Atlantide n’avait jamais existé, les bouleversements représentés dans ces images traditionnelles sont aussi sensibles que jamais dans la texture même, dans les sentiments les plus intimes, de nos âmes.

Nous portons tous en nous un Paradis perdu, une Ève séparée de chaque Adam, un homme perdu par chaque femme, un univers englouti. Les plus

anciens récits nous émeuvent profondément parce que nous y sentons les mêmes désirs, les mêmes nostalgies dans les âmes de nos prédécesseurs sur la Terre.

Et qu’est-ce que la vérité, si ce n’est ce que l’homme croit toujours ?

Il y a toujours, dans ces vieilles mythologies, une qualité de force et de rêve que nous ne trouvons pas dans les inventions mêmes de la science, et donc qui excitent en nos âmes un amour plus profond. Et qui osera dire que l’objet de l’amour n’existe pas ?

La vérité a cette terrible caractéristique d’être totalement incroyable, et donc d’exiger un *acte* de foi.

3

TIAHUANACO

Près du lac Titicaca, dans les Andes, à environ 4 000 mètres d'altitude, on trouve les ruines de plusieurs villes entassées l'une sur l'autre. Jusqu'à présent, l'existence de ces ruines est inexpliquée. Les disciples de Hœrbiger donnent bien une thèse générale qui permet de concevoir comment ces énormes pierres se trouvent à cette hauteur, dans une région où la vie normale de l'homme est presque impossible. Mais une exploration scientifique reste encore à faire. Les quelques caractères relevés jusqu'à présent constituent, pris dans leur ensemble, une confirmation frappante des théories de Hœrbiger, et cela d'autant plus que la théorie générale du savant viennois ne doit rien, pour son origine, à cette archéologie. Il se trouve que les calculs de Hœrbiger sur la Lune tertiaire, sur la marée permanente et sur la chute du satellite sont confirmés par une expérience préhistorique. Si les thèses de Hœrbiger se trouvent démontrées fausses, il faudra en inventer d'autres, de très semblables, pour expliquer Tiahuanaco(7).

Le premier fait frappant est d'ordre géologique.

Une ligne de sédiments marins a pu être étudiée, qui s'étend de façon ininterrompue sur près de 700 kilomètres. Cette ligne commence près du lac Umayo, au Pérou, à près de 100 mètres de hauteur au-dessus du niveau du lac Titicaca, et passe, au sud de ce lac, à 30 mètres au-dessus de l'eau, et va se terminer en s'inclinant de plus en plus bas vers le sud au-delà du lac Coipusa, 250 mètres plus bas qu'à son extrémité nord. De plus, cette déclinaison n'est pas une droite, mais une courbe. Pendant un quart de la distance, la ligne de sédiments descend de 0 m 30 par kilomètre, et au dernier quart de près de 0 m 60.

Il y a donc eu là une mer.

Cette mer n'était pas horizontale par rapport à notre horizon.

La surface de cette mer était courbée, et beaucoup plus que ne l'est la surface de nos océans ou de la Terre en général.

Les géologues ont postulé une élévation du continent sud-américain au-dessus de la mer actuelle. Mais cette thèse est peu satisfaisante parce qu'on ne voit guère d'où serait venue la formidable force nécessaire. Puis comment ce soulèvement d'un pays de montagnes si accidentées aurait-il laissé régulière une ligne de sédiments aussi longue ? Cette ligne aurait été brisée en milliers de fragments non identifiables par un soulèvement de ce genre. Enfin, pourquoi cette ligne de sédiments présenterait-elle une courbe si délicatement définie ? Les cataclysmes, même lents, ne suivent guère les géométries polies.

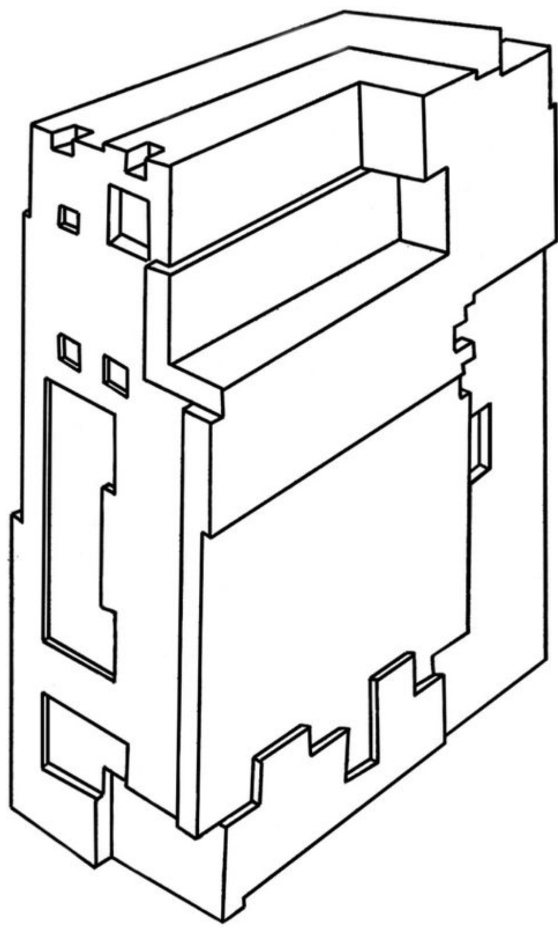


Diagramme d'une pierre taillée de 8 tonnes.

L'explication hœrbigérienne est bien meilleure. La marée permanente causée par la Lune tertiaire approchée avait entassé l'eau jusqu'à cette hauteur, et le bourrelet d'eau était tout naturellement régulier et convexe, et il a duré assez longtemps pour déposer ses sédiments sur les montagnes déjà existantes. Ainsi les desiderata des géophysiciens de 1948 sont respectés. Aucun grand changement ne s'est produit dans le continent. Les

orthodoxes et les hœrbigériens sont d'accord quant à l'âge où ont cessé ces dépôts marins : entre trois cent mille et deux cent cinquante mille ans avant nous. Or, cet ancien rivage passe devant les ruines de Tiahuanaco, qui était donc un port sur cette mer de la fin du tertiaire.

Les pierres mêmes de ces ruines présentent des caractères qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans le monde. La civilisation première des Andes ne ressemble à rien de postérieur, et ses singularités ne se comprennent que par une date infiniment ancienne. Voici d'abord une pierre de près de 9 tonnes, creusée sur ses 6 faces de mortaises inexplicables. D'ingénieux architectes et de savants archéologues ont passé en vain des semaines à imaginer les tenons de ces mortaises et les implications de ces trous géométriques. Ce monolithe a 3 mètres de haut et jouait un rôle oublié par tous les constructeurs de l'histoire subséquente. Voici des portiques de 3 mètres de haut, de 4 mètres de large, d'un demi-mètre d'épaisseur, et taillés dans une seule pierre, dans laquelle la porte et les fausses fenêtres ont été découpées au ciseau, et les sculptures de frise sculptées dans la pierre même : poids, plus de 10 tonnes. Voici d'autres parties de mur qui pèsent 60 tonnes. Voici, pour soutenir d'autres murs composés de pierres plus petites, des blocs de grès de plus de 100 tonnes enfoncés dans la terre au-dessous des bâtiments.

Voici enfin les statues géantes. Une statue sculptée dans une seule pierre a été descendue au musée de plein air de La Paz ; elle a 8 mètres de haut et 1 mètre d'épaisseur et pèse 20 tonnes. Il y a des douzaines de statues de cet ordre, et des excavations sérieuses n'ont pas encore été faites.

On a trouvé pourtant dans les fouilles amorcées des ossements humains dans les strates principales, à proximité des os de toxodons, animaux qui ont disparu à la fin du tertiaire. Cela suffirait à dater cette civilisation, mais l'examen du calendrier déchiffré en 1937 apporte des preuves plus précises, quoique pas plus décisives. Les têtes stylisées de toxodon sont aussi utilisées dans la décoration des portiques, et dans la constitution du calendrier. L'existence simultanée des constructeurs et des animaux tertiaires ne semble donc pas pouvoir être mise en doute.

Problème curieux : les monolithes découpés semblent avoir été mis en place par des géants. Mais ils sont découpés en ouvertures, portes et fenêtres, qui sont à l'échelle humaine. Et pourquoi les hommes se seraient-ils mis spontanément à faire des statues de huit mètres de haut, taillées dans une seule pierre ? Le travail impliqué est effroyable, et serait, même avec

nos équipements, très difficile. N'est-il pas plus simple de penser que ces pierres ont été travaillées par les géants eux-mêmes, quoique pour l'usage et l'édification des hommes de taille ordinaire ? Nous verrons l'universelle tradition que les arts ont été enseignés aux hommes par des dieux-rois-géants. Les cirques sans toit pouvaient servir de salles d'assemblées où le géant parlait à ses sujets. Nous examinerons plus loin les gestes et les actions de sauvages dégénérés du Pacifique Ouest, qui continuent à ériger des monolithes quelquefois sculptés en l'honneur d'ancêtres divins qui ont jadis été leurs rois gigantesques. La Bible aussi, nous le verrons, nous parle de tribus palestiniennes qui avaient pour rois des géants. Pourquoi y aurait-il jamais eu un gigantisme des statues s'il n'y avait pas eu un gigantisme des hommes ? Les sauvages de Malekula cherchent encore de nos jours à échapper à la corvée de l'érection des monolithes, et à les remplacer par des statues ou même de simples piliers de bois plus légers à transporter, plus faciles à sculpter. Des raisons bien puissantes ont dû causer l'érection des géants de pierre de l'île de Pâques. L'état de civilisation parfaite de Tiahuanaco, état reflété dans le visage même des colosses, nous incite à imaginer là l'un des départs de l'humanité. Les colosses sculptés ont été érigés dans des communautés civilisées où le travail se faisait en commun, et en harmonie, entre des maîtres gigantesques et bienfaisants et des foules humaines reconnaissantes, comme nos cathédrales ont été construites. Mais dans ces communautés du Titicaca, les castes royales étaient des géants et semblent bien avoir aussi mis la main au travail. Nous pouvons même penser que les Égyptiens eux-mêmes, lorsqu'ils construisirent leurs colosses, pour leurs dieux-rois, se souvenaient des temps heureux où le géant Osiris leur avait appris la sculpture, et pensaient qu'il était nécessaire de donner au dieu mort une statue à sa taille, dans laquelle il pouvait revenir sans se trouver gêné.

Mais avant de passer aux caractéristiques intellectuelles et spirituelles, insistons sur un autre trait de l'étrange civilisation de l'altiplane andine. Tiahuanaco était un port de mer, un port d'eau salée. Le lac Titicaca est salé, et l'exploration géologique des terrains environnants ne donne pas de sel à y accumuler. Le lac est salé parce qu'il est le dernier reste d'un océan disparu, la dernière flaque laissée à sécher par la mer descendante. Les quais du port de Tiahuanaco existent encore, et ils sont non pas à portée du lac périmé, mais sur la ligne de sédiments qui marquait la marée permanente du tertiaire. Hœrbiger a calculé que le bourrelet d'eau avait

laissé submerger cinq grandes îles : il ne s'agit que de jauger les volumes d'eau et les hauteurs des montagnes et la force de la Lune d'alors. Restaient donc au-dessus de l'océan : les Andes du Titicaca, le Haut-Mexique, le sommet de la Nouvelle-Guinée et le Tibet. Nous trouverons des confirmations dans les traditions de l'ancien Mexique, qui en prendront une allure presque scientifique, détaillant les périodes dans un ordre à peu près géologique. Nous trouverons des témoignages parmi les sauvages de la région de la Nouvelle-Guinée. Nous aurons le droit de penser que les géants méditerranéens étaient descendus des montagnes de l'Abyssinie, cinquième sommet.

Nous pouvons donc légitimement imaginer que les hommes de Tiahuanaco, port de mer, avaient des navires qui faisaient le tour du monde sur leur mer bombée. Une culture couvrant toute la terre habitable était unifiée par les trafics maritimes. Comment expliquer autrement les étonnantes ressemblances ? Les cromlechs du Morbihan et ceux de Malekula ? Les géants de l'île de Pâques ? Les légendes de la Grèce et celles du Mexique ? – fragments dégénérés d'une haute civilisation qui peut se situer vers il y a trois cent mille ans et avoir été mondiale.

Sur la valeur intellectuelle de cette civilisation, nous avons un témoignage précieux et qui semble irréfutable : un calendrier sculpté sur la pierre.

À demi enfoncé dans une vase séchée, brisé en deux par une fente en haut, mais tenu ensemble par son poids de dix tonnes, a été trouvé un portique sculpté, monolithique, haut et large de plus de trois mètres. Posnansky, le vétéran des études archéologiques boliviennes, a le premier découvert que c'était un calendrier et a pu fixer les signes des solstices et des équinoxes. L'Allemand Kiss, après des études sur place en 1928 et 1929 a proposé en 1937 le déchiffrement général des mois et des semaines. L'Anglais Ashton en 1949 a enfin effectué la mise au point de tous les détails du symbolisme qui permettent la connaissance précise du fonctionnement de cette machine scientifique.

Or, en 1927, Hœrbiger, en calculant les données qui sont les bases de nos connaissances sur la rotation de la Terre, est arrivé à cette conclusion qu'à la fin du tertiaire la Terre tournait autour du Soleil en 298 jours, chaque jour ayant un peu plus de 29 de nos heures. Hœrbiger mourut en 1931, et ses calculs sont dans les archives de l'Institut Hœrbiger, à Vienne.

Ce n’est qu’en 1937 que Kiss a été en mesure de déclarer que le calendrier de pierre de Tiahuanaco comptait 290 jours. Comme Tiahuanaco précède de peut-être 50 000 ou 100 000 ans la fin du tertiaire, la différence, en théorie, est acceptable et devient une preuve de plus. Jusqu’à présent, aucun autre déchiffrement du calendrier n’a été proposé, et l’analyse d’Ashton en 1949 a entièrement confirmé les trouvailles de Posnansky et de Kiss. On doit donc considérer, jusqu’à nouvelle information, que les calculs de Hœrbiger, faits avant toute interprétation ou même toute connaissance approfondie du calendrier ont été démontrés justes par des observations faites et enregistrées à la fin du tertiaire. Et, inversement, les calculs prouvent que c’est à la fin du tertiaire que les astronomes de Tiahuanaco ont fait leurs observations.

Or, ce calendrier est meilleur que le nôtre.

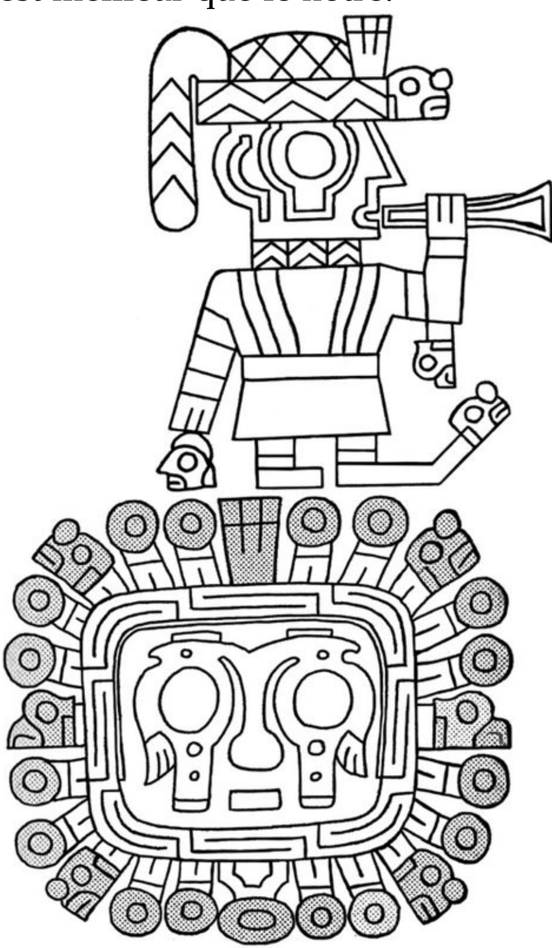


Diagramme d'un mois.

Il n’est pas meilleur que celui que nos astronomes pourraient faire si on les en priait. Mais il est meilleur que celui que nous utilisons. Nous ne

pouvons certes pas dire que les astronomes de Tiahuanaco étaient supérieurs aux nôtres : nous n'en savons rien. Mais nous pouvons dire que le public pour lequel on avait fait ce calendrier était intellectuellement supérieur à notre public, et avait reçu une meilleure éducation scientifique.

Le seul fait « scientifique » – en correspondance avec l'observation – que montre notre calendrier, c'est le nombre de jours de l'année. Mais nos « mois » sont de pure convention, et ne correspondent à rien. Ils ne concordent aucunement avec la marche de la Lune. Pourquoi avons-nous douze mois ? Énigme. Nos semaines, de même, sont en porte à faux et ne montrent rien.

Les solstices et les équinoxes, moments décisifs du tournant de l'année, ne sont pas indiqués par notre calendrier, mais y sont superposés à leur date d'occurrence, apparemment au hasard, le 20, 21 ou 22 d'un mois. Enfin notre année ne commence à aucune coïncidence astrale, et nous pourrions déplacer ce début à notre gré sans inconvénient, nous l'avons d'ailleurs déjà fait. Nos fêtes mobiles, Pâques et les autres, naviguent dans une aimable indécision.

Le calendrier de Tiahuanaco commence logiquement à l'équinoxe d'automne de l'hémisphère sud. Il est divisé en quatre parties, séparées par les solstices et les équinoxes, qui marquent ainsi les saisons astronomiques de l'année. Chacune des quatre saisons est divisée en trois sections, d'où les 12 divisions, d'où sont peut-être sortis nos 12 mois. Mais les divisions de l'année de Tiahuanaco étaient de 24 jours, et le satellite tertiaire tournait exactement 37 fois autour de la Terre en 24 jours. Ainsi donc le tableau une fois fait dans un mois des mouvements de la Lune d'alors était valable pour tous les mois, et on savait en regardant le calendrier où en était la Lune à chaque heure du jour. Si nous avions un calendrier rationnel, nous devrions aussi retrouver la même phase de la Lune le même jour de chaque mois.

Mais quelque chose de bien plus compliqué se présente ici. Le satellite tertiaire tournait 37 fois par « mois » autour de la Terre. Mais comme la Terre tourne aussi, il semblait aux observateurs d'alors que cette Lune se levait et se couchait 13 fois seulement. Les deux mouvements, le mouvement apparent et le mouvement réel, sont tous deux indiqués sur le calendrier de Tiahuanaco.

Ici nous sommes obligés de nous sentir en infériorité. Nos astronomes savent bien depuis toujours, presque, que le mouvement apparent de notre Lune n'est pas son mouvement réel, puisque notre poste d'observation, la

Terre, tourne sur elle-même. Mais notre civilisation se contente de constater le mouvement apparent, seul porté, et en vrac encore, sur nos calendriers. Nous ne sommes pas arrivés à cultiver suffisamment notre public pour faire passer dans le domaine général cette distinction entre l'apparence et la réalité.

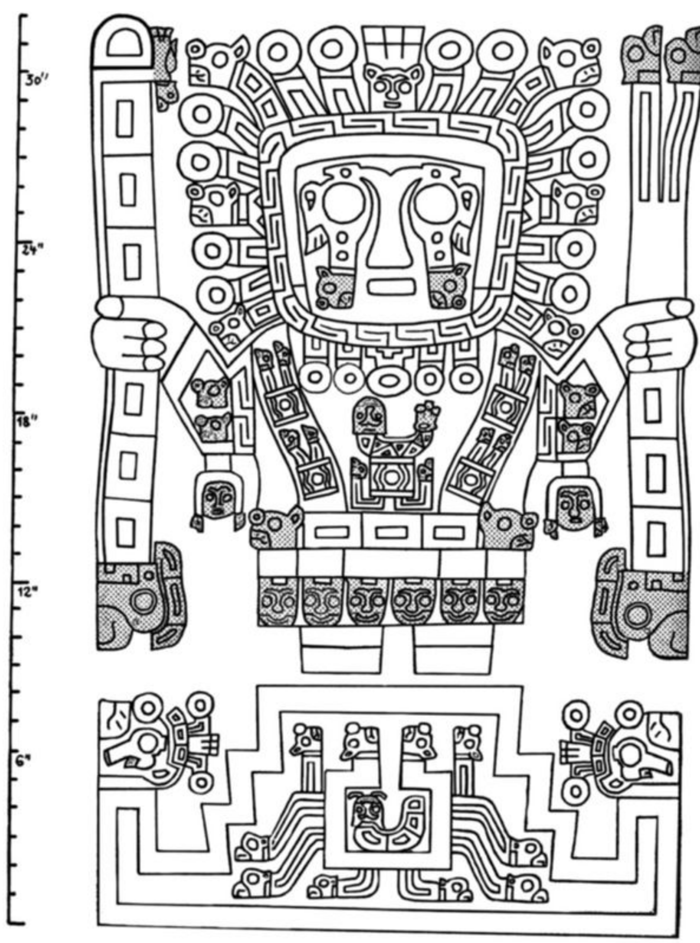


Diagramme du premier mois.

Pouvons-nous deviner de plus quelque chose de la valeur morale et spirituelle de cette civilisation ? Sa valeur intellectuelle ne fait pas de doute, après l'analyse du calendrier. La valeur artistique est également évidente. Nous ne pouvons pas affirmer que ces hommes, géants ou ordinaires, étaient plus savants que nous – peut-être l'étaient-ils ? – l'idée reste hypothétique, ils étaient en tout cas plus savants que ne l'ont été les hommes d'avant nous que nous connaissons. Autant que nous le sachions, ni les Égyptiens, ni les Grecs, ni les Hindous, n'auraient pu monter ce calendrier. Mais enfin la fierté de nos découvertes du XIXe siècle et du XXe siècle nous porte à nous croire supérieurs en connaissances

scientifiques aux Andiniens du tertiaire. Nous ne pouvons pourtant pas en être sûrs. Mais en valeur artistique, je les juge nos supérieurs, de même que je juge les Égyptiens nos supérieurs. Je crois qu'à aucun moment de l'Europe, même pas au temps de la Renaissance italienne, nous n'aurions pu produire un chef-d'œuvre de sculpture comparable à la face humaine du colosse baptisé *El fraile* par les Espagnols. Des lignes du visage vient à nos yeux et même jusqu'à notre cœur, une expression de souveraine bonté et de souveraine sagesse. Une harmonie de tout l'être sort de l'ensemble du colosse dont les mains et le corps hautement stylisés sont établis en un équilibre qui a une qualité morale. Du repos et de la paix émanent du merveilleux monolithe. Si c'était là le portrait d'un des rois-géants qui ont gouverné ce peuple, on ne peut que penser à ce début de phrase de Pascal :

> Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main…

Et si nous pensons que l'Art ne doit pas imiter la nature, nous trouvons ce visage composé de formes géométriques où rien de la forme humaine ne reste dans chaque organe – les yeux sont des cercles, le nez une pyramide, la bouche un ovale, le front un rectangle et le profil est un parfait morceau d'ellipse, avec une ligne droite pour la nuque. Pourtant une expression extraordinairement forte sort de l'ensemble, et je n'ai jamais vu de visage cubiste ou de présentation postimpressionniste qui donne un tel coup à la sensibilité artistique.

Que ce soit donc du côté figuration réaliste ou du côté art abstrait, ces gens avaient des artistes supérieurs aux nôtres. Bellamy écrit :

« Les têtes sculptées montrent de hauts fronts, des visages ouverts, des profils hardis, des mentons énergiques. Il y a en particulier une tête – probablement la tête d'un dignitaire, car elle est coiffée d'un bonnet officiel – qui est inoubliable. Elle semble sortir de son propre mouvement de la pierre dont elle est tirée, car elle n'est pas complètement terminée, comme impatiente du ciseau du sculpteur, et sachant bien qu'elle ne périrait plus. »

Remarquons ici une fois pour toutes la différence entre ces colosses et ceux qu'on retrouve ailleurs, dans l'île de Pâques par exemple. À Tiahuanaco, l'intellect européen est dépassé. La stylisation est telle, la complication est si vivante, que nous ne la comprenons pas parce que notre esprit est habitué à un niveau plus bas. Cela se voit non seulement dans le masque abstrait mais, par exemple, dans les doigts de la statue. Au contraire

dans les colosses pourtant si puissants de l'île de Pâques, notre esprit est habitué à un niveau plus élevé : l'intellect de ces sculpteurs est au-dessous du nôtre bien que nous sentions leur âme plus formidable que la nôtre. Leur sentiment est plus fort, leur cerveau est plus faible. À Tiahuanaco, nous sommes dépassés et par le sentiment et par l'intellect, plus encore que devant les statues des premiers pharaons.

Mais sur la valeur ultime de ces êtres, de tous ceux de leur catégorie, il y a un autre témoignage, et universel. Dans toutes les races humaines sont restés des souvenirs de l'âge d'or, pendant lequel des dieux très puissants venaient s'entretenir avec les hommes, leur apprendre l'agriculture, la métallurgie, les sciences, et cet âge d'or a duré très longtemps, et les hommes étaient profondément heureux sous la domination bienfaisante des surhommes. Les Grecs se souvenaient d'un âge de Saturne qui avait précédé les guerres féroces entre les géants et les dieux, et le nom d'Hercule n'était associé qu'à des sentiments de gratitude, comme celui du Titan Prométhée. Les Égyptiens et les Mésopotamiens racontaient aussi les histoires des rois-dieux qui les avaient civilisés. Les sauvages du Pacifique se représentent comme ancêtres les bons géants du début du monde. Il est permis de voir dans cette tradition générale de l'âge d'or et des dieux qui y régnaient une confuse notion restant encore des temps heureux à l'aube des âges.

Les ruines de Tiahuanaco nous permettent aussi d'entrevoir la fin de cet âge d'or, et d'imaginer ce qui se passa ensuite, entre deux cent cinquante mille ans et peut-être dix mille ou douze mille ans avant notre époque. À mesure que la Lune tertiaire se rapprochait trop dangereusement de la Terre, les mers étaient soumises à une agitation de plus en plus désordonnée. Les volcans devenaient de plus en plus dangereux. On retrouve autour du Titicaca les marques évidentes de trois différentes sortes de catastrophes : des strates de cendres volcaniques, des dépôts d'inondations soudaines, et enfin les preuves de la disparition finale de la mer. Il y a un endroit spécialement impressionnant où des quantités de pierres à demi travaillées ont été abandonnées en désordre, et des outils sont éparpillés dans la vase séchée. Il semblerait que les ouvriers se sont précipitamment enfuis ou ont été noyés par surprise en plein travail.

Puis le satellite tournoyant en anneau finit par venir s'écraser sur tout le pourtour de la Terre, détruisant évidemment tout ce sur quoi il tombait. Et ce bombardement terminé, la mer se retira à peu près à son niveau actuel,

puisque l'attraction du satellite avait cessé. L'air aussi se retira, et alla se distribuer au-dessus de toute la Terre. Les survivants du Titicaca sentirent l'air leur manquer, et la chaleur habituelle disparaître : ils étaient à plus de 4 000 mètres au-dessus de la mer ; ils n'avaient plus de moyens de transport : leurs navires détruits ou emportés ou devenus complètement inutiles. Ils n'avaient plus de nourriture : ce qui leur venait d'ailleurs n'arrivait plus ; ce qu'ils faisaient pousser ne poussait plus. Sans doute descendirent-ils des montagnes, mais quelles plaines mal drainées durent-ils trouver dans le continent immense maintenant à peine libéré des eaux. Avant qu'une végétation utilisable puisse se former, avant qu'une terre utile puisse se trouver ou se créer, des siècles et des millénaires durent s'écouler.

Non seulement toute organisation sociale dut graduellement disparaître, mais les outils n'existaient plus, les machines ne pouvaient plus être construites, les savants mêmes sans doute étaient perdus, les sciences mêmes étaient oubliées. Comme le dit Platon, commentant des circonstances semblables : « Eux et leurs descendants se trouvèrent pendant bien des générations privés des nécessités les plus ordinaires de la vie et durent consacrer toute leur intelligence à l'unique soin de se procurer ce qui satisferait leurs besoins matériels immédiats. »

Ici nous pouvons un peu généraliser. Logiquement, des événements semblables se produisent autour des cinq centres civilisés : de l'Abyssinie, de la Nouvelle-Guinée, du Mexique, du Tibet comme des Andes descendirent à la fois des hommes devenus presque sauvages et des géants en train de perdre leur civilisation. Nous avons signalé déjà et nous retrouverons en plus de détail les affreuses luttes entre géants et hommes, et celles des géants entre eux, et celles des hommes entre eux, avec toutes les alliances, saintes ou diaboliques, inévitablement survenues. Toutes les mythologies connues sont pleines des souvenirs des époques terribles qui avaient suivi l'âge d'or. À la chute physique, à la dégradation matérielle correspondait la chute morale. Les hommes, prompts à s'accuser, finirent par trouver dans la chute morale la cause des catastrophes physiques. Platon, à la fin du fragment qui nous reste de son récit, dit que les dieux, scandalisés par les crimes des hommes, décidèrent de les punir.

Mais comment la perversité humaine a-t-elle pu causer la chute de la Lune tertiaire, préparée et inévitable depuis des milliards d'années ?

Cette idée est absurde, et pourtant elle a causé plus de bien, à la fois moral et intellectuel, que l'idée inverse. L'homme s'est fait peur à lui-même

par cette conception que les dieux le puniraient de ses crimes – et qui peut dire dans quelle mesure cela a aidé à sortir de la sauvagerie du quaternaire commençant ?

En bonne philosophie, il faut dépasser le problème. Ce n'est pas la catastrophe qui a causé la dégradation : on peut concevoir que si les hommes avaient été assez développés, ils seraient descendus de leurs montagnes derrière leurs géants-rois, et ils se seraient emparés méthodiquement de leur nouvelle terre. C'est ainsi que Milton représente Adam et Ève, chassés du Paradis, regardant avec courage et même avec confiance en Dieu le monde élargi et magnifique livré à leur entreprise.

C'est que l'homme n'était pas à la hauteur encore de cette tâche. Et pourtant, en beaucoup d'endroits, il a pu la réussir. Rien ne nous interdit de penser que des civilisations organisées ont traversé le quaternaire, de trois cent mille ans à dix mille avant J.-C. Il paraît même très probable qu'il en a été ainsi, car autrement il est très difficile de concevoir que de purs sauvages aient pu conserver pendant plus de deux cent mille ans des souvenirs que nous allons retrouver. On imagine bien mieux des paléolithiques vivant très simplement mais encore très bien organisés – et leurs dessins et leurs sculptures dans les cavernes donnent d'eux une très haute idée. Et en d'autres endroits, des cités ont pu être rebâties et conserver très longuement la science antique. Et en d'autres encore, en des circonstances favorables de climat et de sol, des communautés ont pu durer longtemps pour ainsi dire sous la tente et nourries de dattes et de laitages, et conservant, et même intensifiant, une vie spirituelle et intellectuelle qui va très bien avec la simplicité de la vie matérielle.

4

LES DÉCADENCES LA NOUVELLE-GUINÉE

Il a été quelque temps à la mode, intellectuellement, de faire descendre les civilisations des sauvageries, comme on faisait descendre l'homme du singe. Ainsi, on expliquait – ne nommons personne – les merveilleuses spiritualités de l'Égypte des premières dynasties par les totémismes de primitifs qui auraient habité la vallée du Nil il y a quelque dix mille ans.

Cette mode est en train de passer ; la tentative absurde de faire sortir le plus du moins doit logiquement être abandonnée. Tout nous porte à croire que l'homme, créé très rapidement, a été tout de suite très haut, à la fois en intelligence et en spiritualité ; et que des catastrophes, à la fois intérieures et extérieures, l'ont, en certaines circonstances que nous entrevoyons assez bien, fait dégénérer sur certaines parties de la Terre. Mais probablement, il y a toujours eu des hommes très civilisés depuis que l'humanité existe. Les sauvages, loin d'être à l'origine des civilisations, sont des restes des échecs, évidemment nombreux, que l'humanité a subis dans sa longue carrière. Sans doute ont coexisté contemporainement des communautés raffinées, artistiques, intellectuelles, et en un mot « humaines ».

Lorsque Malinovski(8) nous décrit un étrange trafic entre des îles du Pacifique qui couvrent une superficie égale à la France, ses données sont telles qu'elles s'expliquent au mieux en supposant qu'il y a eu là autrefois un empire depuis disparu.

En effet, ces sauvages se donnent beaucoup de mal et organisent de véritables expéditions, parfois très dangereuses à travers des mers très aléatoires, pour transporter d'une île à l'autre des objets sans valeur intrinsèque : bâtons, pots, anneaux, outils, qui mettent plusieurs années à faire le tour de l'archipel pour enfin revenir à leur île de départ.

La raison la plus simple de ces actions futiles semble bien qu'autrefois ces hommes de bonne foi devaient rassembler en quelque lieu désigné les objets ou denrées qui étaient leur contribution aux finances d'un État

central, probablement d'un occupant civilisé. Puis cet occupant a disparu, cet État s'est effondré, et les sauvages ont continué à transporter d'île en île des objets dont le transfert n'avait plus de raison. Sans doute aussi les sauvages ont donné de moins en moins de valeur aux objets transportés. Le rite inepte est le reste d'une ancienne loi raisonnable. Il serait vain de s'attendre à ce qu'une loi raisonnable finisse par sortir du rite inepte.

Les Égyptiens avaient une doctrine contraire à la nôtre (par quoi j'entends notre thèse récente de la sauvagerie mère de la civilisation). Eux disaient, comme tous les anciens, que c'étaient les dieux, et non pas les sauvages, qui avaient appris aux hommes les arts et l'industrie. Et c'étaient les Égyptiens du temps d'Hérodote et de Platon qui disaient cela, c'est-à-dire des hommes civilisés depuis trois ou quatre mille ans, aussi civilisés que nous. Si nous nous sommes débarrassés de notre religion en cent ou deux cents ans, que n'eussent-ils pas pu faire en trois mille ans ? Nous n'avons aucune raison de nous croire plus intelligents qu'eux.

L'un des ethnographes et psychologues les plus distingués de notre temps, John Layard[9] a observé longuement et de très près les sauvages d'un groupe d'îles au Sud-Est de la Nouvelle-Guinée. Or, les montagnes de la Nouvelle-Guinée, dans la théorie hœrbigérienne ont été l'un des refuges de la grande culture humaine pendant la haute marée permanente du tertiaire. Et sans doute, puisque nous avons des traces de l'activité maritime des hommes de Tiahuanaco, les Andes et la Nouvelle-Guinée ont-elles communiqué pendant des dizaines de milliers d'années. Sous l'impulsion des chefs géants, une civilisation mondiale devait être établie.

Ce sera donc une confirmation de cette aventureuse hypothèse que nous chercherons dans les découvertes de John Layard.

Nous l'y trouvons, et, semble-t-il, irréfutable.

Les indigènes du groupe de Malekula continuent à élever des mégalithes, et jusqu'à tout récemment, sculptaient ces mornes pierres en formes humaines. Les communautés villageoises participent tout entières à ces travaux pénibles, qui durent des années – avec de longs intervalles de repos – et se font de plus en plus maladroitement. C'est presque au dernier stade de cette activité que Layard a assisté, et très évidemment l'arrivée des hommes blancs va mettre fin, là comme ailleurs, à tout ce qu'il reste d'original dans ces vieilles cultures.

Les mégalithes sont énormes. L'un, de dix mètres de haut, se cassa en trois pendant les opérations, et le village tout entier dut s'y reprendre à deux

fois, avec un intervalle de repos sérieux et ensuite l’appui de la magie féminine, avant de mettre les trois pierres aux endroits désirables.

Il n’y a pas encore très longtemps, ces monolithes étaient taillés pour représenter les ancêtres ; les grandes pierres sont en effet les demeures des esprits des morts et il est important qu’un esprit sache reconnaître sa propre représentation.

Ces « ancêtres » étaient donc, à l’origine, des géants.

Mais l’art de sculpter la pierre est en train de se perdre, et a même disparu dans beaucoup d’îles. Aussi, souvent, plante-t-on le monolithe comme on le doit, puis on plante devant le bloc de pierre brute un tronc d’arbre taillé pour représenter vaguement un être humain. Les deux ensemble, morceau de pierre et morceau de bois, figurent l’ancêtre. Seulement le bois pourrit. Alors, assez vite, il ne reste que les pierres droites qu’on trouve dans les plaines, en alignements par centaines. Car on ne les bouge plus, les esprits étant habitués à une résidence fixe : la statue de bois leur a appris où ils devaient se loger, et ils continuent à venir dans la pierre, même quand le bois a disparu.

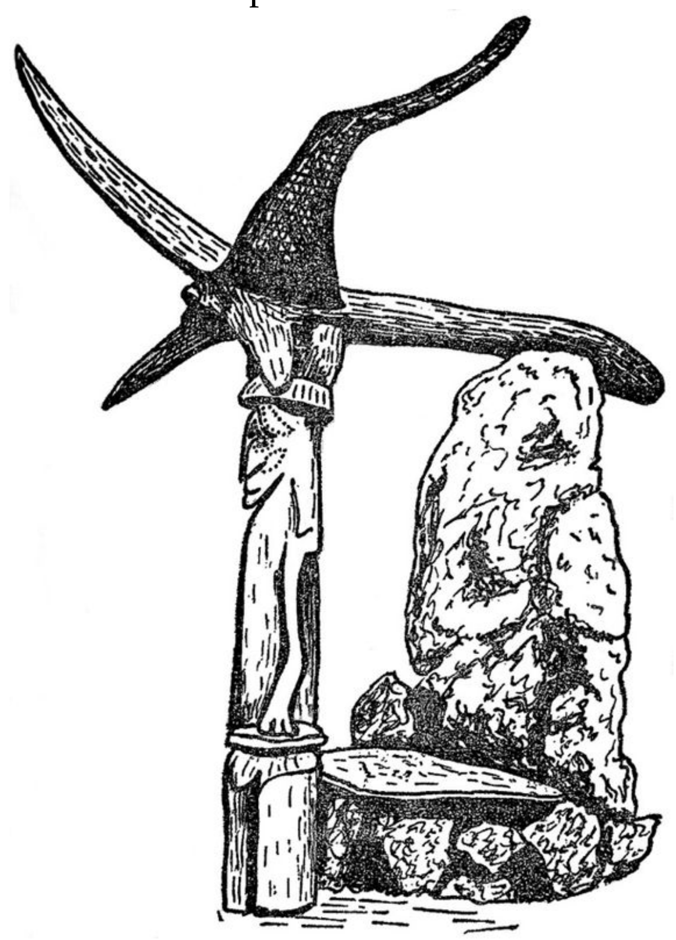


Diagramme d'un ensemble, menhir, dolmen, statue de bois.

Ailleurs encore, la dégénérescence est plus avancée. Les indigènes paresseux ne plantent plus les grandes pierres, et se contentent d'un pilier sculpté, qui finira probablement par ne plus être qu'un bâton brut.

Mais par contre, dans certaines îles, le rôle du bois a grandi. Le pilier de bois est devenu un gong vertical, qui peut avoir 4 ou 5 mètres de haut, creux naturellement et fendu sur le devant presque jusqu'au sommet – le sommet étant sculpté en forme de visage. De véritables orchestres sont formés de ces gongs, et aux grandes fêtes, quand tout donne, le bruit est merveilleux : les voix des « ancêtres » peuvent ainsi se faire entendre à tous.

Mais les statues, en monolithes ou en bois, ne sont qu'un élément d'une figuration caractéristique. Normalement, devant la grande image en pierre de « l'ancêtre » est établi un dolmen d'un mètre ou 1 m 50 fait en principe de trois pierres, mais souvent plus composite. Sur ce dolmen, qui est la table du géant, on sacrifie des porcs, spécialement élevés pour ce rite. Et Layard n'a pas eu de peine à découvrir qu'il n'y a pas si longtemps c'étaient des hommes que l'on offrait pour nourriture au géant. Car le menhir est le géant et le dolmen est la table sur laquelle il mange. Le dieu vous tue si vous n'offrez pas le sacrifice.

Les porcs sont sacrifiés pour que « l'ancêtre » ne vienne pas prendre les hommes. Mais l'idée qu'un bien plus grand mérite est acquis lorsqu'un homme est offert est enracinée dans l'esprit des insulaires. La présence des blancs et de leurs navires de guerre fait seule obstacle à la continuation de ce cannibalisme sacré.

On peut même voir dans l'arrivée des Blancs la cause primordiale de la dégénérescence observée dans l'exécution des rites. Même sans intervention des forces armées de l'Europe, le Noir, au contact des Blancs, perd une sorte de pouvoir psychique qu'il possédait auparavant ; il perd intérêt à ses vieilles pratiques ; il se met à dégénérer très rapidement. Sans doute la loi blanche qui interdit le cannibalisme et supprime les sacrifices humains par des châtiments sévères compte pour beaucoup, mais l'influence psychique est plus subtile : les Blancs font figure de nouveaux « dieux », et les anciens dieux disparaissent devant eux.

Ainsi les Romains supprimèrent, par la force des légions et par leur scepticisme, les sacrifices humains – qui se faisaient souvent aussi devant des colosses de bois, de pierre ou de métal. La haute taille est le signe du dieu – le « dieu » n'étant que la forme dégénérée du géant d'autrefois.

Ainsi s'explique le fait que des pratiques qui ont dû survivre pendant des dizaines de milliers d'années disparaissent si rapidement devant nous ; devant notre mentalité plus encore que devant nos armes. Nous enlevons au sauvage ce dont il vivait spirituellement – sans doute avons-nous droit et raison – mais la disparition du sauvage est ainsi en vue, car la mort physique suit la mort morale.

Notre imagination a à peine besoin de se mettre en mouvement pour interpréter les faits rapportés par Layard. Les explications viennent, en somme, des indigènes eux-mêmes.

Dans une très haute antiquité, il y avait des géants bienfaisants. Ceux-là ont civilisé les hommes et leur ont appris les arts, utiles ou esthétiques, la sculpture d'abord : l'érection des statues des rois. Puis sont venus les mauvais géants cannibales, et il fallut mettre des tables de pierre devant leurs statues et leur offrir des hommes pour nourriture. Tagaro, qui était bon, était venu du ciel. Suque, qui était mauvais, a lutté contre Tagaro et a été précipité dans l'abîme : comme en Grèce les géants mauvais ont été précipités par les dieux bons.

Puis tous les géants ont disparu, mais les hommes épouvantés ont continué à se garder en leur érigeant des statues et en leur offrant des victimes.

Et maintenant les Blancs viennent, et tout cesse.

Mais le témoignage des Noirs de Malekula est inscrit dans leurs mégalithes et les théories de Hœrbiger en reçoivent une confirmation évidente. Confirmation orale aussi, peut-être plus étonnante encore, par la transmission des mythes à travers les gouffres du temps : et cela nous conduit à penser qu'il n'y a pas si longtemps que des civilisés enseignaient encore leur religion à ces sauvages.

En effet, Layard a recueilli des légendes curieusement hœrbigériennes. D'abord, le monde et les êtres vivants ont été créés par la Lune. Les hommes sont tombés de la Lune. Maintenant encore, les âmes des hommes sont formées dans la Lune, et descendent de la Lune dans le sein de leur mère. Anticipation de la théorie des rayons cosmiques et des mutations brusques, ou reste défiguré d'un ancien enseignement ? La Lune, en tout cas, joue le premier rôle dans cette anthropologie.

Ensuite, il est connu que la Lune peut tomber.

Enfin, chose étonnante chez ces peuples de marins, ils racontent qu'à l'origine il n'y avait pas de mer : tout était terre ; et un jour tout d'un coup,

la mer est survenue et s'est installée à sa place actuelle. Résumé de la théorie hœrbigérienne de l'envahissement des plaines du Pacifique, émergées lorsque les eaux étaient en bourrelet au nord, et submergées tout d'un coup lorsque, la Lune tombée, les eaux se sont étalées sur toutes les plaines. Layard trouve ici également des restes de sciences expérimentales différentes des nôtres ; et ces Noirs étant parfaitement incapables d'inventer des sciences, ces observations et ces pratiques n'ont pu venir que de traditions bien plus anciennes d'hommes civilisés autrement que nous.

Nous parvenons ici, à une indication vague sans doute mais assez forte de ce qu'était la science des tertiaires. Et cette indication sera confirmée au Mexique, puis par toutes les traditions.

Après sir James Frazer en Angleterre et Durkheim en France, il était de mode de considérer les pratiques de magie des Noirs comme purement futiles et basées sur des associations d'idées puériles et sans fondement. Mais ces théories, après des observations plus prolongées et plus précises, sont maintenant périmées. On a découvert que les pratiques magiques ont quelquefois des effets précis et constatables, et ne sont pas dues uniquement à l'imagination des sauvages. Les choses se passent plutôt comme si les Noirs étaient en possession de certains fragments de sciences autrefois bien organisées, et comme si ces fragments, utilisés par des cerveaux peu aptes, étaient déformés et entachés d'erreurs, mais capables encore quelquefois d'efficacité.

John Layard écrit :

« Dans certaines circonstances, l'efficacité de la magie qui doit produire le beau temps ou la pluie peut ne pas être si illusoire qu'on le croit généralement. Il est à la mode depuis plusieurs siècles en Europe de ne pas reconnaître la puissance de la psyché humaine sur les phénomènes de la nature extérieure. Les recherches modernes ont maintenant prouvé en bonne partie la réalité des phénomènes d'extériorisation de l'énergie psychique bien qu'il existe très peu d'hommes qui sachent produire ces phénomènes. Il est, de plus, avéré que certains primitifs dont l'ego est moins différencié que le nôtre sont en contact avec des puissances collectives que l'homme moderne ne connaît presque plus, et que des magiciens doués spécialement dans ce domaine ont une technique bien définie pour utiliser ces pouvoirs. Des magiciens qui savent produire ou disperser des orages existent dans toutes les parties du monde et il est bien connu qu'ils s'infligent des périodes de jeûnes et d'exercices psychiques pour se préparer à l'action. Il

n’est pas probable que tant d’énergie eût été déployée par tant d’indigènes très développés, en tant d’endroits et depuis tant de siècles si jamais aucun résultat n’avait été obtenu. Je propose par conséquent d’accepter l’idée, non pas certes que tous les phénomènes atmosphériques sont sujets à la puissance humaine, mais que, dans certaines circonstances favorables la liaison entre l’esprit primitif et les forces de la nature peut être telle qu’un contact s’établit dans les parties basses de la conscience et que dans une certaine mesure la volonté humaine peut avoir un effet sur le temps qu’il fait(10). »

Et Layard consacre tout un chapitre à un examen des techniques de la magie du Pacifique Ouest (XXIV, p. 628 à 648), en contribution « à l’étude des forces psychiques encore utilisées par certains peuples primitifs ».

Il ressort cependant de l’observation que ces procédés magiques sont loin d’être toujours efficaces. Des réussites sont constatables, mais assez rares et surtout l’examen des sorciers, même les plus compétents, révèle qu’ils ne connaissent pas les raisons ni de leurs succès ni de leurs insuccès. Ils sont tous des apprentis sorciers, et semblables à ces autres Noirs à qui nous avons appris à conduire des automobiles, et qui savent réparer les fonctionnements les plus simples en cas d’accidents, mais qui ne comprennent vraiment pas comment la machine marche ni pourquoi elle ne marche pas. Leur efficacité limitée et leur manque de théorie, bien marqués par Layard et Deacon, montrent qu’ils sont seulement de mauvais élèves d’une science qui les dépasse de beaucoup, et dont les maîtres autrefois leur ont enseigné quelques procédés pratiques.

Nous appelons quelquefois « sciences psychiques » des données encore incertaines obtenues chez nous par des chercheurs téméraires. D’honorables savants s’en sont parfois occupés. Les derniers des analystes de la psychologie regardent de ce côté avec intérêt. Mais le mot « science » ne peut pas encore s’appliquer à ces observations en Europe ou en Amérique. Si les indications données ici ou à venir dans nos chapitres suivants ne sont en aucune façon sérieuses, nous pouvons penser qu’il y a eu autrefois une civilisation où existaient vraiment des « sciences » psychiques. Le témoignage de toute l’antiquité classique se joint à celui de nos sauvages d’aujourd’hui pour affirmer la réalité des phénomènes psychiques. Peut-être les antiques civilisations étaient-elles différentes avant tout de la nôtre parce que leur science était avant tout « psychique » alors que la nôtre est avant tout « physique ». Peut-être le jour vient-il où nous serons obligés

d'admettre la réalité et même la nécessité des deux genres de sciences. Peut-être les sauvages ont-ils duré jusqu'à nos jours pour nous apporter leur témoignage avant de disparaître, et pour remettre à nos intelligences le soin de reprendre et de relever les débris des plus anciennes connaissances humaines, celles que les traditions attribuent à Adam avant la chute. Le déchaînement, qui devient terrifiant, de notre science physique nécessite certainement des influences d'un ordre tout différent – ou bien nous sommes en danger de périr de trop de science physique, comme il est dit dans certaines légendes que les hommes de l'Atlantide ont péri de trop de science psychique. Un équilibre est à trouver, sous une autorité plus haute.

5

TÉMOIGNAGES. LES TOLTÈQUES

Les Toltèques habitaient au Mexique, et donc sur le territoire d'une autre des cinq grandes îles de la mer-bourrelet de la fin tertiaire. Ils sont aux antipodes de Malekula. Nous ne savons plus sur eux que ce que quelques chroniqueurs de l'époque de la conquête en ont rapporté. Je laisse parler Vaillant, la plus récente des autorités américaines(11).

L'Histoire orientale (des Toltèques) écrite par Ixtlilxochitl, commence, comme il convient, à la création du monde et donne les quatre ou cinq époques, appelées « soleils » par lesquelles le monde a passé.

« La première époque – le Soleil de l'Eau – se déroula lorsque le Dieu suprême Tloque Nahuaque, créa le monde ; après 1716 années, des inondations et le tonnerre le détruisirent.

« La deuxième époque – le Soleil de la Terre – vit le monde peuplé de géants, les Quinametzins, qui disparurent presque entièrement parce que des tremblements de terre détruisirent la Terre.

« Le Soleil du Vent fut la troisième époque, et les Olmèques et les Xicalancas, races humaines, vécurent sur la Terre. Ils tuèrent les géants qui avaient survécu, fondèrent Chulula et allèrent jusqu'à Tabasco. Un personnage miraculeux, appelé Quetzalcoatl par les uns, Huemac par d'autres, parut à cette, époque et enseigna aux hommes la civilisation et la morale. Quand il vit que le peuple ne voulait pas recevoir son enseignement, il s'en retourna vers l'Est, leur prédisant la destruction du monde par des tempêtes et la métamorphose des hommes en singes, et tout cela arriva.

« La quatrième époque est la nôtre, elle s'intitule le Soleil de Feu et finira par un embrasement général. »

On trouve ici un tableau presque scientifique à la façon de Hœrbiger. Y figurent, même avec leurs vrais numéros géologiques :

- le primaire avant l'homme ;
- le secondaire avec la création des géants ;
- le tertiaire avec les hommes ordinaires encore mêlés aux géants ;
- le quaternaire qui est notre époque, sans géants ;
- les bons géants représentés par Quetzalcoatl ; et la dégénérescence des hommes (transformés en singes quand le bon roi dieu est parti).
- le mobile moral de la dernière catastrophe ;
- les trois catastrophes passées et la dernière, la catastrophe quaternaire, encore à venir.

Autrement, en résumé systématique, tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

Quelques détails sur ces grands événements furent conservés au Mexique :

« Pendant le grand cataclysme qui se termina par le déluge, Xelhua, de la race des géants, et ses six frères se sauvèrent en se réfugiant sur une haute montagne qu'ils consacrèrent au dieu de l'eau, Tlaloc. Pour commémorer cet événement et montrer leur gratitude à Tlaloc, mais aussi pour avoir un lieu de refuge en cas de nouveau besoin, si un nouveau déluge se produisait, Xelhua construisit un *zacuali*, une très haute tour, qui devait monter jusqu'au ciel. Mais les dieux furent offensés par cet orgueil, et lancèrent le feu du ciel sur la tour, et les travailleurs furent tués en grand nombre. C'est pourquoi la pyramide de Cholula ne fut pas achevée(12). »

Nous retrouverons à plusieurs reprises cette association entre les géants et les montagnes ; jusque dans les folklores et les contes les plus proches de nous, les géants continueront à descendre des montagnes ou à s'y réfugier selon l'occasion.

En dehors de cette étonnante tradition, nous ne savons presque rien des Toltèques ; mais la confirmation qu'ils apportent, intellectuellement, aux théories de Hœrbiger, est frappante. Que leur témoignage concorde avec celui de Malekula le rend d'autant plus convaincant. D'un côté ce sont des pierres et des rites qui nous servent ; de l'autre un schéma intellectuel transmis au long des siècles sans aucune raison s'il ne contient pas sa part de vérité.

Sur les hauts plateaux du Mexique il a donc survécu quelque chose de la civilisation tertiaire, et parmi des hommes qui ont su que cette civilisation

était terminée, puisqu'ils rapportent la destruction d'après Quetzalcoatl et la dégénérescence des hommes en singes ou sauvages. Là donc a continué quelque chose, probablement avec des hauts et des bas, jusqu'à l'arrivée des Espagnols.

Là se pose un problème que les historiens n'ont jamais bien posé ni bien résolu. Comment quelques centaines d'Espagnols ont-ils vaincu des centaines de milliers de soldats mexicains ? Les Aztèques et leurs alliés étaient très braves, très exercés, et bien armés. Pas si bien armés que les Espagnols, sans doute, mais cependant très bien armés : ils ont tué beaucoup d'Espagnols. D'ailleurs, dans la dernière grande bataille, les Espagnols n'avaient presque plus de chevaux et presque plus de poudre, et les guerriers aztèques étaient de toute façon habitués aux Espagnols, aux chevaux, aux armures, et aux armes à feu. Prescott, le grand historien de la conquête, admet que l'armée de Tezcuco se conduisit très bien et aurait dû exterminer les derniers Espagnols. Il conclut à « l'influence de la fortune ». Alors ?

L'explication n'est pas sur ce plan-là.

Les Aztèques périrent de leur science psychique, tout comme nous sommes exposés à périr de notre science physique.

En effet, tous les textes, et de plus les images du *Codex florentin* nous prouvent que l'empereur Montezuma avait consulté les dieux, qu'il avait prévu l'avenir et qu'il savait qu'il serait tué, et que son empire serait détruit et que les Espagnols triompheraient. Et c'était vrai. La science psychique l'avait annihilé en lui disant la vérité, lui et tous ses soldats. Tous savaient qu'ils jouaient un rôle arrangé d'avance par les dieux, et qui comportait leur défaite et la mort d'un grand nombre d'entre eux. Les récits du dernier siège de Mexico sont du plus haut pathétique. Les Aztèques savent qu'ils vont mourir, mais ils continuent à tenir leur rôle, et à mourir jusqu'à la destruction totale.

À aucun moment ils n'ont cru devoir gagner cette guerre. Et ils avaient raison. Ils étaient enfermés dans un cercle : ils savaient qu'ils étaient condamnés, et c'est parce qu'ils le savaient qu'ils étaient condamnés. Or, ils avaient toutes les chances de triompher s'ils n'avaient pas su qu'ils devaient être vaincus. Il aurait infiniment mieux valu pour eux ne pas savoir l'avenir ; de même peut-être qu'il vaudrait infiniment mieux pour nous ne pas savoir faire des bombes atomiques.



Montezuma et la prévision de l'avenir.

La Science peut donc être néfaste. Montezuma et les siens ont péri de leur science psychique – et nous sommes en passe de périr de notre science physique. De cette préconnaissance du désastre vient dans l'Art et le comportement même des Aztèques cette sorte de puissance de fatalisme irrémédiable qui nous impressionne tellement à regarder les merveilles de leur sculpture et à lire les récits de leurs actions, qui ne sont jamais que des « passions ».

Nous avons touché à Malekula l'une des dernières franges les plus lointaines de cette science que nous cherchons à situer au tertiaire ; au Mexique, à l'autre bout du manteau, nous touchons aussi quelque chose qui est de la même texture. De même que Layard soutient que *quelquefois* l'expert peut influencer l'atmosphère, nous soutenons après l'expérience Montezuma que *quelquefois* l'expert peut connaître l'avenir, alors qu'il vaudrait mieux ne pas le connaître. Nous sommes très près aussi de cette idée que la science est parfois interdite, et une autre donnée de la Genèse redevient vivante : l'arbre de la connaissance.

6

LA BIBLE

Les passages de la Bible où il est fait mention, des géants présentent des caractères d'authenticité sur lesquels on n'a pas suffisamment insisté. On trouve dans le monde entier des légendes relatives aux géants. En particulier, les Grecs nous ont laissé leur témoignage par des croyances beaucoup plus anciennes que la littérature. Mais presque partout – sauf chez quelques tribus extrêmement peu développées – ce qui est rapporté des géants est mêlé à des mythologies inacceptables dans un sens historique. Les géants des Grecs, Atlas, Prométhée, les Cyclopes, et les autres sont trop mêlés aux dieux. Nous ne pouvons pas croire à Ouranos, à Saturne dévorant ses enfants, ni à toute cette épopée très ancienne qui est pourtant le milieu propre des géants grecs. Nous avons, au contraire, besoin que cette mythologie soit expliquée.

Elle ne devient un élément d'explication qu'à titre secondaire, après que des idées venues d'ailleurs permettent de l'interpréter.

Dans la Bible, au contraire, les textes relatifs aux géants ne dépendent de rien d'autre. D'abord, on y trouve des renseignements concrets : ainsi ce lit de fer d'un géant de 5 mètres de long qu'on pouvait voir encore à Rabbath « chez les enfants d'Ammon » (Deutéronome, III, 3 à 11). Il n'y a aucune mythologie dans la Bible, il y a des faits rapportés. On peut refuser de les accepter, comme incroyables, mais les récits ne sont pas entachés de faux par besoin de prouver une thèse. Les géants de la Bible ne prouvent rien. Ils ne sont pas nécessaires à Jahvé, comme les géants grecs sont nécessaires à la saga de Saturne et de Jupiter. Aucune implication mythologique ou religieuse ne s'attache à ces textes. On peut les supprimer sans nuire à la théologie, et même ils n'ont causé que des difficultés aux théologiens. Ils apparaissent aux dates les plus diverses, aux endroits parfois les moins apparentés les uns aux autres ; la Genèse VI, les Nombres XIII, le Deutéronome III, Josué XII et XIII, XV, XVII, Samuel 2,

XXI, les Chroniques 1, XX, le Livre de Job XXVI, l'Apocalypse XX, et dans des conditions de texte qui très souvent permettent de considérer que beaucoup de ces références sont indépendantes les unes des autres. Autrement dit, les passages relatifs aux géants présentent tous les caractères de l'authenticité historique :

- ils sont précis et concrets ;
- ils ne sont commandés par aucune thèse historique ou mythologique ; et ne prouvent rien ; ils se présentent à titre de faits ;
- ils sont insérés dans des chapitres où ils n'ont à peu près rien à faire, et si on les en sort, rien du récit n'est perdu ;
- ils sont très courts, et jetés là en passant, sans avoir d'importance spéciale ;
- ils émanent de rédacteurs très divers dans le temps et l'espace, et souvent sans relations entre eux.

Il est important ici, de remarquer que cette intégrité biblique tient à une prédominance spirituelle. On n'a pas assez insisté sur la prédominance du spirituel dans le domaine intellectuel. Les rédacteurs hébreux ont rapporté exactement ce qu'ils savaient parce qu'ils étaient sûrs de l'existence d'un Dieu unique et convaincus de la non existence des « dieux ». La Bible met les géants à leur place de géants. Les Grecs, en effet, les mêlent nécessairement aux dieux, et les géants s'apparentent aux Olympiens, passant de l'histoire dans le mythe. De même font les Syriens et les Hittites. Mais les géants de la Bible ne sont que des géants. La distinction est pourtant simple : le géant peut être tué, le dieu ne le peut pas. Quand, à Ras Shamra, on trouvera des tablettes contant que Baal a été tué par des envahisseurs, on sera en droit de conclure que Baal n'était pas d'abord un dieu, mais un simple géant comme ceux des Hébreux.

Dans le stade le moins évolué que nous connaissions, chez les sauvages de Malekula, Layard trouve les mégalithes dressés par des tribus à des géants, ancêtres morts. L'idée de dieu n'a pas encore paru. Les géants ont été promus au rang de dieux à des époques tardives, et cette ascension n'a pas pu se faire dans l'esprit des Hébreux parce que leur intelligence était gardée par une idée spirituellement supérieure, l'idée du Dieu unique. Donc les Hébreux nous ont rapporté les faits transmis par la tradition avec moins de déformation que les autres peuples civilisés : Grecs, Égyptiens, Syriens, Hittites.

Pourquoi donc ce témoignage biblique n'est-il pas accepté ?

Pour deux raisons : d'abord, la possibilité de l'existence des géants n'est pas admise scientifiquement, ensuite, on manque de confirmations adéquates venant d'autres peuples, les confirmations venant du folklore mondial restant, malgré tout, sujettes à diverses suspicions, et ne prenant leur valeur qu'une fois le fait central suffisamment établi.

Or, la recherche scientifique récente a aboli ces deux objections, et nous sommes en présence de la véracité des récits bibliques sur les géants. Le cardinal Newman a fait observer que très souvent ce ne sont pas les objections de l'intelligence qui nous empêchent d'accepter une idée donnée, mais plus simplement l'incapacité de notre imagination. Devant les géants, nous sommes paralysés par l'insuffisance de l'imagination et non par les protestations de l'intelligence.

Le gigantisme en soi est un fait scientifiquement constaté aux diverses périodes géologiques. À la fin de l'ère primaire, il y a un gigantisme végétal qui a produit les plantes, qui ont ensuite donné la houille. À la fin du secondaire, on trouve les gigantismes sauriens, diplodocus et autres. À la fin du tertiaire, on trouve des mammifères gigantesques comme les mammouths, et il est très possible que l'homme simiesque, de quatre mètres de haut, dont les débris ont été trouvés par von Kœnigswald en 1946, fasse partie de cette promotion des mammifères à la taille des géants.

Jusqu'à présent, trois de ces débris de mâchoires humaines gigantesques ont été trouvés : un en Afrique du Sud, un à Java, un en Chine du Sud. Bellamy soutient que les géants civilisés étaient trop intelligents pour se laisser prendre dans les zones, dangereuses alors, où sont maintenant les fossiles.

La théorie de Hœrbiger n'est pas généralement acceptée, quoiqu'un nombre grandissant de savants soit disposé à la prendre au sérieux dans quelques-uns de ses traits. En particulier, les folkloristes et les mythologues y trouvent des explications jusqu'ici manquantes. Il n'est pas d'ailleurs nécessaire d'accepter cette thèse dans sa totalité pour justifier de l'existence des géants. D'un point de vue tout différent, un physico-chimiste américain célèbre, H.C. Urey, a publié en 1952 un livre sur l'origine des planètes, dans lequel il pose les bases d'une théorie moins étendue, mais qui suffit à la thèse ici présentée. Une Lune serait, d'après sa composition chimique, non point un fragment échappé, soit à la Terre, soit au Soleil, mais un corps constitué par accumulation de matières interplanétaires. Les planètes naîtraient ainsi indépendamment dans l'espace et une petite planète entrant

dans le champ de gravitation d’une plus grande serait capturée par celle-ci et deviendrait un satellite, tout comme dans la théorie de Hœrbiger. Ce genre d’évolution planétaire suffirait à la production des géants, puisque les phénomènes postérieurs à la capture seraient les mêmes que chez Hœrbiger.

Un autre témoignage, d’ailleurs, nous vient d’Hérodote, et ne peut qu’augmenter la tendance récente chez les préhistoriens d’ajouter foi de plus en plus à ce qui est rapporté dans les anciens textes. Hérodote rapporte en effet (II, 142) que les Égyptiens lui ont dit qu’ils avaient dans leurs archives des relations historiques d’un fait astronomique ancien et que, à deux périodes différentes dans la très haute antiquité, le soleil s’était levé à l’ouest pour se coucher à l’est. Ce passage incompréhensible jusqu’à présent devient extrêmement significatif si on considère, avec Hœrbiger, que lorsque le satellite s’est rapproché à environ quatre rayons terrestres, la rapidité de rotation du satellite dépasse la rapidité de rotation de la Terre, et le mouvement apparent de la lune autour de la Terre est remplacé par le mouvement réel qui, comme tout le monde le sait, est en effet d’ouest en est. Cette lune, alors trois fois plus grande en diamètre que le soleil, et aussi brillante, relègue le Soleil au second rang dans le ciel et prend son nom. Hérodote rapporte donc que les Égyptiens savaient ce qui s’était passé à la fin du secondaire et à la fin du tertiaire, où le soleil (c’est-à-dire la lune très brillante et plus large que le soleil) s’est en effet levé à l’ouest pour se coucher à l’est. C’est pendant ces périodes que les géants ont été produits.

La première des raisons qui empêchait de croire aux géants, la raison scientifique, est ainsi considérablement ébranlée.

Hérodote, conjugué avec Hœrbiger ou Urey, jette un jour nouveau sur un point des plus curieusement controversé : l’arrêt du Soleil dans le ciel, dans les récits de Josué. Et peut-être donc aussi sur le passage de la mer Rouge par les Hébreux, avant la destruction de l’armée égyptienne au même endroit. Nous sommes ici dans le domaine de l’imagination. Il faut admettre que les narrateurs bibliques connaissaient de très anciennes traditions et les ont appliquées à des événements beaucoup plus près d’eux.

Entre la période où une Lune plus brillante que le Soleil, et appelée donc « soleil », se lève à l’ouest et la période où elle se lève à l’est, il y a pour Hœrbiger une période de fixation, où la Lune tourne à la même vitesse que la Terre, et donc reste en permanence au zénith (si l’observateur est en Abyssinie) ou en tout cas en un point fixe du ciel. Cette période de fixation du satellite a pu durer des dizaines de milliers d’années entre il y a trois cent

mille ans et il y a deux cent mille ans. Le souvenir, diminué par les générations incrédules, a pu en parvenir aux rédacteurs bibliques, qui l'auront adapté à la victoire de Josué.

Quant au retrait des eaux de la mer Rouge, il faudrait le fixer à la captation de la Lune actuelle, qui a d'abord aspiré vers elle toutes les eaux des mers, et libéré ainsi certains fonds, dont sans doute le nord de la mer Rouge, cul-de-sac des eaux. Mais cela a duré très peu, et les eaux ont reflué. Ainsi les Hébreux ont pu passer à sec, et le lendemain les Égyptiens ont été noyés. Cet événement aurait eu lieu vers 11 000 avant notre ère, à l'époque hypothétique de la submersion de l'Atlantide de Platon.

Les textes bibliques

Regardons maintenant d'un peu plus près ce que disent l'histoire et la préhistoire dans leurs plus récentes découvertes. Reproduisons d'abord les textes de la Bible :

Job, XXVI, 5 (on voit la destruction des géants par Dieu) :

Les Rephaïms, les êtres morts, sont sous l'eau, et les *anciens habitants de la Terre*.

Apocalypse, XX, 10 (Gog et Magog) :

Le feu descendit du ciel de Dieu et le dévora. (On peut retrouver là les cataclysmes de la fin du tertiaire.)

Genèse, VI, 1-4 :

Et il arriva que les hommes commençaient à se multiplier – et que des filles leur naquirent.

Que les fils de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles et ils prirent pour femmes celles qu'ils choisirent.

Et le Seigneur dit :

« Ses années seront limitées à 120. »

Et il y avait des géants sur la terre en ces temps-là et, par la suite, quand les fils de Dieu s'unirent aux filles des hommes et en eurent des enfants, ces enfants devinrent des hommes puissants qui furent des héros célèbres dans l'antiquité.

Nombres, XIII, 33 :

Et là, nous vîmes les géants, les fils d'Anak, qui viennent des géants, et à nos yeux, nous étions devant eux comme des sauterelles – et à leurs yeux

nous étions comme des sauterelles. –

Destruction des géants par les hommes.

Deutéronome, III, 3 à 11 :

Le Seigneur livra à nos mains Og aussi, le roi de Basham, et tout son peuple –

Et nous prîmes toutes leurs villes, car Og seul restait, des fils des géants, et voyez, son lit était un lit de fer, et n'est-il pas à Rabbath, chez les enfants d'Ammon, et il était de 9 coudées de long et de 4 de large, *des coudées d'hommes* (4 à 5 m.).

Autres références : *Josué*, XII, 4 ; XIII, 12.

Josué, XV, 8 (quand les enfants de Joseph se plaignent de leur part de la Palestine, Josué leur dit :) (XVII, 15).

Si vous êtes un grand peuple, allez-vous-en au pays des forêts, et découpez-vous un royaume dans les terres des géants, puisque le mont Éphraïm est trop petit pour vous.

Et la tribu de Manassé (XVII, *Josué*) s'installe jusqu'aux limites du territoire des géants.

Chroniques. – Il y a encore des restes des géants dans *Samuel* (Ishbi-Bench), 2, XXI, 16 et dans les Chroniques, I, XX, 4, 5, avec leurs noms : Sippai, Lahmi, dont la lance est comme une poutre de tisseur et inutile d'insister sur Goliath, dont la mort illustra David.

Ajoutons à cela les affirmations bien connues sur la longévité des premiers hommes d'avant le Déluge. La longévité est évidemment en relation avec le gigantisme. Toutes les cellules du corps humain étant devenues plus légères, l'usure du fonctionnement de l'organisme devient moindre, et donc l'homme peut vivre beaucoup plus longtemps. Une nouvelle possibilité est ainsi apportée aux récits bibliques sur l'âge atteint par les tout premiers hommes.

Une autre source est ainsi trouvée pour ce caractère des dieux, d'être immortels. Aux hommes venus plus tard, vivre neuf cents ans et être immortel apparaissait à peu près sous le même jour. Ainsi, les dieux qui étaient immortels de nature, mais qu'on pouvait tuer dans une bataille comme le Baal syrien, deviennent plus probables.

Les fouilles de Ras-Shamra, qui ont illustré Claude Schæffer, nous apportent les documents qui viennent, pour ainsi dire, de l'autre côté du

front. Les Hébreux, envahisseurs de la Palestine, ont devant eux des hommes qui ont laissé à Ras-Shamra des communiqués officiels en caractères cunéiformes, dans lesquels nous trouvons confirmation des récits bibliques. Claude Schæffer a retrouvé là le nom de Terach, père d'Abraham, ainsi officiellement identifié par l'adversaire comme un chef d'envahisseurs et même, ce qui est assez rare dans les communiqués officiels, surtout dans l'antiquité, les Syriens admettaient que c'est l'ennemi commandé par Terach qui a triomphé. C'est aussi dans le livre de Claude Schæffer (*The Cuneiform Texts of Ras-Shamra-Ugarit*, p. 65) qu'on trouve le récit de la mort de Baal dont j'ai déjà plusieurs fois fait état.

René Dussaud, dans ses chapitres *sur la religion des Hittites et des Hourrites, des Phéniciens et des Syriens* (dans le volume II, collection *Mana*) écrit à la page 386 : « Dans les textes de Ras-Shamra, les Rephaïms sont des acolytes du dieu Baal. » Or, nous connaissons les Rephaïms de la Bible qui sont l'une des races des géants détruits. Claude Schæffer, à la planche 22 de son livre sur les textes de Ras-Shamra, donne la gravure de la stèle qui montre le dieu Baal brandissant sa massue, et tenant à sa main gauche une lance qui est le feu du ciel (souvenons-nous que, chez les Grecs, Prométhée s'était aussi emparé du feu du ciel et Prométhée avait été enchaîné sur le Caucase, de l'autre côté du pays des Hittites). Ce Baal ; géant tué dans une bataille contre les envahisseurs, est évidemment l'un de ces rois géants à la tête de tribus de taille ordinaire que les Hébreux sont si fiers d'avoir battues. C'est le lit de fer d'un de ces Rephaïms, compagnons de Baal, qui est gardé à Rabbath chez les fils d'Ammon, de l'autre côté du Jourdain. Si l'on considère que des centaines et peut-être des milliers d'années ont dû s'écouler entre les événements dont le souvenir est ainsi perpétué des deux côtés, la concordance est tout à fait frappante.

De plus au nord encore, du pays central des Hittites, de l'Anatolie, viennent d'autres confirmations (voir O.R. Gurney : *The Hittites*, 1952, p. 181 à 194). Le poème d'Ulli Kummi parle d'un géant si grand que la mer n'arrivait qu'à sa ceinture. Cela dépend évidemment de l'endroit de la mer où il se trouvait, mais l'impression produite sur le spectateur est certaine. Ce géant était, comme les géants grecs, en révolte contre les dieux. Dans les reliefs sur roc de Gavur Kalesi (planches 18 de Gurney), on trouve deux de ces géants qui ont, en effet, comme le dit la Bible, 4 à 5 mètres de haut.

Mais on trouve aussi chez les Hittites, un état particulier d'une légende encore plus curieuse et qui finit dans l'histoire de Samson et de Dalila.

C’est le récit transmis depuis la plus haute antiquité de l’utilisation des femmes pour détruire les géants. La Bible nous a déjà avertis, dès le début, que les filles des hommes étaient belles. Il y a là une arme de guerre que les hommes n’ont pas manqué d’employer. Ils ont fini par se débarrasser des géants par l’arme de jet, les flèches d’Hercule et la fronde de David, mais il y a eu des moyens moins loyaux encore. Les Grecs nous racontent dans des textes que nous imprimons d’habitude après Hésiode, à titre complémentaire, car ils ne sont pas d’Hésiode, comment Vénus et Junon ont joué un rôle très important dans la défaite des géants. Jupiter ne venait pas à bout de ses adversaires ; il demanda conseil à Géa, l’ancêtre primordiale, qui lui révéla que seuls les hommes étaient capables d’un massacre ultime. Jupiter fit donc appel à Hercule. Hercule, armé de son arc et de ses flèches mais trop petit, tout Hercule qu’il fût, pour se mesurer aux vrais géants, se cacha dans la caverne, et Vénus et Junon (ô honte !) furent chargées de déployer leurs charmes et d’attirer les géants jusqu’à portée des flèches d’Hercule. Et c’est ainsi que les géants périrent, au moins dans certains cas.

Ici intervient un récit hittite beaucoup plus moral. L’histoire commence de la même façon. Les dieux font appel à un héros humain dans le même but. Mais les Hittites étaient évidemment beaucoup plus civilisés et beaucoup plus évolués moralement que les préhelléniques dont les Grecs nous ont transmis les récits avec horreur d’ailleurs. Le héros préhittite, lui, au lieu de livrer la déesse au rut des géants demanda à l’épouser avant d’entrer en guerre. Cela lui fut accordé et il extermina proprement les géants, comme il convenait.

C’est un dernier écho de ces luttes et de ces ruses qui nous parvient transformé dans l’histoire de Samson et Dalila. La belle étrangère dont le charme affaiblit le géant et le livra à ses ennemis, est évidemment un thème qui remonte à la plus haute antiquité.

Nous avons ainsi des confirmations qu’on peut qualifier d’historiques, ou tout au moins de préhistoriques, de récits de la Bible. Mais partout ailleurs que dans la Bible, chez les Grecs, chez les Syriens, chez les Hittites, nous avons des témoignages évidemment déformés parce qu’ils ont été intégrés dans une mythologie postérieure. Des religions se sont emparées des anciens récits et les ont utilisés en les transposant dans le monde de Jupiter ou de Baal. Loin d’expliquer la Bible, ces récits sont expliqués par la Bible dans ce sens que la Bible nous permet de leur trouver un sens

acceptable derrière les transformations mythologiques. Mais, par un effet de réaction égal à l'action, ces récits constituent donc des confirmations à la thèse centrale devenue raisonnable.

En bonne enquête judiciaire, les variations du récit de témoins trop éloignés de la scène ou mal équipés, constituent les plus probantes des épreuves, puisque les variations prouvent qu'il n'y a pas eu collusion et que le même fait a été observé de points de vue différents et en partie erronés.

Résumons donc le schéma biblique que nous reconnaîtrons dans la légende des autres peuples. La Bible nous donne la relation la plus claire, la plus simple, la plus raisonnable, à condition d'admettre l'existence des géants. Il y a eu, à une époque que les calculs de Hœrbiger permettent de fixer de dix mille à treize mille ans avant notre ère, des géants, restes d'ailleurs de races infiniment plus anciennes et remontant à la fin du tertiaire, il y a environ trois cent mille ans. À l'époque de l'origine des récits méditerranéens les races gigantesques étaient dégénérées et presque éteintes. Dans les régions du Nord-Est, elles avaient installé des dynasties royales (plus tard appelées divines) dont les Égyptiens ont conservé le souvenir pour leur région.

Les Hébreux, envahisseurs de la Palestine, se sont donc trouvés devant des armées d'hommes à leur taille, mais commandées par des rois géants.

Les caractères surnaturels, que le folklore universel attribue un peu partout à la royauté primitive, sont ainsi facilement expliqués. La race géante avait certainement des connaissances de caste héréditaires qui lui donnaient une supériorité intellectuelle égale à sa supériorité physique. Les Grecs, les Égyptiens, les Mésopotamiens ont tous déclaré qu'à l'origine ils avaient été civilisés par des dieux géants. Peut-être encore des armes inconnues représentées par la lance – tonnerre du Baal syrien – étaient à leur disposition. Les textes si souvent retrouvés, dans lesquels une bataille qui tournait mal était changée par l'apparition du roi, devant qui les ennemis, frappés de stupeur, prenaient la fuite ou tombaient par terre, sont ainsi expliqués. Il n'y a aucune raison pour que l'intervention d'un roi ordinaire, qui n'est qu'un homme de plus, tourne le sort d'une bataille, mais il est très compréhensible qu'un géant inexplicablement armé apparaissant tout à coup dans un combat frappe de terreur la partie opposée. Les origines magiques de la royauté, suivant la formule de Bloch, seraient ainsi simplement des origines gigantesques. Plus tard, par une fiction officielle compréhensible, on continua à attribuer au roi, homme ordinaire, les

caractéristiques des races géantes qui étaient des « dieux ». La Bible nous a donc donné le témoignage le plus acceptable de cet état social qui a pu durer depuis le Déluge du 13e millénaire, peut-être (date de l'Atlantide de Platon) jusqu'aux premiers temps bibliques : des tribus humaines civilisées et conduites par des géants, ensuite appelés dieux. L'épithète de *fils de Dieu*, que la Genèse applique aux géants et qui ne correspond à rien dans la Bible, est évidemment une infiltration étrangère très compréhensible. Un rédacteur biblique a adopté le vocabulaire de l'ennemi et a mis dieu où un Hébreu plus orthodoxe aurait mis géant.

En second lieu, la Bible nous apporte un témoignage précieux sur la destruction des races gigantesques. D'abord les hommes et les armes de jet, fronde de David et flèches d'Hercule ont exterminé les races gigantesques. Mais aussi, on découvre de très vieilles traditions de ruses et de procédés déloyaux qui ont utilisé la prostitution.

D'innombrables tombeaux de géants, vallées de géants, montagnes de géants, se trouvent sur toute la surface du globe. Sans doute le mot géant a été attribué à ces objets et à ces endroits dans un état très tardif des traditions. Mais, cependant, ce fait prouve qu'un peu partout la tradition de l'existence des géants a existé. L'autorité de la Bible ne peut pas être mise simplement de côté, comme cela s'est fait jusqu'à il y a peu de temps. Cette revalorisation s'applique, d'ailleurs, à beaucoup d'autres textes également très anciens, ceux d'Hérodote, ceux de Platon, ceux des Égyptiens. Les restes mégalithiques qu'on découvre également sur tout le pourtour de la Terre, perdent leur caractère insolite et inexplicable. Il n'est pas besoin d'inventer des machines préhistoriques, inconcevables, pour monter ces pierres qui pèsent jusqu'à vingt tonnes parfois, à des endroits inaccessibles aux hommes ordinaires. Les races gigantesques, et plus tard les familles des rois géants, ont dû se faire un peu partout des installations et des forteresses qui correspondaient à leur taille. Le gigantisme quelque peu maladif, qui a, par la suite, affligé par exemple les pharaons d'Égypte, était probablement un reste dégénéré de la mentalité des géants rois du début. Comme les dynasties divines avaient eu des statues gigantesques et des temples à leur taille, il fallait que le Pharaon en ait de semblables pour conserver devant le peuple le prestige de ses prédécesseurs.

La civilisation égyptienne que nous connaissons nous apparaîtra ainsi comme un état de décadence. D'ailleurs, à toutes les périodes de l'histoire de l'Égypte, on retrouve des textes qui affirment que la grande période

égyptienne avait été dans la plus haute antiquité et avant même les dynasties connues. Moret fait remarquer que dans les premiers textes, ceux des Pyramides, il y a déjà des allusions à une période extrêmement ancienne, qui aurait été la plus glorieuse de toutes. Ici encore, rappelons l'extraordinaire témoignage de Hérodote dont la seule explication fournie jusqu'à ce jour postule un état scientifique avancé au moins dans ses connaissances cosmologiques, dans une période qui remontait au moins au tertiaire. Et cet au moins postule nécessairement davantage, car il est inconcevable que ceux qui savaient cela n'aient pas su davantage. L'antiquité de la civilisation est ainsi remontée infiniment plus haut qu'on le croit généralement à présent.

Mais peut-être que la leçon la plus précieuse à tirer de tout cela n'est pas d'ordre historique. Certes, il apparaît ainsi raisonnable de penser qu'il existait sur la terre des races gigantesques et qu'une grande partie de la préhistoire n'est expliquée que si ceci est admis comme un fait. Mais la préexcellence de la Bible comparée à la documentation des autres textes les plus anciens nous donne une grande leçon spirituelle. C'est parce qu'ils étaient arrivés à l'idée très élevée du dieu unique, que les Hébreux ne sont pas tombés dans les erreurs qui nous rendent inacceptables les récits des Syriens, des Hittites, des Grecs, et même des Égyptiens dégénérés. Il y a là une leçon qui peut servir toutes les sciences du XXe siècle. La vieille platitude proverbiale : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », prend une forme plus acceptable pour nous :

Science sans spiritualité n'aboutit qu'à l'erreur et à la catastrophe.

La civilisation originelle : le règne des géants

De plus, dans un endroit inattendu, le chapitre III de Baruch, la Bible nous donne un étonnant tableau d'une civilisation primitive : ce tableau, en quelques phrases, dépasse de beaucoup les quelques traits, vus jusqu'ici, de la décadence des géants, et, en raccourcis frappants résume toute la première histoire. L'humanité a commencé par une race gigantesque. Ces géants de la première création étaient extrêmement développés intellectuellement, artistiquement et psychiquement : ils avaient des pouvoirs sur les animaux et les oiseaux. Mais il se conduisirent mal et Dieu causa leur extermination. Ils furent remplacés par les hommes actuels.

Ce témoignage se réfère à une période bien plus ancienne que celle de Baal et d'Ishbibensch. Il ne donne pas d'indication sur le pays de ces premiers géants civilisés. L'affirmation de leur capacité artistique nous fait penser aux statues si raffinées de Titicaca – les seules que nous connaissions – mais sans doute d'autres seront découvertes en d'autres endroits. Car c'est une civilisation mondiale que décrit Baruch. Une fois encore, c'est dans la Bible que nous trouvons une affirmation de caractère historique précis. Écho sans doute de traditions infiniment plus antiques que ce texte attribué à Baruch. Témoignage extrêmement lointain, mais très précis sur *le règne des géants* :

« Là étaient les géants depuis le commencement (*ab initio*) de taille énorme, experts à la guerre. Dieu ne les choisit pas et ils n'eurent pas la voie de discipline, aussi périrent-ils.

« Où sont les princes des nations, qui avaient domination sur les bêtes de la terre et qui faisaient ce qu'ils voulaient des oiseaux de l'air ? Ils travaillaient l'argent d'une façon tellement recherchée que nous ne pouvons plus nous représenter ce qu'étaient leurs œuvres. Ils furent exterminés et descendirent dans les profondeurs, et d'autres furent suscités au lieu d'eux(13). »

La Cabale

Mais si les Livres Saints proprement dits ne donnent que de rapides détails sur les géants et ne font que des allusions courtes quoique précises aux causes de la colère de Dieu, la Cabale, compendium des traditions souvent très anciennes du peuple hébreu et aussi des connaissances immémoriales des rabbins qui se transmettaient de père en fils, ou en gendre, des secrets précieux, nous donne des renseignements extraordinairement intéressants et inconnus des foules ignorantes. En résumant les données de cette science secrète, constatons qu'elles sont en pleine harmonie avec notre schéma général.

Dieu n'a pas créé qu'un monde. Avant celui dans lequel nous vivons, Dieu avait essayé plusieurs univers assez différents du nôtre, les avait trouvés mauvais, et les avait mis en pièces. Les morceaux constituaient le chaos, tohu et bohu, dans lequel Dieu avait ensuite repris des matériaux pour créer le monde actuel.

Ces mondes mauvais et fracassés avaient surtout différé du nôtre par une vie sexuelle tout autre que la nôtre. Dans le dernier, en tout cas, les hommes se reproduisaient sans femmes ; dans un autre, l'union sexuelle ne se faisait pas face à face. Nous serons forcés de revenir à Malekula pour trouver encore chez les sauvages un sens sacré de l'homosexualité. Le motif sexuel moral a joué un rôle très important, et que nous ne faisons encore qu'entrevoir, malgré toute notre psychanalyse, dans l'histoire de l'humanité.

Les mondes perdus – ceux du primaire, du secondaire, du tertiaire, disait Hœrbiger – sont en relation avec la destinée de la Lune. « La Lune est la mère d'Israël. » Par une relation symbolique étrange, les trois grands patriarches qui firent le peuple hébreu représentent des phases de la Lune : Abraham est la Lune croissante, Isaac est la Lune décroissante, Jacob, l'ancêtre favori, est la pleine Lune. La Lune est de temps en temps attaquée et dévorée par un monstre. Ces hommes alors doivent offrir un sacrifice (bouc, ou homme) au monstre qui lâche la Lune pour manger l'offrande, et la Lune se remet alors à grossir.

Souvenirs de la destruction de la Lune tertiaire qui s'allient à la disparition mensuelle du satellite, dans la peur chaque fois que la Lune ne revienne plus, puisqu'une fois jadis, elle n'était plus revenue ?

Souvenirs même de la première création de l'homme ? Puisque c'est à une approche de la Lune, au secondaire, que les hommes, « Israël » ont été soudainement créés.

Souvenirs aussi que les catastrophes s'étaient renouvelées ? Dieu avait plusieurs fois créé le monde et plusieurs fois l'avait brisé.

Mais ces mondes inférieurs et passés gardent une existence secrète, et quelquefois les initiés peuvent encore s'y rendre et en mesurer les horreurs. Et aussi dans le monde actuel, on en trouve des restes, formidables monstruosités que seuls les rabbins éclairés savent discerner, et même utiliser. Les étonnantes races des êtres à peine humains qui ont vécu avant Adam se sont quelquefois mêlées à notre race – car les filles des hommes étaient belles – et des phénomènes extraordinaires se produisent encore parmi nous.

Il est bien entendu de plus qu'en Adam, l'humanité tout entière a connu son plus haut perfectionnement, sa plus haute science, et que tout ce que nous pouvons savoir consiste en quelques fragments déformés et insuffisants de ce qu'Adam a su. Le Paradis a été perdu. Et cependant les vrais sages y ont encore accès. Le véritable Adam existe toujours, et les

saints, à l'heure qu'ils connaissent, s'y retrouvent toujours dans le Seigneur. Le vrai Paradis est intérieur.

Mais entre nous et ce Paradis, il y a toute une série de mondes, en partie matériels et en partie spirituels, qui sont la transposition dans d'autres dimensions actuelles de mondes qui ont existé dans le passé ou sont encore à venir. La Cabale dépasse de beaucoup ici les thèses hœrbigériennes, mais peut-être leur donne-t-elle leur vrai sens : le sens spirituel.

Zohar, *I*, p. 374. – « L'étranger leur dit : Lorsque la lune s'approche du soleil, le Saint, béni soit-il, réveille le Nord, et l'attire à lui dans l'amour, alors que le Sud se réveille de lui-même. Or, comme le soleil se lève à l'Est, il s'ensuit qu'il tire sa force des deux côtés à la fois, et du Nord et du Sud, et qu'il attire silencieusement les bénédictions qui émanent des deux côtés et les transmet à la lune qui en devient pleine. Le rapprochement du soleil et de la lune ressemble à celui du mâle et de la femelle, car les mêmes principes qui régissent les éléments ici-bas se retrouvent également dans les choses d'en haut. De même que le bras de l'*arbre séphirothique* attire l'immensité de l'espace dans l'amour, semblable au bras du mâle attirant la femelle, de même le bras gauche attire l'immensité de l'espace dans la rigueur. Or, le serpent constitue le bras gauche duquel émane l'esprit impur. Il attire à lui tous ceux qui l'approchent. Aussi quand Dieu ne réveille point le Nord, le bras gauche attire à lui la lune et s'attache à elle si solidement que, pour l'en détacher, Israël est obligé de lui offrir un bouc. Le serpent, se précipitant sur le bouc qui vient de lui être offert, lâche ainsi pour un instant la lune qui commence dès lors à éclairer et à croître chaque jour, parce qu'elle reçoit alors les bénédictions d'en haut qui en éclairent le visage qui a été obscurci pendant quelque temps ici-bas. De même, durant le jour du pardon, comme le serpent est occupé du bouc qui lui est offert, la lune, s'en détachant, s'occupe à prendre la défense d'Israël et à le protéger, telle une mère qui protège ses enfants, après quoi, le Saint, béni soit-il, le bénit et lui fait rémission de ses péchés. »

Vol. V, p. 366. – « Tous ces rois sont du côté de la Rigueur, sauf Saül qui est de Rehoboth-Lanahar, symbole de « Binâ », d'où s'ouvrent les cinquante « Portes de l'intelligence » dans les quatre directions du monde.

« Ces Rois, qui étaient du côté de la Rigueur, ne furent apaisés qu'à l'arrivée de « Hadar ». Qui est « Hadar » ? C'est la grâce céleste, ainsi que l'Écriture ajoute : « Sa ville s'appelait Phaii », ce qui signifie que c'est par la Grâce que l'homme obtient l'Esprit Saint. L'Écriture ajoute encore : « Et

sa femme se nommait Mehetabel, fille de Matred, qui était fille de Mezaab. C'est le premier roi dont il est dit qu'il avait une femme. » « Mantred » signifie que la Rigueur a été vaincue. « Mezaab » signifie que la Rigueur a été mitigée par la Clémence. »

Vol. V. p. 301. – Parfois ces royaumes sont préadamiques ; parfois ces êtres sont issus d'une première période d'Adam, ou de son union criminelle avec la Schekhina d'en bas, la femelle du démon.

« Adam était composé de mâle et femelle, et la femelle attachée à son côté était aussi composée de mâle et de femelle, pour qu'ils soient complets. Adam contemplait avec sagesse le monde d'en haut et celui d'en bas. Après son péché, les visages s'atrophièrent, et la sagesse lui fut ôtée, de sorte qu'il ne conservait plus d'intelligence que pour les choses matérielles et corporelles. Il eut ensuite des enfants formés sur le modèle du monde d'en haut et de celui d'en bas. Mais ils ne formèrent pas de souches aux générations futures. C'est Seth seulement qui forma la souche des générations futures. »

Parfois ce sont des mondes tout entiers qui ont été créés et puis détruits : leurs restes sont ce chaos qui préexiste à notre terre :

Vol. I, p. 152. – « Et la terre était « thohou et bohou, » L'Écriture veut donc dire que les enfants des cieux et de la terre sont les *démons* appelés « thohou ». Ceci explique la tradition suivante : « Le Saint, béni soit-il, crée des mondes et les « détruit. » C'est pourquoi l'Écriture dit : « Et « la terre était thohou et bohou » ; or, *l'état de thohou et bohou était avant la création de la terre ; mais cela s'explique de cette façon : que par le mot « terre », l'Écriture désigne la terre préexistante que Dieu a détruite*. Comment comprendre que le Saint, béni soit-il, crée des mondes pour les détruire ensuite ? Mieux aurait valu qu'il ne les eût point créés ! En vérité *cette tradition* renferme un mystère ; car comment *expliquer autrement les mots* : « … Et les détruit » ?

Voici l'un des passages les plus caractéristiques du style du Zohar lorsqu'il veut être mystérieux. Trouvons-y la raison des échecs premiers : ces êtres ignoraient la véritable méthode d'union sexuelle.

Vol. IV, p. 137. – « Nous, avons appris dans le *Livre occulte qu'en créant le monde, Dieu fit peser* à la balance *ce qui jusqu'alors n'avait pas été pesé*. Auparavant, les hommes ne se regardaient pas face à face, *c'est-à-dire : l'union des époux n'avait pas lieu de façon semblable à celle d'aujourd'hui*. Aussi les rois primitifs ont-ils péri, parce qu'ils ne trouvaient pas la

nourriture qu'il leur fallait ; et la Terre même fut anéantie. Alors la « Tête » la plus désirable eut pitié du monde qu'elle allait créer. La balance fut suspendue dans une région où elle ne s'était pas encore trouvée. La balance fonctionna pour les corps aussi bien que pour les âmes ; et même les êtres qui n'existaient pas encore y passèrent. Comme il n'y avait pas d'êtres antérieurs, on fit passer sur cette balance les êtres existants et ceux destinés à exister plus tard. C'est ainsi que le monde actuel a été formé ; c'est le Mystère des mystères. Dans la « Tête », il existe une rosée limpide remplissant la cavité. La membrane qui la recouvre est également limpide, comme l'air, et mystérieuse. Des poils très fins sont suspendus à cette balance. »

Il semble cependant y avoir eu des possibilités de durée dans ces êtres préhumains :

Vol. V, p. 355. – « Nous avons appris dans le *Livre occulte* que l'Ancien des anciens, avant de préparer ses parures, bâtissait et constituait des rois ; mais ceux-ci ne pouvaient subsister, et il a fallu les cacher et réserver leur existence à un temps futur, ainsi qu'il est écrit : « Tels sont les rois qui régnèrent au pays d'Édom avant que les enfants d'Israël eussent un roi. » Le pays d'Édom désigne la région des rigueurs.

« Les mondes préexistants dans la Pensée suprême ne pouvaient subsister, parce que l'homme n'était pas encore constitué. L'homme dont l'image est la synthèse de tout (135 *b*). Et, lorsque la figure de l'homme a été formée, l'existence a été assurée à tous les êtres. Si l'Écriture dit : « Et tel roi est mort, et tel autre roi est mort », « elle entend par là que son existence a été différée à un temps ultérieur ; car toute descente à un degré inférieur est appelée mort. » Il était tombé à un degré inférieur. Quand l'homme a été constitué, l'existence des êtres primitifs s'affermit, et ils prirent des noms différents de ceux qu'ils portaient avant, à l'exception de l'être dont l'Écriture dit : « Et sa femme se nommait Mehetabel, fille de Matred, qui était fille de Mezaab. » C'était le seul être primitif qui pouvait exister, parce qu'il était composé de mâle et de femelle, tel un dattier qui ne réussit que quand la femelle est plantée à côté du mâle. Bien que cet être ait pu subsister dans les mondes primitifs en raison de sa formation de mâle et femelle unis, il n'a pu arriver à la perfection qu'après la formation de l'homme. »

Dans un cas particulier, la postérité des préadamites a survécu, et a été jetée par Dieu dans les enfers.

Vol. VI, p. 383, n. 1414. – (144 *b*) p. 58, lig. 18. – « … Dont Adam était l'image. »

« Se basant sur ce passage, les cabalistes modernes, entre autres le « Etz-ha-Hayim, XVI, et le Minhath Yehouda, fol. 113 *b*, affirment qu'avant la création d'Adam, Dieu avait créé un autre homme, mâle seul, sans femelle, ce qui ne l'a pas empêché d'engendrer des enfants. Comme ces enfants se sont attachés au serpent spontanément, sans même que le serpent les eût séduits. Dieu les chassa de ce monde et en fit des gardiens de l'enfer, où ils sont consumés chaque jour par le feu et renaissent le lendemain. Ces êtres sont désignés par les cabalistes sous le nom de « rois morts » à cause du péché contre l'Esprit Saint ; car ils appellent « péché contre l'Esprit Saint » tout péché commis spontanément, sans qu'il ait été amené par une séduction irrésistible. »

Vol. VI. – « … Seulement, quand il fait jour, c'est la tête du chef de la partie de l'« Arqa », *précédemment* toujours éclairée, qui domine ; et quand il fait nuit, c'est la tête de l'autre chef qui domine. Ce changement *dans la répartition de la lumière et des ténèbres sur* l'« Arqa » est survenu à la suite de l'union *des deux chefs en un seul*. Mais ces deux têtes étant réunies sur un seul corps, il s'ensuit que la lumière n'est pas pure de tout alliage ténébreux, et les ténèbres ne sont pas entièrement dépourvues de lumière. *Ainsi* furent unis ces deux chefs, dont l'un s'appelle « Aphrira » et l'autre « Qastimon ». *Avant leur union* ils étaient semblables aux anges, pourvus de six ailes ; l'un avait la forme d'un bœuf, l'autre celle d'un aigle. Quand ils furent réunis ensemble, ils prirent la forme d'un homme, et c'est sous cette forme qu'ils en engendrèrent d'autres semblables à eux. Lorsqu'ils se trouvent dans les ténèbres, ils se métamorphosent en un serpent à deux têtes ; ils rampent comme un serpent ; ils se plongent dans le grand océan et descendent à l'Abîme, *séjour des démons*. Lorsqu'ils atteignent le repaire d'« Aza » et d'« Azaël », ils irritent ceux-ci et les narguent au point de leur faire prendre la fuite. « Aza » et « Azaël » se sauvent vers les montagnes obscures, craignant que l'heure ne soit déjà venue de rendre compte de leur conduite au Saint, béni soit-il. Les deux chefs traversent *ensuite* le grand océan à la nage, s'élèvent dans les airs et vont visiter, pendant la nuit, « Naàmâ », la mère des démons, celle qui a séduit les premiers anges. Celle-ci parcourt d'un bond six mille parasanges, en prenant *successivement* diverses formes humaines, pour séduire et corrompre les hommes. Les deux chefs s'élèvent enfin dans les airs, parcourent toute la terre et retournent à

« Arqa », où ils vont exciter les petits-fils de Caïn, en leur suggérant des pensées de luxure, à engendrer dans le péché. Vue de l'« Arqa » la disposition des constellations est différente de celle que nous apercevons *de notre terre*. La saison des semailles et celle des récoltes y sont *également* différentes des nôtres ; elles ne s'y renouvellent qu'au bout d'un nombre considérable d'années et de siècles. En disant : « Les dieux qui n'ont point fait les cieux et la terre seront exterminés de la terre et périront sous les cieux », *l'Écriture veut dire que les deux chefs de l'« Arqa » qui se font passer pour les dieux*, mais qui, en vérité, n'ont point fait ni les cieux ni l'« Arqa », seront exterminés de la terre, *c'est-à-dire* de notre terre appelée « Thebel », et qui est supérieure aux *six autres. Par les mots* « seront exterminés », l'Écriture entend que ces deux chefs n'auront aucun pouvoir sur les habitants de notre terre, qu'ils ne pourront plus parcourir les régions placées sous nos cieux, *c'est-à-dire les régions d'où la disposition des constellations paraît exactement telle que nous la voyons de notre terre*, qu'ils seront enfin impuissants à souiller les corps des hommes, en provoquant, pendant la nuit, chez ceux-ci, des pertes séminales. »

Dans cet étonnant passage, on trouve presque toutes les données de la théorie de Hœrbiger.

- les deux astres (chefs) unis en un seul : la Lune tertiaire brillait d'un éclat égal à celui du Soleil, étant si rapprochée de nous ; après sa chute, un seul astre éclairait la Terre ;
- le serpent à deux têtes, que nous retrouverons dans d'autres mythologies représente la dernière phase de la descente de la Lune, transformée, ou presque, en anneau qui entoure la Terre ;
- ce serpent, anneau, plonge dans le grand océan, en s'écrasant sur la Terre entourée d'eau ;
- la disposition des constellations est différente de celle que nous connaissons, les évolutions rapides du satellite tertiaire changeant tout.

Et voici, à titre de curiosité, le récit d'une rencontre avec un habitant d'« Arqa », qui sort d'un rocher : les restes des anciens habitants de la Terre se sont réfugiés, naturellement, dans les montagnes. Remarquons aussi que les saisons du tertiaire étaient nécessairement différentes des nôtres.

Zohar, *I, p. 217.* – « Ils allèrent donc s'asseoir devant la fissure d'un rocher d'où ils virent sortir un homme. Les voyageurs furent saisis d'étonnement. Rabbi Yossé dit à cet homme : Qui es-tu ? Celui-ci répondit : Je suis un des habitants d'« Arqa ». Rabbi Yossé lui demanda : Y a-t-il donc des hommes sur « Arqa » ? L'autre répondit : Oui, les habitants d'« Arqa » sèment et moissonnent. Mais la plupart d'entre eux ont des visages différents du mien. Je suis sorti de ce rocher quand je vous ai aperçus, pour savoir de vous le nom de la terre sur laquelle vous habitez. Rabbi Yossé lui répondit : Le nom de notre terre est « Eretz », parce que c'est ici sur notre terre que réside la vie, ainsi qu'il est écrit : « La terre (Eretz) d'où le pain naît… » Le pain ne naît que de notre terre, mais d'aucune autre. Aussitôt que Rabbi Yossé eut cessé de parler, l'habitant d'« Arqa » disparut dans la fissure du rocher. »

Voici maintenant les sept mondes spirituels, où vivent encore les géants, où les magiciens possesseurs des sciences antiques vivent encore. Aucun autre texte, aucune autre tradition ne donnent des détails aussi vivants sur ce qu'ont été les mondes primitifs, sur ce que sont les mondes spirituels. L'espace multiple de maintenant, dans ses dimensions autres que les nôtres, est le temps des mondes passés et à venir, qui nous deviennent visibles au cours de l'histoire cosmique.

Zohar, *I, p. 605, 606, 607.* – « De même qu'il y a sept firmaments l'un au-dessus de l'autre, de même il y a sept terres l'une au-dessus de l'autre. Les noms de ces sept terres sont : Eretz, Adamah, Guè, Neschiâ, Tziah, Arqa, Thebel. La terre la plus élevée est celle du nom de « Thebel », ainsi qu'il est écrit : « Et il jugera le monde (Thebel) avec « Justice. » Quand Adam a été chassé du Jardin de l'Eden, il fut relégué sur la terre appelée « Eretz ». Les ténèbres règnent sur cette terre et on n'y voit jamais la lumière. Adam y avait peur, et c'est pourquoi on lui a permis de voir « l'épée tournante » qui y jeta un peu de lumière. Quand le sabbat a été terminé et qu'Adam eut fait pénitence, le Saint, béni soit-il, le sortit de cette terre et le mit sur celle appelée « Adamah », ainsi qu'il est écrit : « Le Seigneur Dieu le fit ensuite sortir du Jardin de l'Eden, afin qu'il allât travailler la terre (Adamah). » Sur cette terre il y a des lumières, et la constellation y est visible. Il y a aussi des jours. Les hommes qui l'habitent sont de haute taille ; car ils sont issus d'Adam pendant les cent trente ans qu'il cohabita avec des démons femelles. Ces hommes sont toujours tristes et privés de toute joie ; ils quittent parfois leur terre et arrivent au vol sur la

nôtre, où ils tournent du mauvais côté. De retour à leur terre, ils font des prières et redeviennent ce qu'ils étaient auparavant. Ils cultivent la terre et mangent. Il n'y a point de blé, ni aucune des sept espèces de froment.

« … Il y a de grandes richesses sur ces terres : l'or et les pierres précieuses y pullulent. Des hommes avides d'argent y arrivent parfois du « Thebel ». Les habitants leur donnent des richesses ; mais les nouveaux arrivés sont immédiatement frappés d'amnésie et ne savent plus d'où ils sont arrivés. La terre « Guè » forme le centre des sept terres ; elle est appelée « Guè bon hinam » (enfer). Les habitants de cette terre sont tous des magiciens et des sages ; ils sèment et ils plantent des arbres, mais ils n'ont ni blé ni aucune des sept espèces de froment. Les habitants de la terre de « Neschiâ » sont tous des nains ; ils sont dépourvus de nez, ils n'ont que deux trous dans le crâne par où ils respirent, et ils oublient tout ce qu'ils font ; de là le nom de cette terre « Neschiâ » (oubli). On y sème et on y plante des arbres, mais on n'y trouve ni blé ni aucune des sept espèces de froment. Ainsi que son nom l'indique, la terre de « Tziah » est aride. Les habitants de cette terre sont beaux de visage et ils cherchent toujours des sources d'eau. Ils ont plus de foi que les autres hommes. On trouve sur cette terre de beaux édifices et de grandes richesses. On n'y sème que très peu, en raison de l'aridité du sol, et les arbres qu'on y plante ne réussissent point. Ils éprouvent un grand désir de s'unir aux hommes de notre terre. Ainsi, sur toutes les sept terres on ne mange le pain, excepté sur la nôtre appelée : « Thebel » et supérieure aux autres, ainsi qu'il est écrit : « Et il jugera le monde (Thebel) avec justice. » Notre terre présente les variétés des six autres terres ; c'est pourquoi elle porte également le nom de toutes les sept terres ; car notre terre est également divisée en zones dont les habitants se distinguent par leurs visages, ainsi qu'il est écrit : « Que tes œuvres sont grandes, Seigneur ! Tu as fait toutes choses avec sagesse ; la terre est toute remplie de tes biens. »

Rappelons l'idée déjà mentionnée, quoique hypothétique encore, que Christophe Colomb avait des origines juives, connaissait des traditions cabalistes sur l'emplacement du Paradis perdu, et, en réalité cherchait cette source des premières civilisations. Il existe une lettre de lui où il est fait état de ce que la Terre est en forme de poire – l'un des états signalés par Hœrbiger à certaines distances du satellite qui attire eaux, air, et même terre d'un seul côté[14] – et que lui, Christophe Colomb, en allant vers l'Ouest, a

senti la mer monter sous la quille de son bateau. Il faisait l’ascension d’une montagne d’eau. Ce trait ne peut guère venir que d’une vieille tradition que l’imagination de Colomb transfère sur son entreprise. Nous ne savons que peu de chose de la Cabale : ce qui en a été écrit n’est qu’un fragment de ce qui a été transmis oralement. Il est bien vrai que ces Juifs du Moyen Âge (le Zohar est environ de 1300) avaient d’étonnantes connaissances(15).

L’Apocalypse

Mais peut-être le chef-d’œuvre intellectuel de l’école hœrbigérienne est-il l’explication de l’Apocalypse. Cette incompréhensible addition au canon des Livres Saints du Christianisme a jusqu’ici résisté à toute explication, même générale. H.S. Bellamy, le plus connu des disciples anglais d’Hœrbiger, a maintenant réussi à donner un sens à l’Apocalypse(16). Son idée centrale est que l’Apocalypse, en décrivant la fin du monde, rapporte des souvenirs emmêlés et très confus de la catastrophe du tertiaire, lorsque le satellite d’alors tomba sur la Terre. Et comme la fin de notre monde arrivera lorsque notre Lune tombera sur la Terre, il est évident que la méthode est bonne : à la fin du quaternaire se reproduiront des événements assez semblables à ceux de la fin du tertiaire. Naturellement, quelques traditions de la fin d’Atlantis se sont mêlées à des légendes beaucoup plus anciennes sur la destruction du monde précédent.

L’application de cette théorie au texte est nécessairement très compliquée. C’est un commentaire textuel de toute l’Apocalypse qui s’impose, et seul un résumé très général est possible ici.

Les sept chandeliers (I, 13) :

- le Fils de l’homme à la ceinture d’or dont le visage brille comme le soleil (I, 16) ;
- le trône dans le ciel, et l’arc-en-ciel qui l’entoure (IV, 3) ;
- la mer de cristal et les quatre bêtes (IV, 6) ;
- les vingt-quatre anciens qui tombent (IV, 10) ;
- les sept sceaux qui ferment le livre (V, 1) et qui seront ouverts un à un ;
- les tremblements de terre et la couleur de sang de la lune (VI, 12) (XI, 13) ;
- la chute des étoiles (VI, 13) ;

- la fuite des rois et des grands dans les montagnes (VI, 15) ;
- la chute des montagnes (VI, 16) ;
- l'autel devant le trône (VIII, 3) ;
- les sept fléaux déchaînés par les sept anges (VIII, 2 et *sq*.) ;
- la conduite des bêtes (IX, 3-11 19) ;
- la pluie de sang (XI, 6) ;
- la destruction des nations (XI, 15-19) ;
- le dragon dans le ciel (XII, 3), dont la queue fait tomber le tiers des étoiles ;
- la lutte entre Michel et le dragon (XII, 7) ;
- la femme et le serpent (XII, 14-17) ;
- la bête qui sort de la mer (XIII, 1) ;
- la bête qui sort de la terre (XIII, 11) ;
- l'agneau et les siens (XIV, 1-4, 9-13) ;
- l'ange et sa famille (XIV, 14) ;
- les sept dernières pestes (XV, 1) ;
- l'ouverture du temple dans le ciel (XV, 5-8) ;
- les sept châtiments (XVI, 3-18) ;
- la destruction de la bête (XIX, 4-21) (XX, 1-8) ;
- le nouveau ciel et la nouvelle terre (XX, XXI et XXII).

Ce sont là des phénomènes célestes et terrestres, lors des catastrophes, traduits en mythologies.

Toute cette incompréhensible épopée cosmique prend un sens si on veut bien suivre Hœrbiger et Bellamy. Il faut évidemment faire sa part à l'imagination – mais peut-on faire autrement ? Nous en avons assez dit sur l'histoire de la terre et de ses lunes pour qu'un lecteur averti puisse lui-même exercer sa fantaisie sur les thèmes principaux dont la liste est ici présentée. Une grande connaissance de l'ethnographie et des mythologies de tous les peuples est nécessaire si l'on veut rester dans le vraisemblable, et tous les détails de l'explication de Bellamy ne sont pas également convaincants. Mais il demeure pourtant que pour la première fois nous sommes devant une interprétation en principe raisonnable qui s'applique à toute la Révélation de saint Jean.

7

LES GRECS

Les Grecs sont des témoins récalcitrants. Certes, sans Platon, nous n'avions même pas le nom de l'Atlantide. Mais Platon a évidemment beaucoup rationalisé son récit, même s'il ne l'a pas largement inventé, et tout de suite après Platon, Aristote a déclaré que l'histoire de l'Atlantide n'était qu'un mythe ingénieux.

C'est que les Grecs n'avaient pas vraiment l'esprit religieux. Ils sont en cela nos ancêtres intellectuels. Nous n'avons jamais adopté du christianisme que le minimum sans lequel la religion aurait péri entièrement. De même, les Grecs étaient récalcitrants.

Venus du Nord, croit-on généralement, et assez tard, ils avaient trouvé devant eux de très vieilles civilisations : la Crète, Mycènes, Troie, qu'ils avaient à peu près détruites sans les comprendre. Se mêlant aux restes des peuples vaincus, comme plus tard, à l'ouest, le firent les Germains, ils héritèrent d'anciennes traditions auxquelles ils ne crurent jamais beaucoup et qu'ils mêlèrent sans doute à des réminiscences à demi sauvages apportées du Nord.

Mais on sent très bien chez les Grecs dont nous avons les poèmes et les livres, nos Grecs, d'Homère à Plutarque, deux courants de sensibilité assez antireligieux. D'abord, les Grecs étaient scandalisés, dans leur sens de la logique et de la justice, par ces légendes. La tragédie est basée avant tout sur ce sens de l'horreur qui sort des récits sur Œdipe qui avait tué son père et épousé sa mère, sur les monstruosités commises par Clytemnestre, et Médée, et Pasiphaé, et tant d'autres. Un Grec bien élevé ne se conduisait pas comme cela.

Puis les Grecs étaient enclins parfois à rire de ces vieilles histoires. Aristophane et les hymnes homériques présentent souvent les dieux comme des personnages amusants et souvent ridicules. Péguy a fait observer qu'au

fond les Grecs aiment les belles histoires, et nous ont conservé tout ce qu'ils ont pu des antiques traditions qui n'étaient guère les leurs.

Leur témoignage est donc précieux en ce sens que les Grecs témoignent un peu malgré eux. Ils nous disent ce qu'on croyait avant eux, et ne se solidarisent pas avec les barbares qui racontaient ces choses. Lorsque Platon nous conte l'histoire de l'Atlantide, il la présente comme un récit fait à Solon par un Égyptien. Il ne dit pas que Solon ait accepté l'histoire, encore moins que lui, Platon, l'accepte ; et surtout Socrate, présent quand le récit est rapporté, ne dit pas un mot, ce qui ne ressemble guère à son comportement habituel dans les discussions. Ni dans le *Timée* ni dans le *Critias* (non terminé) il n'y a vraiment autre chose sur l'Atlantide que des épisodes orientés vers des démonstrations idéologiques – de courts fragments, par comparaison avec la longueur des dialogues. Il est très possible qu'Aristote ait eu raison et que Platon n'ait pas pris au sérieux ce qu'il rapportait. Mais peut-être est-ce là une raison d'en tirer parti, puisqu'il se peut ainsi que Platon ait rapporté presque malgré lui, et en passant, des restes de témoignages importants. S'il n'y croyait pas, le fait qu'il les rapporte leur donne plus de valeur encore, à condition qu'il ne les ait pas inventés. Les récits de Platon ont donc plus besoin encore que d'autres de confirmations extérieures.

Mais avant Platon, et pour des périodes bien antérieures à celle de l'Atlantide, la mythologie grecque nous donne d'étonnantes indications, incompréhensibles pour nous comme pour les Grecs, sauf pour l'éclairage des théories ici présentées.

Les Grecs semblent surtout avoir entendu parler de la période de décadence des dieux. Les histoires qu'ils rapportent sur Ouranos, Cronos (Saturne) et l'avènement de Jupiter sont avant tout monstrueuses. Ils ont bien entendu parler d'un âge d'or, mais ils n'y insistent guère pour faire contraste avec les horreurs qui suivirent, ou même précédèrent. Hésiode même ne présente qu'une version déjà censurée ; les traits les plus répugnants ne se trouvent pas dans son texte.

Si l'on simplifie beaucoup, et systématise un peu, voici comment les générations des dieux se sont développées. Nous discernerons quelques ressemblances assez frappantes avec notre schéma général. Dans une première période, il y avait Gaea, la Terre, et Éros, le désir. De leur union sortit Ouranos, qui épousa sa mère Gaea. Trois races de géants sortirent de cette union.

D’abord les Titans, dont Cronos (le Saturne latin), Japhet, qui eut pour fils Prométhée, et beaucoup d’autres.

Ouranos, craignant d’être détrôné par eux, jeta tous ses nombreux enfants dans le gouffre du Tartare. Mais Gaea, fatiguée de porter tant de progéniture pour rien incita son fils Cronos à attaquer Ouranos. Ouranos fut émasculé, mais le sang de sa blessure féconda une fois de plus la Terre, qui produisit les géants proprement dits : Briarée, et ses frères, célèbres parce qu’ils avaient cent mains, ils n’étaient que trois dans les plus vieilles légendes, mais leur nombre arriva à plus de cent.

Puis vinrent les Cyclopes, monstres énormes, d’origine en partie obscure, frères en un sens des géants, mais qui n’avaient qu’un œil. Ils furent aussi enfermés dans le Tartare.

Après sa mutilation par Cronos, Ouranos survécut, mais très diminué de ses dons divins, il garda pourtant le pouvoir de prédire l’avenir, et continua peut-être parmi les hommes une carrière obscure, à gagner sa vie comme devin.

Ainsi se termina la première période des dieux ; rien de bien sympathique n’en reste.

Cronos prit alors le pouvoir ; il épousa sa sœur Rhéa, et il semble que d’abord, et pendant assez longtemps, les choses soient allées assez bien. Les Grecs placèrent l’âge d’or sous ce Cronos encore jeune et bienfaisant, et les hommes et les animaux étaient heureux. « Au temps où les bêtes parlaient », diront les fabulistes. Dans les Lois, Platon dit beaucoup de bien de ce règne premier de Cronos.

Mais Cronos se mit ensuite à avaler ses enfants. Les âges de cannibalisme commençaient. Les mauvais géants succèdent aux bons géants. Alors Rhéa imita sa mère Gaea, qui d’ailleurs la conseillait. Cronos étant devenu un peu aveugle, Rhéa, au lieu de l’enfant qui devait devenir Zeus, lui fit avaler une pierre, et cacha Zeus en Crète. Zeus une fois arrivé à sa pleine taille commença la guerre contre Cronos, mais Zeus ne put vaincre son père qu’en s’alliant aux Titans, qu’il alla délivrer du Tartare. Mais les Titans voulurent s’emparer du pouvoir, et Zeus et ses frères eurent grand-peine à résister. Gaea intervint encore, et sur ses conseils, Zeus alla délivrer les Cyclopes, en tuant le monstre Kumpe qui les gardait dans le Tartare. Les Cyclopes, habiles en travaux souterrains, et mineurs métallurgistes de vocation, fabriquèrent des armes pour les dieux, frères de Zeus : le tonnerre, les métaux furent alors inventés.

Les vrais géants furent aussi délivrés pour aider Zeus, et enfin cette armée bigarrée : Olympiens, Cyclopes, géants du type Typhon et Briarée, vainquirent les Titans qui furent à nouveau précipités dans le Tartare.

Tels furent les débuts de Zeus, et la fin de la période de Cronos. Une troisième période commença encore par le règne d'abord prospère de Zeus et de ses frères les Olympiens, bien connus des Grecs et de nous. Mais cette fois les géants se révoltèrent. Les géants n'étaient pas immortels. C'étaient les premiers êtres de ces générations à pouvoir mourir. Mais ils étaient spécialement protégés par la terre, Gaea, qui continue à jouer dans cette histoire un rôle très douteux. Les dieux eurent beaucoup de mal à résister aux géants, et firent cette étonnante constatation que les géants ne pouvaient pas être tués par eux, les Olympiens, et que seuls des mortels pouvaient tuer ces mortels.

Les dieux firent alors appel à Héraclès (ou à Dionysos) qui était plus ou moins un fils illégitime de Zeus, mais à la fois gigantesque et mortel. Alors se produisirent les épisodes les plus honteux de ces guerres familiales et civiles. Héra, la femme de Zeus, et Aphrodite se prostituèrent aux géants, et les attirèrent un par un près d'une caverne où était caché Héraclès armé de son arc et de ses flèches. Et Héraclès, aidé parfois de Dionysos, tua un par un les géants. Les dieux reprirent l'avantage, et le dernier géant, Typhée, fut enseveli sous l'Etna, et n'est pas encore tué, puisque ses mouvements causent les éruptions du volcan. Alors Zeus put régner plus ou moins en paix. Il pardonna même à l'un des fils des Titans, Prométhée, qui avait rendu aux hommes de grands services avant d'être enchaîné sur le Caucase et livré au vautour. Sur la permission de Zeus, Héraclès alla le délivrer.

Que peut-on retenir de ces récits chaotiques ?

D'abord le souvenir de catastrophes successives. On en compte trois bien marquées : la chute d'Ouranos, la chute de Cronos, la lutte des géants contre Zeus. Avec beaucoup de bonne volonté on peut comparer ces périodes à celles des Toltèques, mais bien plus mal définies.

On touche peut-être à de l'histoire dans ce trait curieux du rôle des hommes dans l'extermination des géants. Hercule, tout demi-géant qu'il soit, ou demi-dieu, est un homme, et mortel. Il possède des armes de jet, ce qui rend la défaite des géants plus explicable. Ainsi David tua Goliath à distance. Les hommes participèrent aux dernières luttes civiles entre géants et dieux, comme les Toltèques l'avaient aussi conté.

La distinction entre géants et dieux n’est pas claire. Les dieux pourraient n’être que les géants jugés bienfaisants par les hommes. Les bons géants, ou dieux, sont présentés comme les instituteurs des hommes. Prométhée enseigne l’usage du feu ; les Cyclopes sont les initiateurs de la métallurgie.

Mais, en gros, c’est de l’horreur que les Grecs se souviennent le plus vivement. La période de décadence des géants, le cannibalisme et les destructions sont présentes dans les légendes, et Cronos lui-même, le roi de l’âge d’or, est un cannibale qui dévore ses enfants.

Le témoignage grec se résume donc à ceci : que la terre (Gaea) a passé par diverses périodes, terminées chacune par une grande catastrophe, qu’il a existé autrefois des géants, parfois bons, comme Prométhée ou Hercule – et ceux-là ont civilisé le genre humain – mais le plus souvent mauvais et abominables. Ces géants se sont exterminés entre eux et les derniers ont été tués par les hommes grâce aux armes de jet et en particulier grâce aux traits de fer.

Ainsi résumée, la mythologie grecque prend son rang, assez modeste mais non négligeable, dans la série des témoignages que nous recueillons. Mais surtout, inversement, les théories hœrbigériennes sur les périodes, les cataclysmes, les géants et l’origine des civilisations donnent aux légendes recueillies par les Grecs un sens qu’autrement ces récits plus ou moins préhelléniques n’auraient pas. On peut interpréter ces récits comme des souvenirs très antiques hérités d’une période de plus hautes connaissances, et rapportés avec un grand mélange de fantaisie et d’erreurs par des peuples qui n’y comprenaient plus rien. La puissance d’explication de la théorie de Hœrbiger ici encore est un argument de plus en plus en sa faveur.

Mais si le récit grec des origines pèche par trop de vague et de confusion, le récit platonicien sur le cataclysme de l’Atlantide pèche, au contraire, par trop de précision. Alors que nous avons été forcés de pousser la théogonie vers des idées plus claires et plus concrètes, nous allons être forcés de refuser les faits trop précis du *Critia*s et du *Timée*, et de chercher maintenant des indications beaucoup plus générales que les affirmations de Platon. Nous pouvons interpréter Ouranos comme un géant-roi-cannibale, mais le chiffre donné des vaisseaux de l’État d’Atlantis nous porte tout au plus à croire que les Atlantes avaient des vaisseaux. Ce sont là d’assez mauvais signes, car on peut juger que c’est justement parce que les Grecs ne croyaient pas à la réalité de ces événements qu’ils se sont laissé aller à les traiter avec cette fantaisie, qu’il s’agisse d’Ouranos ou qu’il s’agisse de

l'Atlantide. Mais on peut juger raisonnablement aussi que les Grecs n'auraient pas inventé ces mythes auxquels ils ne pouvaient croire, qu'ils les ont reçus sans les comprendre et les ont transmis en les déformant. Justement parce qu'ils n'y croyaient pas et pourtant les ont rapportés, cela veut peut-être dire qu'une tradition trop forte héritée des peuples méditerranéens avait imposé ces récits aux Grecs.

Les géants existent tout autour de la Méditerranée, et c'est peut-être des hauts monts d'Abyssinie qu'ils étaient descendus, après la catastrophe tertiaire, par l'Égypte. Nous les retrouverons donc plus clairement en Égypte et en Palestine.

Platon raconte deux fois l'histoire de l'Atlantide. Dans le *Timée* il n'y a guère qu'un résumé rapide. Dans le *Critias*, il n'y a que le début d'un exposé qui devait être plus complet, mais dont seule l'introduction existe.

Dès le début, un trait inspire quelque scepticisme. Dans le *Critias*, on discute d'abord la forme du meilleur gouvernement possible. Après un exposé de Socrate, *Critias* est introduit comme ayant reçu de son grand-père la description d'un État réel qui aurait eu une constitution idéale. Et l'histoire de l'Atlantide est présentée. Comme on voit mal d'où viennent les renseignements très précis donnés sur la constitution de ce pays, on est tenté de croire qu'ils ont été inventés pour soutenir une thèse politique. Mais cela ne prouverait pas que le pays, lui-même, n'ait jamais existé. Contentons-nous donc de rapporter ce qui concerne les faits de l'histoire d'Atlantis.

Critias raconte d'abord que le sage Solon, qui vivait trois générations avant lui, Critias, avait fait à un premier Critias, aïeul de l'ami de Platon, le récit d'un voyage en Égypte au cours duquel un prêtre de Saïs révéla à Solon des faits historiques jusque-là inconnus des Grecs.

Solon avait d'abord parlé de ce que les Grecs savaient sur la plus haute antiquité : le premier homme Phoroneus, et le déluge de Deucalion.

« Mais l'un des Prêtres qui était très vieux, de dire : « Selon Solon, vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants : un Grec n'est jamais vieux ! » À ces mots Solon : « Comment l'entendez-vous ? » Et le prêtre : Vous êtes jeunes tous tant que vous êtes par l'âme. Car en elle vous n'avez nulle opinion ancienne, provenant d'une vieille tradition, ni aucune science blanchie par le temps.

« Et en voici la raison. Les hommes ont été détruits et le seront encore et de beaucoup de manières. Par le feu et par l'eau eurent lieu les destructions

les plus graves. Mais il y en a eu d'autres moindres, de mille autres façons. Car ce qu'on raconte aussi chez vous, qu'une fois, Phaéton, fils d'Hélios, ayant attelé le char de son père, mais incapable de le diriger sur la voie paternelle, incendia tout ce qu'il y avait sur la terre et périt lui-même frappé de la foudre, cela se dit en forme de légende. La vérité la voici : une déviation se produit parfois dans les corps qui circulent au ciel, autour de la terre. Et, à des intervalles de temps largement espacés, tout ce qui est sur terre périt alors par la surabondance du feu. Alors, tous ceux qui habitent sur les montagnes, dans les lieux élevés et dans les endroits secs, périssent, plutôt que ceux qui demeurent proches les fleuves et la mer. Mais pour nous, le Nil, notre sauveur en d'autres circonstances, nous préserve aussi de cette calamité-là, en débordant. Au contraire, d'autres fois, quand les dieux purifient la terre par les eaux et la submergent, seuls, les bouviers et les pâtres, dans les montagnes, sont sauvés, mais les habitants des villes de chez vous sont entraînés dans la mer par les fleuves. À l'inverse, dans ce pays-ci, ni alors ni dans d'autres cas, les eaux ne descendent des hauteurs dans les plaines, mais c'est toujours de dessous terre qu'elles sourdent naturellement. De là vient, dit-on, qu'ici se soient conservées les plus anciennes traditions. Mais la vérité est que, dans tous les lieux où il n'y a pour l'en chasser ni un froid excessif ni une chaleur ardente, il y a toujours tantôt plus, tantôt moins nombreuse, la race des hommes. Aussi, soit chez vous, soit ici, soit en tout autre lieu dont nous avons entendu parler, s'il est accompli quelque chose de beau, de grand ou de remarquable à tout autre égard, tout cela est ici par écrit, depuis l'antiquité, dans les temples, et la mémoire en a été sauvée. Mais, chez vous et chez les autres peuples, à chaque fois que les choses se trouvent un peu organisées en ce qui touche l'écriture et tout le reste de ce qui est nécessaire aux États, voici que de nouveau, à des intervalles réglés, comme une maladie, les flots du ciel retombent sur vous et ne laissent survivre d'entre vous que des illettrés et des ignorants. Ainsi, de nouveau, vous redevenez jeunes, sans rien savoir de ce qui s'est passé ici, ni chez vous, dans les anciens temps. Car ces généalogies que vous citiez à l'instant, ô Solon, ou du moins ce que vous venez d'en parcourir touchant les événements de chez vous, diffèrent bien peu des contes des enfants. Et d'abord, vous ne vous rappelez qu'un seul déluge terrestre, alors qu'il y en a eu beaucoup antérieurement. »

Le vieux prêtre affirme alors que Saïs comme Athènes ont été fondées et même peuplées par Gaea et Héphaïstos. Les Grecs ignoraient certainement

ce fait. Gaea nous est connue par son rôle auprès d'Ouranos et de Cronos et Héphaïstos fait partie de sa nombreuse progéniture. Il y a certains indices qui font de lui un géant venu d'Asie. Qu'il ait épousé Gaea n'a rien d'étonnant : elle avait déjà été l'épouse d'Éros et d'Ouranos et ne semble pas leur avoir été très attachée. Mais que ses descendants de cette lignée aient été les premiers habitants de Saïs du Delta et d'Athènes, il faut le marquer : la fondation de villes humaines par des géants est un trait de nombreuses histoires, et peut-être Tiahuanaco apporte-t-elle des preuves architecturales de ce mélange comme nous l'avons vu.

Le prêtre continue :

« Nos écrits rapportent comment votre cité anéantit une puissance insolente qui envahissait à la fois toute l'Europe et toute l'Asie et se jetait sur elles du fond de la mer Atlantique.

« Car, en ce temps-là, on pouvait traverser cette mer. Elle avait une île, devant ce passage que vous appelez, dites-vous, les colonnes d'Hercule. Cette île était plus grande que la Libye et l'Asie réunies. Et les voyageurs de ce temps-là pouvaient passer de cette île sur les autres îles, et de ces îles, ils pouvaient gagner tout le continent, sur le rivage opposé de cette mer qui méritait vraiment son nom. Car, d'un côté, en dedans de ce détroit dont nous parlons, il semble qu'il n'y ait qu'un havre au goulet resserré, et de l'autre, au-dehors, il y a cette mer véritable et la terre qui l'entoure et que l'on peut appeler véritablement, au sens propre du terme, un continent. Or, dans cette île Atlantide, des rois avaient formé un empire grand et merveilleux. Cet empire était maître de l'île tout entière et aussi de beaucoup d'autres îles et de portions du continent. En outre, de notre côté, il tenait la Libye jusqu'à l'Égypte et l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie(17). Or, cette puissance, ayant une fois concentré toutes ses forces, entreprit, d'un seul élan d'asservir votre territoire et le nôtre et tous ceux qui se trouvent de ce côté-ci du détroit. C'est alors, ô Solon, que la puissance de votre cité fit éclater aux yeux de tous son héroïsme et son énergie. Car elle l'a emporté sur toutes les autres par la force d'âme et par l'art militaire. D'abord à la tête des Hellènes, puis seule par nécessité, abandonnée par les autres, parvenue aux périls suprêmes, elle vainquit les envahisseurs, dressa le trophée, préserva de l'esclavage ceux qui n'avaient jamais été esclaves, et, sans rancune, libéra tous les autres peuples et nous-mêmes qui habitons à l'intérieur des colonnes d'Hercule. Mais, dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre effroyables et des cataclysmes. Dans l'espace

d'un jour et d'une nuit terribles, toute votre armée fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et de même l'île Atlantide s'abîma dans la mer et disparut. Voilà pourquoi, aujourd'hui encore, cet océan de là-bas est difficile et inexplorable, par l'obstacle des fonds vaseux et très bas que l'île, en s'engloutissant, a déposés. »

Dans le *Critias*, un récit plus complet est amorcé, et quelques détails ajoutés au récit sommaire du cataclysme rapporté dans le *Timée* :

« Les seuls survivants furent les habitants des montagnes qui ignoraient l'art de l'écriture. Eux et leurs descendants, pendant de nombreuses générations, manquèrent des nécessités ordinaires de la vie et durent consacrer leurs efforts et leur intelligence à satisfaire leurs besoins matériels. Il n'est pas étonnant qu'ils aient oublié l'histoire des événements de l'Antiquité. Ceci explique pourquoi seuls les noms de nos lointains ancêtres sont parvenus jusqu'à nous, mais leurs actions ont été oubliées. »

Suivent des détails sur l'Athènes d'il y a douze mille ans et sur les villes et les États d'Atlantis. Aucune preuve ne peut en être tirée. Puis vient l'indication des raisons morales du cataclysme qui doit détruire Atlantis – et nous avons déjà signalé ailleurs ce thème de la liaison entre la décadence morale et les calamités matérielles. C'est toujours le thème de la chute d'Adam et des causes du déluge dans la Bible.

« Pendant de nombreuses générations, et tant que domina en eux la nature du dieu, les rois écoutèrent les lois et demeurèrent attachés au principe divin, auquel ils étaient apparentés. Leurs pensées étaient vraies et grandes en tout ; ils usaient de bonté et aussi de jugement en présence des événements qui survenaient, et les uns à l'égard des autres. Aussi, dédaigneux de toutes choses, hors la vertu, faisaient-ils peu de cas de leurs biens ; ils portaient comme un fardeau la masse de leur or et de leurs autres richesses, ne se laissaient pas griser par l'excès de leur fortune, ne perdaient pas la maîtrise d'eux-mêmes et marchaient droit. Avec une clairvoyance aiguë et lucide, ils voyaient bien que tous ces avantages s'accroissent par l'affection réciproque unie à la vertu, et qu'au contraire, le zèle excessif pour ces biens et l'estime qu'on en a font perdre ces biens eux-mêmes, et que la vertu aussi périt avec eux. Par l'effet de ce raisonnement et grâce à la présence persistante du principe divin en eux, tous les biens que nous venons d'énumérer ne cessaient de s'accroître à leur profit. Mais, quand l'élément divin vint à diminuer en eux, par l'effet du croisement répété avec de nombreux éléments mortels, quand domina le caractère humain, alors,

incapables désormais de supporter leur prospérité présente, ils tombèrent dans l'indécence. Aux hommes clairvoyants, ils apparurent laids, car ils avaient laissé perdre les plus beaux des biens les plus précieux. Au contraire, aux yeux de qui ne sait pas discerner quel genre de vie contribue véritablement au bonheur, c'est alors qu'ils semblèrent parfaitement beaux et bienheureux, tout gonflés qu'ils étaient d'injuste avidité et de puissance. Et le dieu des dieux, Zeus, qui règne par les lois, et qui, certes, avait le pouvoir de connaître tous ces faits, comprit quelles dispositions misérables prenait cette race, d'un caractère primitif si excellent. Il voulut leur appliquer un châtiment, afin de les faire réfléchir et de les ramener à plus de modération. À cet effet, il réunit tous les dieux, dans leur plus noble demeure : elle est située au centre de l'Univers et elle voit de haut tout ce qui participe du Devenir. Et, les ayant rassemblés, il dit :… »

Nous n'avons rien de plus du *Critias*.

Quelques affirmations du prêtre de Saïs méritent d'être retenues. Elles prouvent en faveur des théories d'Hœrbiger, et donc elles prouvent aussi en faveur de la science égyptienne.

Le mythe de Phaéton est interprété raisonnablement, par une déviation dans la course des corps célestes. La chute de Phaéton sur la Terre semble bien la transposition mythique de la chute de la Lune tertiaire. Ce serait ainsi le témoignage le plus ancien des Grecs sur l'histoire. Un corps céleste, fils du Soleil, et non le Soleil – puisque ce n'est pas Hélios qui tombe – vient se fracasser sur la Terre et menace de tout détruire. Pourtant tout n'est pas détruit. Mais Phaéton périt, autrement dit ne revient plus dans le ciel. Une fois la Lune tertiaire tombée, il n'y a plus de Lune dans le ciel – mais il y a toujours le Soleil : Hélios n'est pas affecté par le désastre. Hœrbiger couvre tous les points du mythe. Donc le mythe prouve en faveur de Hœrbiger.

Le prêtre égyptien connaît très bien le phénomène général. « Une déviation se produit parfois dans les corps qui circulent du ciel autour de la Terre. Et, à des intervalles de temps largement espacés, tout ce qui est sur Terre périt par le feu. »

En restreignant un peu ce « tout » et en interprétant « feu » par volcanisme et chute des éléments enflammés du satellite fracassé, la phrase est entièrement juste.

Sur cette période sans Lune, nous avons d'autres témoignages. Aristote a dit, dans un fragment de sa *Constitution des Tégéens* conservé par un

commentateur de l'*Argonautica* d'Apollonius de Rhodes que les habitants de l'Arcadie, des préhellènes, mentionnaient comme leur titre principal à la possession de leur pays le fait qu'ils l'habitaient déjà avant qu'il y ait une Lune dans le ciel. Apollonius de Rhodes dit la même chose. Cette affirmation n'avait pas de sens avant la théorie de Hœrbiger.

On l'a d'ailleurs retrouvée dans le folklore sud-américain et chez les Noirs des îles du Pacifique, et la concordance entre Aristote et les sauvages vaut qu'on la retienne(18).

Mais l'idée générale de Hœrbiger est appliquée par le prêtre égyptien à l'engloutissement de l'Atlantide par l'eau. Car un autre genre de catastrophe est bien connu.

« D'autres fois, les dieux purifient la Terre par les eaux et la submergent. » Toujours par cette déviation des corps célestes.

La catastrophe de Phaéton remonte à peut-être deux cent cinquante mille ans ; celle d'Atlantis à peut-être douze mille ans. Les calculs de Hœrbiger montrent qu'il y a environ douze mille ans (le chiffre concorde suffisamment avec celui de Platon), la Lune actuelle fut capturée, comme il a été expliqué dans notre exposé général.

Les eaux répandues alors plus largement vers les pôles furent attirées sous le cours de la Lune, et ainsi des terres de l'Atlantide Nord que leur relief tenait hors de la mer jusqu'alors furent envahies avec une grande rapidité, la capture de la Lune prenant place brutalement à un moment donné. Hœrbiger estime même qu'au moment de la capture la Lune a dû venir beaucoup plus près de la Terre que maintenant, les gravitations respectives ne s'équilibrant qu'après va-et-vient. D'autres terres dans l'hémisphère sud ont probablement été inondées aussi.

Ainsi nous pouvons prendre au sérieux le récit de Platon dans ses données générales : peut-être pour la première fois depuis qu'il a été écrit. Il reste à démontrer que ces îles ainsi englouties étaient peuplées de peuples civilisés. Mais cela devient infiniment probable si l'on admet la thèse générale des Hœrbigériens : s'il y a eu une civilisation il y a trois cent mille ans en Amérique, et si ces populations civilisées ont été chassées de leurs montagnes par un cataclysme et sont allées s'établir dans les plaines émergées, pourquoi, une fois les mers calmées, des descendants de ces premiers Américains n'auraient-ils pas occupé les grandes îles ? Les récits de Platon et donc de l'Égyptien hypothétique peuvent maintenant être

considérés comme des preuves historiques. Les possibilités existent et le document est formel. À priori nous n’avons pas le droit de le récuser.

Ainsi les deux Atlantides, celle d’il y a trois cent mille ans en Amérique, et celle d’il y a douze mille ans dans l’Atlantique, se soutiennent, et peuvent très bien avoir existé toutes les deux.

Le prêtre égyptien a admirablement décrit les décadences qui suivent les catastrophes. Il a même très bien expliqué que l’Égypte, dans une très grande mesure, avait échappé au cataclysme. Bellamy a étudié de très près les conditions géologiques et géographiques qui ont fait que les eaux de la Méditerranée d’aujourd’hui, alors en formation, ont laissé l’Égypte presque intacte, alors que, comme le dit Platon, une grande partie de l’Attique, avec d’autres étendues de la Grèce, furent submergées(19). Le prêtre sait aussi qu’il y a eu beaucoup de ces catastrophes. L’histoire de la terre a été beaucoup plus mouvementée qu’on ne le croyait avant le XXe siècle, et pourtant le sol même a beaucoup moins remué qu’on ne le pensait il y a un demi-siècle.

Et enfin, les Égyptiens connaissaient parfaitement l’existence de l’Amérique. Platon ne saurait avoir inventé cela. Le prêtre dit :

« Les voyageurs de ce temps-là pouvaient passer de cette île sur les autres îles, et de ces îles, ils pouvaient gagner tout le continent sur le rivage opposé de cette mer. Cet empire était maître de l’île tout entière et aussi de beaucoup d’autres îles et de portions du continent. »

Ce passage me semble prouver irréfutablement la science égyptienne – car Platon ne reparle plus de ce continent, et probablement n’y croit pas – mais également prouver la vérité des éléments principaux du récit : si les Égyptiens connaissaient l’Amérique, et mettaient ce continent en relation avec les îles océaniques et l’Europe-Afrique, il n’y a plus aucune raison, depuis Hœrbiger, de douter de la vérité fondamentale du récit répété par Platon.

Qui donc aurait pu inventer l’Amérique ? Si les Égyptiens connaissaient et disaient la vérité sur l’Amérique, ce qu’ils disaient sur la situation d’Atlantis était également la vérité. Ces deux vérités tiennent ensemble. Platon a bien pu inventer les anciennes constitutions d’Athènes et des îles, mais il n’a inventé ni l’Amérique ni l’Atlantis. Quand tout est dit, contre et pour, le témoignage de Platon est décisif.

8

L'ÉGYPTE ET LA CHINE

Les Égyptiens restent peut-être malgré tout le problème le plus insoluble de l'histoire. Comment se fait-il qu'on voie apparaître pendant les trois premières dynasties l'art le plus puissant que nous connaissions, semblant sortir du néant, et suivi par des mutations et des raffinements qui ne représentent en somme qu'une splendide décadence ?

Les Égyptiens eux-mêmes ont toujours regardé en arrière et considéré leurs premières dynasties, et peut-être même un état des choses bien antérieur aux dynasties, comme la grande période d'où tout leur était venu.

Étienne Drioton, dans sa préface à l'album de 1949 du Musée du Caire écrit qu'on assiste, au premier début de l'histoire à « un réveil du sens artistique assoupi depuis l'âge paléolithique » qui nous fait « passer de la barbarie errante à la civilisation sédentaire ». À la cour des roitelets nombreux des temps préhistoriques sont acquis « les principes esthétiques dont ne devait plus se départir » l'art égyptien. Cela « explique la rapidité et la montée en flèche vers l'apogée atteinte sous le règne de Zoser (IIIe dynastie) ; jamais l'art égyptien n'a rien fait de plus puissant ». « L'âge des Pyramides (IIIe et IVe dynasties) est l'âge d'or de leur civilisation. »

C'est là constater les faits, et non les expliquer. Ce serait à la cour (mais avaient-ils des cours ?) de roitelets barbares tout à fait hypothétiques que les plus grands principes de l'art auraient été atteints ? N'est-ce pas comme si on expliquait par des roitelets de Malekula, où il n'y a pas de roitelets, l'origine des grandes architectures de l'Inde. Et lorsque l'école sociologique dérivée de Durkheim cherche à nous convaincre que l'Égypte prédynastique se composait de sauvages alignés autour des plus grossiers totems, dont on retrouve les plus vagues traces dans le sol, sommes-nous convaincus ? Qui nous dit qu'il y a eu du « totémisme » en Égypte ? Tout d'un coup ces totems se réunissent, et de quelques perches à peine ornées d'images

reconnaissables sortent les statues les plus formidables de l'humanité, et les incompréhensibles Pyramides ? Cela ne semble guère probable.

Il semble bien plus probable que ce sont les disciples de Durkheim qui ont inventé ces étonnants sauts dans l'histoire pour essayer de prouver les principes de leur maître.

Il nous appartient de prendre là une leçon de prudence, et de ne pas chercher trop évidemment à trouver partout les preuves de thèses de Hœrbiger. Aussi ne ferai-je guère état des données égyptiennes auxquelles je suis persuadé que nous ne comprenons encore rien. La remarquable synthèse présentée par A. Moret il y a une quarantaine d'années n'a pas été admise, malgré sa très haute tenue intellectuelle, et sa puissance explicative si souvent attrayante. On n'en trouve pas de traces dans l'œuvre d'Erman, le plus connu des spécialistes allemands, et presque pas dans celle de Jacques Vandier, qui le regrette d'ailleurs(20).

Les anciens Égyptiens ne nous ont pas laissé d'explication de leurs croyances et les faits que sont leurs œuvres d'art sont très difficiles à interpréter. L'explication ordinaire qu'il fallait à tout prix conserver le corps momifié du Pharaon ne semble pas compatible avec le haut degré de développement intellectuel et spirituel que l'art égyptien au temps des Pyramides nous force bien à admettre. Des esprits, de cette force ont-ils vraiment cru qu'il importait par-dessus tout de conserver ce cadavre ? Nous voyons bien que plus tard les Égyptiens ont continué à conserver les cadavres, mais eux-mêmes avouent que pendant ces siècles ou plus tard ils n'étaient plus au niveau intellectuel des ancêtres et les imitaient sans savoir pourquoi. Même ce phénomène d'imitation continuée pendant des milliers d'années constitue en soi un problème insoluble. De grandes tentatives, comme celle d'Akoun-Aton, ont été faites pour s'y arracher. Elles n'ont pas réussi et les Perses, les Grecs et les Arabes ont inondé et détruit tout ce qui, peut-être, aurait pu nous éclairer sur le long drame spirituel qui a dû se dérouler pendant les millénaires égyptiens.

Les Hœrbigers intégraux (mais peut-être pas assez intègres) font état des colosses de bois, au nombre de trois cent quarante-cinq, que montrèrent à Hérodote les prêtres égyptiens (II, 143) et qui étaient des statues de grands prêtres en succession linéaire remontant à onze mille trois cent quarante ans ; et les dieux avaient régné sur le Nil avant ces grands prêtres. Hérodote parle aussi du géant Hercule qui aurait été un des premiers rois-dieux d'Égypte et qui n'a rien à voir avec l'Hercule grec.

Mais Hérodote est un témoin bien tardif, et Plutarque encore plus. Nous ne trouvons donc en Égypte que des indications hœrbigériennes extrêmement vagues, et que nous voyons d'ailleurs, même en Grèce et chez les Juifs, avec beaucoup plus de précision. Il est possible que Grecs et Juifs aient appris beaucoup en Égypte, mais nous ne savons pas quoi. Les richesses archéologiques de la vallée du Nil nous réservent probablement encore les plus grandes surprises.

Edwards, pages 151-152, dit :

« Les textes des Pyramides n'étaient certainement pas des inventions de la Ve ou VIe dynastie, mais avaient leur origine dans l'extrême antiquité. Un reste de temps encore plus anciens est contenu dans le passage (273-274) où le roi mort est un chasseur qui attrape et dévore les dieux afin de s'approprier leurs qualités. »

Il est difficile pour un bon Hœrbigérien de ne pas trouver ici un reste du temps où les géants combattaient les « dieux » et où les hommes aidèrent les « bons » géants contre les « mauvais » ; un souvenir du cannibalisme des géants dégénérés. Il fallait que le roi mort soit fait géant pour pouvoir combattre ces monstres. D'où peut-être les statues colossales, qui, après la mort, mettaient à sa disposition un corps spirituel à la taille de ses adversaires. Car, évidemment, le tout avait fini par devenir spirituel. Il n'y avait plus de géants sur la terre d'Égypte. C'est après la mort qu'on les rencontrait, en esprit, dieux et démons. L'esprit du roi mort, pour combattre, se revêtait non de la forme faible et petite de sa momie, mais de la forme de sa puissante et énorme statue. Ce n'est pas seulement pour que lui la reconnaisse dans ses retours que la statue devait avoir très précisément les traits du roi : c'est pour que ses ennemis de l'autre monde le reconnaissent aussi, et soient terrifiés.

La pyramide devait servir au roi à monter au ciel. Mais elle permettait aussi la descente des puissances du ciel jusqu'aux hommes – peut être.

« C'est à partir de cette figure de l'échelle ou de l'escalier destinée à faciliter l'ascension du pharaon au ciel et matérialisée, croyons-nous, dans la pyramide à degrés, que les architectes égyptiens furent bientôt conduits à la forme plus abstraite de la véritable pyramide géométrique, qui devait, dans leur esprit, garder le même rôle ; les pentes de l'édifice pouvaient, en outre, évoquer celles de la colline primordiale par où Atoum s'éleva au-dessus du chaos. Les théologiens s'efforcèrent de lui trouver des qualités plus spécifiquement solaires en comparant la pyramide soit au faisceau de

rayons qui transperce les nues, soit au bétyle ben, la pierre sacrée d'Héliopolis. » (Lauer, p. 222, s. *op. cit*.)

L'association entre les géants et les montagnes a été signalée partout. Descendus de l'Abyssinie, comme des Andes, les géants se réfugiaient dans les hauteurs lors des inondations, et en revenaient vers les plaines basses dans les périodes calmes. Le pharaon imitateur des anciens dieux géants faisait de même, et lorsqu'il n'y avait pas de montagne à portée, il en faisait construire une, sa pyramide[21].

Des luttes entre les dieux et les géants des scandinaves nous ne tiendrons pas compte non plus. Sans doute le tableau de la destruction du monde quand Odin sera tué par Fenrir, quand le Soleil s'étendra et la Terre sera noyée par la mer, nous présente des ressemblances avec tout ce que nous avons rapporté. Mais ces ressemblances se retrouvent par toute la terre et ne prouvent quelque chose, et encore, bien mal, que par leur douteuse universalité. Nous avons essayé de rassembler ici des témoignages d'un ordre de précision supérieur.

Une autre des îles dont nous ne savons rien est l'Abyssinie. Pour Hœrbiger, l'Abyssinie est un pays très important, parce qu'à une certaine période de sa spirale descendante, la Lune tertiaire s'est fixée au-dessus d'un point de la Terre qui se trouva être l'Abyssinie. En effet, le rétrécissement de la spirale et le raccourcissement du temps d'un tour de terre amène une période où la Lune tourne en un jour autour de la planète. Alors la Lune reste pendant longtemps fixe, puisqu'elle tourne du même mouvement que nous, et elle est très près de nous, à 6 rayons terrestres peut-être. Elle attire alors une marée de rocs plus ou moins en fusion des soubassements du sol, et construit à cet endroit un massif montagneux. Puis, après cinquante mille ou cent mille ans, la gravitation terrestre l'emporte, et la Lune s'échappe et se met à tourner plus vite que la Terre. Les mathématiques de Hœrbiger sont très impressionnantes.

Mais on ne sait rien de l'Abyssinie antique. En théorie, les géants méditerranéens, les Palestiniens, les Grecs, Hercule et Atlas et Prométhée auraient dû venir de là. C'était l'île tertiaire d'où ils pouvaient descendre pour civiliser ou dévorer les hommes.

En fait, il n'y a que quelques légendes sémitiques ou cabalistes qui rapportent que les Juifs étaient originaires d'Abyssinie. Or, pour les Juifs, « Israël » voulait dire le genre humain à leur connaissance : l'épisode de la reine de Sheba, si populaire et si inexplicable, serait la transposition à une

époque semi-historique d'une très vieille tradition qui donnait aux Juifs une part de sang abyssin parmi leurs races ancestrales. Car la reine de Sheba aurait été d'Abyssinie ; et elle était en possession de toutes les sciences et de toutes les magies. Et on aurait trouvé le Paradis perdu en Abyssinie. Car il est difficile de découvrir les quatre fleuves de la Genèse en Asie occidentale, mais autour de ces massifs d'Éthiopie, il y a autant de fois quatre « fleuves » que l'on veut.

Mais on voit vite que ce genre de raisonnement, fait en partie de rêverie, n'aboutit à rien.

L'appellation Montagnes de la Lune, dans cette Afrique orientale, pourrait être un dernier écho d'antiques traditions. La survivance d'une race de géants dans le Ruanda, à l'ouest du lac Victoria dans le massif montagneux et volcanique voisin, est du moins à retenir. Ces géants n'ont guère plus de deux mètres, mais leur dégénérescence doit durer depuis trois cent mille ans, depuis que la Lune tertiaire ne les aide plus à grandir. Ils constituent une aristocratie très tyrannique, qui règne sur des Noirs bantous assez ordinaires. La civilisation de ces supposés « Hamites » est très avancée, mais très différente des nôtres : elle est officiellement et ouvertement basée sur la cruauté. Un bétail à cornes gigantesques constitue la richesse principale de la région – et a été comparé avec succès au bétail que l'on trouve dessiné par les Égyptiens de la plus haute antiquité. Les cornes énormes, très caractéristiques, sont les mêmes.

Les danses, les sports, (en particulier le saut en hauteur) et les mariages compliqués des princes jouent un rôle inconnu à notre civilisation. En somme, on peut voir là une toute dernière survivance de quelque chose de très ancien – car l'arrivée des Européens, là aussi, en supprimant la cruauté, a supprimé les vieilles coutumes, et probablement supprimera la race, qui ne se maintenait, en son petit nombre, que par cette férocité toute aristocratique(22).

Presque tous les traits exigés par les Hœrbigériens se trouvent ici, mais en petit : hautes montagnes, hommes géants, bétail géant, aristocratie, oppression d'une race inférieure.

La théorie a été émise que ces hommes sont les restes de ceux qui ont civilisé l'Égypte il y a des dizaines de millénaires : l'ancien bétail égyptien, perdu depuis des milliers d'années en Égypte, se retrouve là identifiable par ses cornes très spéciales. Le gigantisme du bétail se serait perdu pendant la

longue dégénérescence, et seules les cornes garderaient ce trait. Le même phénomène de gigantisme expliquerait les presque incroyables girafes.

Le culte de la Lune, en Afrique, trouverait aussi ici un centre convenable. Cette adoration est assez inexplicable dans nos circonstances actuelles. Mais une Lune qui présentait toutes ses phases dix-sept fois par mois, et était plus brillante que le Soleil, et qui plus tard – quelque cent mille ans plus tard – tournait plusieurs fois par jour autour de la Terre – et qui plus tard encore finit par s'écraser sur la Terre en tuant des populations entières – c'était une Lune qui méritait la crainte et l'adoration et les sacrifices, une Lune qui valait que dans beaucoup de langues, dont l'allemand encore, on lui donnât le genre masculin, ne laissant au Soleil que les déclinaisons féminines.

On pourrait faire le tour du monde, pays par pays, et trouver partout des confirmations. Mais j'ai la plus grande méfiance pour cette méthode trop employée par les ethnographes du genre Frazer. On peut, en effet, démontrer par cette méthode n'importe quelle thèse. Avec quelque ingéniosité, en déformant toujours plus ou moins légèrement les faits qu'on découvre, on peut prouver que tous les peuples ont plus ou moins connu tout ce qu'on veut. On peut trouver partout le mythe de Balder, les aventures d'Isis et d'Osiris, le totémisme exogamique, et même le récit de la Passion et de la Résurrection du Christ. Il y a peut-être en cela un élément de vérité, mais il faudrait, me semble-t-il, procéder à l'inverse, commencer par savoir ce qui s'est passé, puis en retrouver partout des récits plus ou moins déformés.

Aussi ai-je préféré prendre quelques exemples qui présentent des traits précis, pour commencer.

Les Hœrbigériens trop zélés, et en particulier Bellamy, si souvent cité ici, souffrent un peu de cette maladie ethnographique, qui veut trop prouver par des à peu près très vagues et très sollicités. On ne peut savoir la vérité. Comme Hugo le fait dire par l'âne à Kant :

Se contredire un peu, Kant, c'est le droit des gloses : Quand on va jusqu'au bout, on rencontre des choses qui semblent l'opposé de ce qu'on avait dit.

Cherchons donc seulement à ouvrir sur le passé des perspectives de plus en plus générales. La Chine, suivant le système de Hœrbiger, devrait nous

donner une riche moisson de renseignements : elle touche au Tibet, l'un des refuges humains du tertiaire, et elle est supposée garder des souvenirs très anciens.

En fait, le dragon chinois qui entoure le monde et semble prêt à l'écraser ou à l'avaler, et qui souvent de plus porte une Lune dans la gueule, souffre plusieurs interprétations(23). L'interprétation hœrbigérienne semble pourtant l'une des meilleures. Le dragon circulaire est la représentation de l'anneau formé par la Lune tertiaire désintégrée, qui en effet, au cours de ses siècles, a serré la Terre de plus en plus étroitement, et qui, en effet, a fini par dévorer la Lune. Si des hommes ont vu le phénomène, ils ont vu la Lune se dissoudre en anneau : avalée et absorbée par le corps du dragon. Et les éclatements inévitables de côté et d'autre de l'anneau, sont assez bien figurés par les pattes du dragon. Le nombre de vases chinois qui représentent cette phase de l'histoire cosmique prouve bien que depuis une très haute antiquité les habitants de l'Extrême-Orient se sont transmis une tradition extrêmement solide.

Du Tibet, dont ont pu venir quelques races des ancêtres chinois on ne sait à peu près rien. Peut-être quelques-unes des idées de la théosophie, que nous résumerons plus loin, viennent-elles du Tibet. Pour les Hœrbigériens, le Tibet étant l'une des cinq îles du tertiaire, à cause de son altitude, a pu être l'un des endroits où l'on a observé l'anneau de désintégration.

9

LES THÉOSOPHES

Mme Blavatsky et ses disciples ont fait l'objet de bien des railleries et même d'accusations assez graves. Je ne suis pas disposé à me joindre au dénigrement, parce que vers 1880, H.P. Blavatsky écrivant *The Secret Doctrine*, a affirmé qu'il existait dans les montagnes au sud de la Mongolie et de l'extrême nord-ouest de la Chine de grandes bibliothèques accumulées par les moines bouddhistes et contenues dans des cavernes secrètes connues seulement par des initiés. Or, dans les premières années du XXe siècle, Paul Pelliot a trouvé quelques-unes de ces cavernes qui avaient été murées et abandonnées en effet par les moines prévenus de l'invasion menaçante des Mongols. Depuis le XIIIe siècle, elles étaient restées intactes. Mme Blavatsky avait dit vrai, et n'avait pas exagéré la richesse ni l'importance de ces collections bouddhistes de manuscrits, qui contenaient des livres en beaucoup de langues, dont plusieurs ne sont pas encore déchiffrés, comme H.P. Blavatsky l'avait dit. Et de plus, elle avait indiqué la région dans laquelle étaient les bibliothèques secrètes.

Il est donc prouvé que H.P. Blavatsky avait reçu de moines autorisés des renseignements vrais. Il est donc admissible que sur beaucoup de points non vérifiables, elle soit également bien renseignée. Mais nous ne pouvons pas savoir quand son imagination intervient, et nous ne pouvons même pas savoir quand ses informateurs ne se trompent pas eux-mêmes.

L'aventure intellectuelle de Bailly, le maire de Paris qui fut décapité en 1793, celui qui en allant à la guillotine tremblait, mais seulement de froid, est de nature à nous faire réfléchir.

Les missionnaires ayant rapporté de l'Inde des tables astronomiques supposées très anciennes, et dont les brahmanes tiraient grand orgueil, se disant supérieurs aux Européens en astronomie, Bailly alors, en 1778, astronome du Roi, se mit à examiner ces tables et à faire les calculs nécessaires. Il arriva à la conclusion inattendue que les tables comportaient

une erreur constante dans les observations et que ces observations n'avaient jamais été faites dans les Indes. Mais si on les supposait faites sous le 49e degré de latitude Nord, alors les calculs étaient justes. Donc, concluait Bailly, les brahmanes avaient hérité ces tables d'une civilisation autre que la leur et dont l'habitat était vers le 49e degré Nord.

Bailly appela cette civilisation l'Atlantide, et la situa dans la région où est maintenant le désert de Gobi. Et, en effet, les géologues dociles découvrirent que ce désert était autrefois une mer, et que les conditions de vie autour de cette mer avaient pu être favorables à la civilisation. Voltaire entra dans la controverse, et les fameuses *Lettres sur l'Atlantide*, par Bailly et Voltaire, furent publiées en 1778, et égalèrent les *Lettres persanes* en popularité.

C'est dire qu'on ne peut guère se fier à ce que rapportent les brahmanes sur leur propre histoire. Et en plus, on ne peut pas toujours se fier à H.P. Blavatsky. Enfin, c'est du Tibet plus que de l'Inde qu'elle parle.

Mais tout ceci pris en considération, il est nécessaire pourtant de retenir les thèses principales des théosophes, et assez légitime de penser qu'on trouve parmi leurs croyances des échos d'anciennes traditions hindoues ou tibétaines. C'est ce que nous pouvons avoir pour le moment de plus près du Tibet, la cinquième des grandes îles du tertiaire, d'après Hœrbiger. Nous aurons ainsi touché, quoique de loin, à toutes : les Andes, le Mexique, la Nouvelle-Guinée, l'Abyssinie et le Tibet. Tout le long de la chaîne des refuges humains, lors de la grande marée permanente, nous aurons entrevu quelque chose qui varie de l'un à l'autre, mais qui garde une cohérence : dans les Andes, des ruines inexpliquées ; au Mexique, une tradition d'allure presque scientifique ; près de la Nouvelle-Guinée, le culte des grandes pierres ; près de l'Abyssinie, des débris d'une race géante et des traces d'un bétail géant ; enfin, dans l'Inde et près du Tibet, de hautes théories.

Peut-être que ce qu'il y a de plus frappant et de plus ancien chez les théosophes est le rôle qu'ils donnent à la Lune.

Comme les hommes de Malekula, les inspirateurs de H.P. Blavatsky, Tibétains ou Indous, font de la Lune la mère des races terrestres, une fois de plus « la mère d'Israël ». Mais il faut insister sur une différence essentielle entre les sauvages du Pacifique et les Indo-Tibétains. À Malekula, nous avons trouvé ce qui ne pouvait être qu'une décadence, en train de se terminer dans le néant, et dans l'incompréhension d'êtres humains très diminués. Nous avons constaté l'existence de restes d'une vieille

civilisation, mais dans des conditions où l'intelligence des exécutants n'était plus au niveau des institutions persistantes. Au contraire, dans l'Inde et chez les théosophes, nous constatons une surintellectualisation. Pour nos mentalités occidentales, la théosophie est trop compliquée, et nous soupçonnons, *a priori*, ces complications de ne pas pouvoir rester parallèles à la réalité. Sans doute la réalité est très compliquée, mais plus la théorie se complique, et plus il y a des chances que les deux complications aillent en divergeant, et qu'au bout du processus logique et imaginatif que construit notre intelligence, on ne se trouve très loin des choses elles-mêmes. En somme, l'Europe a appris plus que l'Inde à se défier de l'intelligence et de l'imagination et a exigé une référence constante aux faits constatables, ou au moins imaginables comme faits, non plus seulement comme théories.

Ainsi les indigènes de Malekula se contentent de dire que les races humaines sont créées dans la Lune, et que les âmes des futurs enfants descendent de la Lune dans le sein de leurs mères.

Les théosophes soutiennent qu'il y a sept Lunes, dont une seule peut être perçue par nos sens humains actuels, de même, d'ailleurs, qu'il y a sept planètes Terre, dont six nous sont invisibles. Ces sept chaînes d'astres correspondent à sept divisions de « l'âme » humaine, dont chacune se matérialise sur l'astre correspondant. Cette théorie est, logiquement, admirablement conçue, et il ne reste qu'à prouver expérimentalement qu'elle est vraie : la preuve est naturellement très difficile à faire.

La formation des âmes dans la Lune avant leur descente en terre, idée fondamentale commune à Malekula et à H.P. Blavatsky, est donc inévitablement beaucoup plus compliquée chez les théosophes. Il n'est guère à propos d'en rapporter ici les détails. Quelques citations sur les ancêtres lunaires des races humaines, les « Pitris » lunaires, devront nous suffire, la thèse générale étant très claire, et les systèmes très attrayants.

Remarquons en passant que nous avons trouvé dans le Zohar une conception des mondes spirituels parallèles au nôtre mais cachés à nos sens, tout à fait semblables aux univers subtils de Mme Blavatsky.

Insistons aussi sur le caractère probant de ces coïncidences dans les divergences. Si un homme simple et un intellectuel excessivement compliqué rapportent les mêmes choses, vues par des esprits si différents, il y a beaucoup de chances que ces témoignages conjugués se rapportent à une réalité. Penser, en effet, que le sauvage et l'intellectuel se sont influencés – quelle que soit la direction de cette influence de l'un vers

l’autre ou de l’autre vers l’un – revient à postuler une relation si ancienne qu’elle équivaut à une preuve de notre thèse. Une certaine communauté de civilisation dans un passé extraordinairement ancien devient plausible, puisqu’il faut laisser le temps à une civilisation surintellectualisée de se développer, et de l’autre côté à un état de dégénérescence d’aller très loin. C’est là justement ce que nous postulons ici, et non seulement entre l’Inde et le Pacifique, mais entre tous les cinq centres hypothétiques de la civilisation tertiaire.

S’il y a trois cent mille ans les navires partis de Tiahuanaco parcouraient l’océan bombé par l’attraction lunaire et allaient en Nouvelle-Guinée et au Tibet aussi bien qu’au Mexique et en Abyssinie, il n’est plus étonnant que dans l’un de ces centres si séparés depuis la science ait dégénéré, alors que dans un autre elle se soit systématisée et compliquée de plus en plus.

Dans cette mesure donc, le témoignage des théosophes est recevable. « Sans nous aventurer sur le terrain défendu de la 8e sphère, écrit H.P. Blavatsky, il faut rapporter ici quelques faits sur les anciennes monades de la chaîne lunaire – les ancêtres lunaires – qui jouent le premier rôle dans notre Anthropogenèse.

« La première race fondamentale, les premiers « hommes » sur la terre, étaient la progéniture des « hommes célestes », appelés proprement en philosophie hindoue les ancêtres lunaires, les Pitris, dont il y a sept classes en hiérarchies.

« C’est donc la Lune qui joue le rôle le plus grand et le plus important, aussi bien dans la formation de la Terre elle-même que dans la génération des êtres humains qui peuplent la Terre. Les Monades lunaires, ou Pitris, les ancêtres de l’homme, deviennent en réalité l’homme lui-même. Ce sont ces Monades dans le cycle de l’évolution dans le premier des globes et qui, passant dans toute la chaîne des globes, construisent la forme humaine – leurs doubles astraux, en une forme subtile, plus fine, servent de modèles autour desquels la Nature construit les hommes physiques. Ces Monades, ou étincelles divines, sont ainsi les ancêtres lunaires, les Pitris eux-mêmes, car ces esprits lunaires doivent devenir « hommes » afin que leurs Monades puissent atteindre un plan plus élevé d’activité et de conscience de soi. »

Sur le rôle de la Lune dans l’évolution de la Terre et de la race humaine, H.P. Blavatsky développe bien avant Hœrbiger des idées non scientifiques, mais plus évoluées encore que celles du savant viennois.

Sur les dates géologiques, elle donne aussi, pour son temps, 1880, d'étonnantes précisions très concordantes avec les hypothèses hœrbigériennes.

Elle donne au Cosmos deux milliards d'années (vol. II, p. 72). Elle place à dix-huit millions d'années la formation de l'homme, à la fin du secondaire (II, 9, 49). Le géologue Baron met la fin du secondaire à vingt-cinq millions d'années. Et la théosophie donne à ces premiers hommes une civilisation.

« L'homme secondaire sera découvert, et avec lui ses civilisations depuis longtemps oubliées. » (II, 279).

Mme Blavatsky sait que l'Abyssinie a été une île (II, 385). Elle sait que les hommes étaient présents lors de la surélévation des Andes, et cite l'abbé Brassen de Bombourg, qui, audacieusement, avait dit :

« Des traditions dont on retrouve les traces au Mexique, en Amérique centrale et au Pérou, donnent naissance à l'idée que l'homme existait dans ces pays à l'époque de la gigantesque surélévation des Andes, et en a gardé la mémoire. » (II, 787).

La théorie hœrbigérienne du gigantisme est naturellement inconnue à H.P. Blavatsky mais ses renseignements sur les géants doivent venir de bonne source, si Hœrbiger et les siens ont raison. Pour la théosophie, non seulement les premiers hommes étaient des géants, mais ils avaient un corps beaucoup plus léger que leurs successeurs (on peut même les trouver trop légers).

« Des races autres que la nôtre ont existé dans des périodes géologiques très lointaines : des races éthérées, qui avaient succédé à des hommes sans substance corporelle (Arûpa) qui pourtant avaient une forme ; des dynasties d'êtres divins, ces rois et éducateurs de la troisième race en arts et sciences, comparée avec lesquelles notre petite science actuelle ressemble à l'arithmétique devant la géométrie (II, 204).

« Des géants qui nous ont précédés, nous autres pygmées.

« Les flibustiers qui se sont emparés de la Terre promise y trouvèrent une race bien plus haute qu'eux, et l'appelèrent une race de géants. Mais les races vraiment gigantesques qui ont disparu bien avant Moïse – quarante mille ans avant les Hébreux, les ancêtres de ces « géants » étaient bien plus hauts de taille, et quatre cent mille ans plus tôt, ils étaient, par rapport à nous, comme les hommes de Brobdingnac, comparés aux Lilliputiens, Les Atlantes de la période moyenne s'appelaient *les grands dragons* » (II, 798).

La dégénérescence est donc évidente pour H.P. Blavatsky et elle connaît aussi les luttes entre les bons et les mauvais géants – luttes dont les Grecs semblent avoir conservé un si mauvais souvenir.

« Les géants antédiluviens n’étaient pas tous mauvais, comme la théologie voudrait le soutenir. Il y eut de bons géants dans ces anciens jours, et ce ne sont pas des mythes. Celui qui veut se moquer de Briarée et d’Orion devrait s’abstenir de voir Carnac, ou Stonehenge, et même d’en parler. » (II, 74). Car ce sont les géants qui ont construit les grands monuments mégalithiques, et pour faire du bien aux hommes (nous avons rencontré cette idée à Tiahuanaco).

« Il n’y a aucune raison de croire que ces statues gigantesques aient été construites pierre à pierre avec des échafaudages (nous avons vu qu’elles étaient monolithiques) or, elles ne pouvaient pas être construites autrement, sauf par des géants qui avaient la même taille que les statues. » (II, 352).

« Les guerres des Titans ne sont que des légendes venant d’une guerre civile qui s’est déroulée dans le Kailâsa himalayen – ce sont les restes de l’histoire de la terrible lutte entre les Fils de Dieu et les Fils de l’Ombre des quatrième et cinquième races. » (II, 525).

Ainsi trouvons-nous, dans cet étonnant mélange que nous donne H.P. Blavatsky de mythologie, de philosophie, de folklore et de poésie trois traits hœrbigériens de grande importance : l’influence de la Lune, les dates principales de l’histoire humaine, et le gigantisme avec ses dégénérescences. Nous ne pouvons pas refuser entièrement de prendre en considération ce qu’elle nous dit sur ses sources tibétaines et hindoues d’une très haute antiquité. Son témoignage ajouté à tous les autres les renforce, et prend ainsi à son tour une valeur que peut-être on ne voudrait pas lui reconnaître – comme pour Platon.

10

LES POÈTES. LES RÊVES. LA PSYCHANALYSE

Avec Hélène Blavatsky nous avons au moins touché à la poésie, peut-être même sommes-nous entrés à plein dans le domaine poétique.

Il y a peu d’années, nul n’aurait pensé à appeler les poètes à témoigner dans un procès avant tout scientifique. Mais nous évoluons vers une attitude très différente. Freud et Jung nous ont appris que les rêves humains ne sont pas faits de pures vapeurs vaines, mais très souvent ne sont que des déguisements de faits très réels. D’abord, c’est dans la physiologie que l’on a trouvé de ces faits. Puis on les a cherchés, et rencontrés, dans l’histoire de l’individu, de sorte que ce qui était arrivé à une petite fille avant trois ans était quelquefois l’explication d’une maladie ou d’une crise de sa trentième année.

Enfin, les disciples de C.G. Jung, en particulier, suivant en cela leur maître, nous ont enseigné que certains souvenirs cosmiques se sont transmis au cours des générations innombrables, et influencent encore les rêves des hommes.

Parmi tous ces rêves, ont droit à notre attention avant tout les rêves des poètes. Car ce sont là des rêves choisis, ordonnés, passés à la critique esthétique. Le poète seul discerne un genre de vérité que nulle autre intelligence ne connaît ; lui seul dit aux hommes ce qui est digne de leur âme. Les poètes ont parmi les images un choix à la fois conscient et cependant basé sur un instinct à demi divin, puisque les hommes ordinaires ne l’ont pas. La quantité de poésie qui est intégrée à tous les Livres Sacrés montre que l’homme a fait souvent confiance totale aux poètes, et que leur témoignage, d’une certaine façon, est accepté devant Dieu lui-même, au sujet des choses divines. Et les plus récents parmi ces penseurs qui étudient la psyché sont de moins en moins disposés à laisser de côté ce que disent les Livres Sacrés de toutes les religions, ou ce que disent les poètes.

Regardons d’abord le plus grand des poètes français, Hugo.

Victor Hugo ne pouvait manquer de pratiquer le gigantisme. Jung nous dit maintenant que les archétypes, les grandes images qui traversent nos rêves sont en réalité des souvenirs raciaux communs à tout le monde et profondément enfouis dans la souche même de la race humaine. Si quelqu’un est jamais descendu en lui-même, jusqu’à retrouver cette souche, c’est bien Hugo. Dès le commencement de *La Légende des siècles*, dans la pièce IV, intitulée *Les Lions*, nous trouvons déjà le géant Og qui, nous dit une note de la Pléiade, avait été sauvé du déluge par Noé. De là sans doute, venait dans Booz endormi :

> Les empreintes de pieds de géants qu’il voyait.

Il y a ensuite toute une partie de *La Légende* qui s’intitule *Entre Géants et Dieux* et qu’on ne peut pas vraiment compter parmi les grandes choses de Hugo. On y trouve un certain nombre de poèmes intéressants et même amusants, parce qu’il n’est que trop évident que dans la pensée politico-philosophique de Hugo les géants représentent le peuple et les dieux représentent les rois. Il y a pourtant là, de temps en temps, de ces paroles à demi incompréhensibles, mais très grandes qu’on trouve si souvent dans les parties inférieures de l’œuvre de Hugo, ce qui fait qu’on ne peut rien négliger dans ces lectures. Par exemple, *Les Temps* paniques commencent :

> Les dieux ont dit entre eux : Nous sommes la matière,
> Les dieux. Nous habitons l’insondable frontière
> Au-delà de laquelle il n’est rien.

Dans *la Ville disparue*, il y a une autre allusion :

> Quand les géants étaient encore mêlés aux hommes,
> Dans des temps dont jamais personne ne parla.

Pour sortir un instant de *La Légende*, et rappeler un poème célèbre qui, au fond, aurait dû être dans *La Légende*, le caractère de la pensée de Hugo ne se marque nulle part mieux que lorsqu’il décrit *Le Pâtre Promontoire*.

Layard (*Stone men of Malekula*, p. 205) a trouvé dans les îles du Pacifique ce dieu promontoire qui s’appelle Tsüngon Ta-har, qui s’avance dans la mer, entre Atchin et Vac. Celui-là est plus important encore que celui de Victor Hugo, et joue un rôle central dans la création, étant identique au dieu qui a formé le ciel, sans doute avec son chapeau de nuées.

On ne peut soupçonner ni les Polynésiens d’avoir lu Hugo, ni Hugo d’avoir connu ces Polynésiens-là. Mais ce sont bien les mêmes rêves qui hantent le poète et les sauvages.

De nos jours, quoique plus loin de nous, Malcolm de Chazal, dans cet étrange livre *Petrusmok* qu’il a été obligé de publier lui-même, parce que personne ne voulait le publier, nous décrit les promontoires et les montagnes de l’île Maurice, et ce sont également des dieux sculptés dans le temps préhistorique par d’inconcevables géants.

Mais je crois qu’un trait plus original et encore plus primitif de notre Victor Hugo, c’est que lui a conçu, et je crois qu’il est le seul en cela, les êtres en train de *devenir* géants. Rabelais et Swift nous ont présenté des géants tout faits, et sans doute que Goliath et Hercule sont dès le début des géants (sauf qu’ils ont dû naître comme les autres sous forme de bébés). Mais Hugo nous montre d’abord, dans un admirable et enfantin récit deux des héros de notre enfance : Roland et Olivier en train de devenir géants. C’est *le Mariage de Roland*, bien connu mais pas assez étudié.

Eût vu deux pages blonds, roses comme des filles
Hier, c’étaient deux enfants souriants à leurs familles.

Ils se sont battus d’abord comme des hommes armés formidablement, mais enfin de jeunes hommes. Il ne s’agit que de Durandal et de Closamont. Mais, peu à peu, ils grandissent, il y a autour d’eux des illusions, les bateliers s’enfuient tellement les deux enfants deviennent formidables. Le voyageur croit voir dans la brume « d’étranges bûcherons qui travaillent la nuit ».

Puis, le quatrième jour, on s’aperçoit que :

Le sabre du géant Sinagog est à Vienne.

Les enfants ont grandi démesurément.

Roland sourit :

De ce bâton
Il dit et déracine un chêne.
Sire Olivier arrache un orme dans la plaine

Et cette fois-ci, ils sont vraiment des géants.

Leur successeur immédiat, Aymerillot, « le petit compagnon » a dû, certes, grandir lui aussi, lorsque le lendemain il prit la ville.

Mais ce ne sont là encore que jeux d’enfants, et la grande vision du géant c’est *le satyre*. C’est là que Hugo donne toute sa force au rêve. Au début, ce n’est qu’un satyre assez léger puisque :

Hercule l’alla prendre au fond de son terrier.
Et l’amena devant Jupiter par l’oreille

Il ne devait pas être trop lourd aux mains d’Hercule.

Mais,

Le satyre chanta la terre monstrueuse

Et en chantant la terre monstrueuse, il devint la terre monstrueuse.

Et Jupiter lui-même est stupéfait. À mesure que le chant se développe, le satyre devient démesuré, et c’est l’un des plus beaux passages de toute la poésie qui décrit le devenir qui fait du pauvre faune un géant cosmique.

Puis plus grand que titan ; puis plus grand que l’Athos ;
L’immense espace entra dans cette forme noire ;
Et comme le marin voit croître un promontoire

(on est bien obligé de remarquer encore le promontoire).

Sa chevelure était une forêt.

Les animaux qu’avaient attirés ses accords,
Daims et tigres, montaient tout le long de son corps.

Mais il devient plus grand encore :

Et des peuples errants demandaient leur chemin.
Perdus au carrefour des cinq doigts de sa main.

Et il devient l’humanité finale, l’Adam de la fin, la communion des saints dans laquelle :

L’azur du ciel sera l’apaisement des loups.

Les dieux disparaissent, l’Homme-Dieu apparaît. Pas celui du Christianisme, mais pas tellement différent au fond.

Et enfin, après d’innombrables allusions à tous les géants possibles, l’effort définitif de Hugo dans *La Légende* c’est, hors des temps, la trompette du jugement :

Sans doute quelque archange ou quelque séraphin
Immobile, attendant le signe de la fin
Plongeait profondément, sous de ténébreux voiles,
Du pied dans les enfers, du front dans les étoiles !

La Légende des siècles commencée sous le signe des géants d'avant le déluge, se termine devant la gigantesque trompette qui traverse tout le temps autant que l'espace, et qui n'est pourtant qu'un instrument à la portée d'une sinistre main.

L'œil dans l'obscurité ne voyait clairement
Que les cinq doigts béants de cette main terrible.

Dans *La Fin de Satan*, sous le titre *La Poutre*, (II, II, I) Rosmophim regardant un morceau de bois morne et sinistre, demande au guèbre :

Serait-ce le bâton de marche d'un géant ?
— Seigneur, c'est en effet cela, dit l'idolâtre.
… Les géants de la race Enacim, qui d'abord
Ont habité la terre antique…
Ils écrasaient du pied les éléphants des fleuves…
Le monde a commencé par la famille énorme.
Du groupe gigantesque est né le genre humain
— Un géant tient d'abord la place d'une foule
Puis comme la nuée en gouttes d'eau s'écoule
De génération en génération
Il s'amoindrit, pullule et devient nation
Et Dieu fait le colosse avant la fourmilière

En moins d'une page de vers, le génial visionnaire a rapporté, cinquante ans avant Hœrbiger, l'essence de toutes les théories ici analysées.

Ce rêve pour ainsi dire externe de Victor Hugo — externe parce qu'il est extériorisé par l'image gigantesque projetée hors de lui-même par le poète — ce rêve externe correspond à une vision interne infiniment plus puissante que toutes les peintures inscrites sur la mer ou sur la brume comme des promontoires ou des géants. C'est Hugo, lui-même, qui, dans son transport intérieur, s'est senti *devenir géant*, aussi a-t-il ce sentiment du devenir géant qu'il a seul exprimé.

Et voici Hugo devenu identique à l'univers :

À tes souffles de brume ou de clarté je vibre,
Ciel, comme si j'étais traversé par la fibre
De la création !

Comme si tous les fils invisibles de l'être
Se croisaient dans mon sein que l'univers pénètre !
Comme si, par moment,
En moi, du front aux pieds, me mêlant au problème,
Le sombre axe infini qui passe par Dieu même
Tremblait confusément !
De sorte que je suis l'aimant de la nature.
Que Dieu coule en mon sang !
De sorte, ô ciel profond que le zénith farouche
Se verse dans mon crâne, et que le nadir touche
Mon talon frémissant !

Alors que Hœrbiger, les géologues, les ethnographes, ne nous ont encore renseignés que sur l'extérieur des événements, avec Victor Hugo nous pouvons croire pénétrer dans l'âme même d'un de ces dieux-géants des époques primitives, dans l'acte même de la création de l'homme.

Si Hugo nous emporte hors de l'humanité, son disciple immédiat et un peu dégénéré, Baudelaire, nous instruit des sentiments humains lors des rencontres avec les géants :

Du temps que la Nature en sa verve puissante
Concevait chaque jour des enfants monstrueux
J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante,
Comme aux pieds d'une reine un chat voluptueux.

J'eusse aimé voir son corps fleurir avec son âme
Et grandir librement dans ses terribles jeux :
Deviner si son cœur couve une sombre flamme
Aux humides brouillards qui nagent dans ses yeux,

Parcourir à loisir ses magnifiques formes ;
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,
Et parfois en été, quand les soleils malsains,

Lasse, la font s'étendre à travers la campagne,
Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins
Comme un humain paisible au pied d'une montagne.

Comme Hugo nous a fait comprendre le sentiment essentiel de l'homme géant, Baudelaire nous montre dans la psychologie humaine les désirs formidables que la nature à notre taille ne satisfait pas. On pourrait presque parler de « souvenirs » de la part du poète qui a dit :

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

et qui a chanté l'Atlantide que tout rêveur retrouve en son âme – et presque Tiahuanaco.

J'ai longtemps habité sous de vastes portiques,
Que les soleils marins teignaient de mille feux,
Et que leurs grands piliers, droits et majestueux
Rendaient pareils, le soir, aux grottes basaltiques.

C'est en tout cas un émouvant témoignage du désir toujours vivant dans l'âme humaine qu'il y ait eu, et qu'il existe, des géants et des dieux.

Les splendides descriptions des géants de Milton n'ont leur valeur évocatrice que dans l'anglais – Car ces démons et ces anges sont des géants, et si impressionnants que H.P. Blavatsky écrit (II, 532) : « La grandiose description que donne Milton des trois jours de bataille dans le ciel entre les Anges de Lumière et les Anges des Ténèbres justifie presque la supposition que le poète avait eu accès aux traditions du lointain Orient sur ce sujet – mais il est impossible de l'affirmer. »

Mais le géant le plus fameux – ou celui qui devrait être le plus fameux de la poésie est Adamastor des *Luciades*. Blavatsky nous a affirmé qu'il y avait eu de bons géants ; les Grecs en avaient connu. Mais nul n'a pénétré dans l'âme d'un bon géant mis devant l'audace des petits hommes comme Camoëns. Les Portugais arrivés après tant de calamités au Cap de Bonne-Espérance virent devant eux :

Se dressant dans les airs, robuste et formidable,
Un fantôme tout droit, informe et gigantesque,
Le visage abattu, et la barbe en désordre,
Les yeux enfoncés sous le front, et le maintien
Menaçant, et la peau pâle et couleur de terre ;
Les cheveux tout couverts de saleté, sa bouche
Noire et jaunie par la vieillesse de ses dents.

Le géant cherche en vain à arrêter les navigateurs en leur révélant les calamités vers lesquelles ils courent. Mais rien n'arrête les héros, qui lui demandent seulement qui il est.

Je suis ce cap occulte et formidable
Et que vous appelez la Pointe des Tempêtes
Je fus un de ces fils Terribles de la Terre
Comme Encelade, comme Égée et Briarée
Et je m'appelle Adamastor et je pris part
Aux luttes contre le tonnerre de Vulcain
Non que j'aie mis les montagnes sur les montagnes

Mais j’ai conquis la mer et je fus celui-là
Qui voulut affronter les flottes de Neptune.

Hélas, l’amour de Thétis fut la perte du bon géant :

Croyant tenir enfin la déesse adorée
Je me trouvai l’amant d’une montagne dure
Couverte de broussaille âpre et de bois mauvais
Je n’étais plus un homme ; immobile et muet
J’étais un mont qui embrassait un autre mont.

Et je sentis ma chair en terre se changer
Et mes os devenir des rochers impassibles.
Et Thétis redevint la mer autour de moi.

Retenons l’association du géant à la montagne ; un noble poète mauricien devait la pousser plus loin encore : car cela fait partie de la grande tradition. L’Arioste nous donne des liaisons très curieuses. L’imagination poétique nous permet certes d’aller bien au-delà de ce que nous croyons pouvoir être vrai. Mais il y a dans la poésie sérieuse une sorte de gravité qui nous retient encore. La poésie comique se libère de toutes les lois et se construit une logique fantasque qui va au-delà de toute philosophie.

En psychologie, c’est un fait reconnu que bien des idées sur des images désirées par l’âme ne peuvent être admises dans la conscience que sous la forme comique, et la comédie, la plaisanterie est la grande libération. Nous désirons que l’événement se produise – mais il nous paraît répréhensible, monstrueux, impossible. Dépeint sous forme de plaisanterie, il passe. Souvent même dans les relations sociales ordinaires, un individu imprudent dit quelque chose qui scandalise ses auditeurs, et alors quelque âme charitable intervient : Vous voulez rire ? Et l’imprudent, qui était tout à fait sérieux, bat hâtivement en retraite et affirme que c’était une plaisanterie, d’ailleurs de mauvais goût.

Dans le comique ainsi peuvent parfois se révéler des tendances ailleurs strictement refrénées.

Aussi l’Arioste nous est-il très utile. Non sans doute que lui-même eût envie de croire à ses plaisanteries. Mais dans son grand poème, l’humanité se présente à elle-même dans la forme sarcastique de très anciennes croyances qu’elle a cessé d’accepter intellectuellement. Leur réalisation

sous le couvert de la plaisanterie est preuve de leur extrême antiquité et de leur profondeur en psychologie.

Nous avons vu chez les sauvages de Malekula d'une part, chez les théosophes de l'autre, cette idée que les âmes des hommes sont formées dans la Lune, et viennent de là sur la Terre. L'Arioste, qu'on ne peut soupçonner de connaître l'une ou l'autre de ces formes de pensée, raconte la même chose. Les esprits des hommes sont dans la Lune. Roland a perdu l'esprit sur la Terre. Il faut aller dans la Lune le lui chercher, et le lui rapporter.

Comment va-t-on dans la Lune, comment monte-t-on au ciel ? Comme le faisait le Pharaon montant la pyramide, comme le faisaient les géants : on grimpe jusqu'au sommet d'une haute montagne puis de là on passe dans le ciel.

XLVIII. – « Puis il monte sur son cheval ailé et s'élève dans les airs, désireux d'atteindre la cime de la montagne que l'on présume toucher de son extrémité supérieure le cercle de la lune. Il désire voir des choses nouvelles, et son ardeur est telle, qu'il dédaigne la terre et n'aspire qu'à s'élever dans les sphères célestes. Il monte de plus en plus dans les airs jusqu'à ce qu'il parvienne au sommet de la montagne. »

Dans la lune, Astolphe est reçu gracieusement par saint Jean, qui le conduit à l'endroit où sont gardés les esprits des hommes. Il y trouve non seulement l'esprit des fous, mais aussi d'hommes considérés comme sains, et en particulier son esprit à lui, Astolphe :

LXXXIII. – « C'est une liqueur si subtile et si fluide qu'elle s'évaporerait facilement si elle n'était pas renfermée avec soin dans des fioles de toutes grandeurs et propres à cet usage. La plus vaste de toutes contenait le grand sens du comte d'Angers. Elle se distinguait parmi toutes les autres, car elle portait ces mots que l'on pouvait y lire : Bon sens de Roland. »

LXXXIV. – « Sur toutes les autres, on voyait les noms de ceux dont elles renfermaient le bon sens. L'une d'elles contenait au grand étonnement d'Astolphe, une grande partie du sien ; mais ce qui le surprit bien plus, ce fut de voir que beaucoup de personnes de sa connaissance, qui lui paraissaient avoir une raison telle qu'il ne devait pas y manquer une drachme, ne devaient en avoir que bien peu, tant était remplie la fiole qui leur appartenait en ce lieu. »

LXXXVI. – « Astolphe, avec l'agrément de l'auteur du livre obscur de l'Apocalypse, s'empara de la fiole qui contenait son bon sens ; il se la mit

sous le nez et il paraît que la liqueur qu'il aspira se remit d'elle-même en sa place. Du moins Turpin avoue que depuis ce moment la vie d'Astolphe fut pendant longtemps plus sage : malheureusement, une nouvelle folie qu'il commit par la suite lui fit perdre encore une fois la cervelle. »

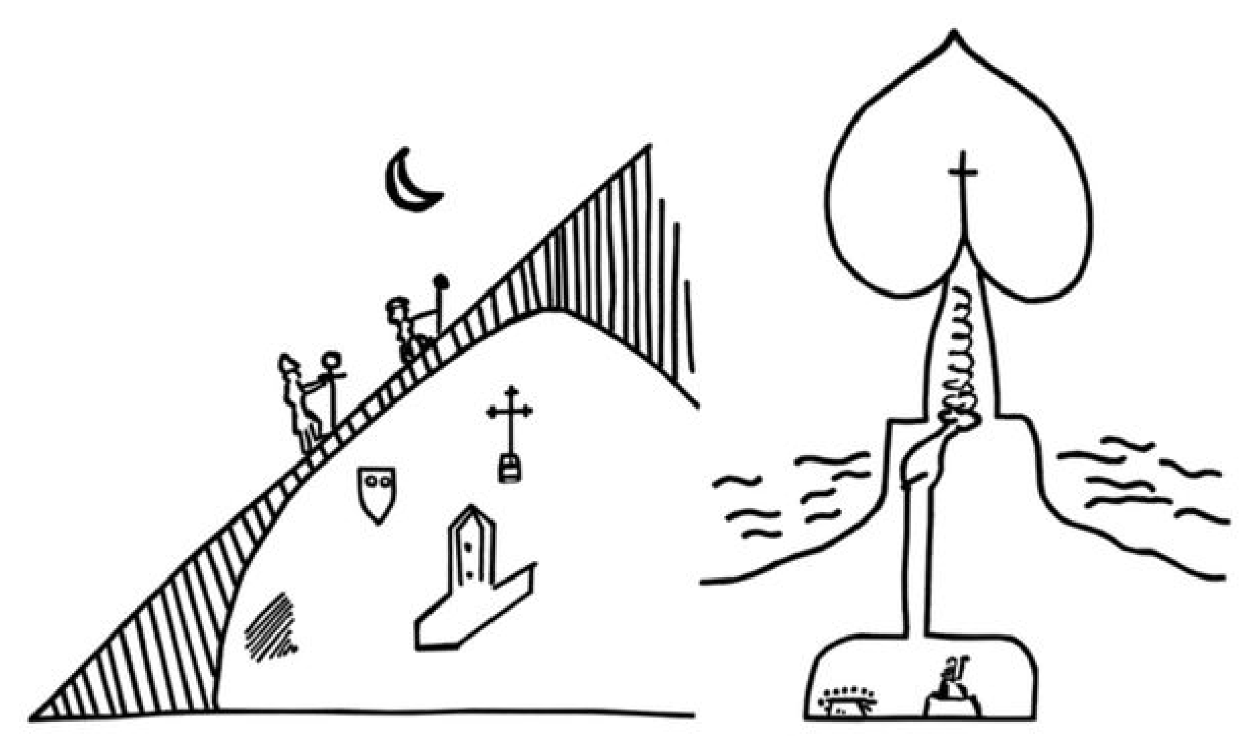
LXXXVII. – « Il prit l'ampoule plus vaste et plus remplie que toutes les autres contenant le bon sens qui distingua si longtemps le comte d'Angers. Il ne la trouva pas aussi légère qu'il l'avait pensé en la voyant parmi les autres… »

Le thème de la montagne divine par laquelle on monte au ciel est mené plus loin encore par un extraordinaire poète contemporain, Malcolm de Chazal, de l'île Maurice. Une longue intimité avec les montagnes de son île lui a révélé que ces montagnes sont en réalité de surhumaines statues, sculptées autrefois par une race de géants, inconcevables. Plus encore, ces statues sont, non les images des dieux, mais les dieux eux-mêmes.

Ainsi les Grecs, envahissant leur péninsule, ont trouvé les dieux sur l'Olympe – plus tard, rationalisant, ils ont dit que les dieux habitaient sur l'Olympe – mais non : les grands rochers de l'Olympe étaient les dieux. Dieux de pierre bien plus gigantesques encore que tout ce qu'on a imaginé, et remplacés bien plus tard par des statues qui nous paraissent colossales, mais qui ne sont que des réductions à un format en somme transportable des vrais dieux-montagnes.

Dans la véritable antiquité, les hommes allaient à la montagne sculptée adorer le dieu, et n'auraient pas osé commettre le sacrilège de transporter le dieu là où cela convenait à l'homme. L'adoration de la montagne a précédé l'adoration de la statue colosse[24].

« Les montagnes de l'île Maurice – lunaires, fantomatiques, telles des cartons découpés posés sur les plaines, masses sans épaisseur dans le lointain, taillées en dents de scie et hiératiques – ces collines et ces monts bas auraient été sculptées par la main de l'homme, taillés par un peuple de géants, habitants du Grand Croissant Lémurien. »



Dessin psychanalysé : les cavernes (Adler)

« Sur l’Os du Sinaï est Moïse. Il regarde. Un ami est derrière lui, tapi, assis, regardant Moïse qui avance vers une pointe de rocher comme pour se jeter dans le vide. L’homme derrière lui voit, et il est muet : il voit Moïse qui voit l’Éternel.

« Et les doigts de feu parlent, non venant du Ciel, mais de la roche elle-même : la pierre se soulève de son lit comme un corps, comme un pré-Lazare qui ressuscite.

« Moïse ne vit pas Dieu dans les cieux, mais il le vit dans la pierre du Sinaï : à témoin, il ne rapporta pas la foudre, mais les *Tables de la Loi*, la pierre qui avait parlé. »

« Un temps viendra où les églises seront de pierre taillée, grosses cavernes mises sur la surface des terres, avec des lucarnes. Des hommes s’y engouffreront comme des termites dans un nid. Loin du soleil, ils prieront.

« Des statues parsèmeront ces cavernes, et feront le simulacre de symboles, d’où le sens intérieur aura disparu. Des *statues vivantes* – toute la vie symbolique – l’homme passera aux *statues mortes*. L’Église sera cloîtrée, au physique comme au moral. La religion sera limitée. Et l’oreiller de Jacob – la roche naturelle – ne sera plus là pour permettre la Descente des Anges. L’Église des Symboles fera place à l’Église des Statues. L’idolâtrie sera dans tous les cœurs. »

« Hier, je vis sur la montagne, à gauche du Pouce, une étrange allégorie dans la pierre. Une femme étendue – positif d'un négatif plus à droite – fixait le Pouce. Point de sein, jambes repliées et les cuisses étaient à quinze degrés. Le négatif, l'autre femme invisible, n'avait laissé que son empreinte dans le roc. Les deux « se nouaient » à distance, car la jambe de l'une faisait la cuisse de l'autre, et la cuisse de l'une faisait la jambe de l'autre – sœurs siamoises par le bas.

« Et je me mis à rêver sur cette « étrangeté ».

« Ce matin en descendant vers Port-Louis, je vis la même femme, mais considérablement grossie, sur un autre versant du Pouce, qu'on appelle l'Anse Courtois. La femme avait sans doute enfanté, car sa poitrine ne faisait qu'un seul sein énorme, véritable mont dans le Mont. »

« La Montagne est le plus haut geste inscrit, – plus haut que la fleur, plus haut même que le feu, car elle contient les premiers et les derniers, elle est l'Échelle de Jacob absolue, Escalier du Mythe qui est Religion en Essence, le Mythe qui est fait de mille mythes, mais qui se rejoignent tous dans le Mythe Absolu, le Seul Réel Total : Dieu.

« La poésie des Monts mène à la Religion des Monts, et de là naît la Révélation.

« C'est la seule révélation que j'ai connue. Je n'ai fait que lire, déchiffrer la Bible de Pierre. Je n'ai été que roi des symboles pour un temps, par la vision illuminée.

« Le Mont m'éblouit de sa clarté, par le soleil qui le surplombe. Je me mets dans l'ombre d'un taillis. Le Mont penche vers moi comme une tour de Pise, grâce aux nuages qui passent et jettent la montagne dans mes yeux. Je me ressaisis et je regarde. »

« Et voici que monte dans la pierre le *Roi du Monde*. Il est adossé au Mont. Il regarde l'Univers à 60 degrés de sa Puissance.

« Son sexe pointe, ou serait-ce sa main ?

« Sa chevelure est gonflée et renflée sur sa nuque. Plus de *pshent* cette fois : un bonnet carré qui fait couronne. La couronne est une courbe qui pointe à l'avant et qui dépasse, et qui à l'arrière se noue en pompon, en nœud de ruban glorieux. »

« Le mont, l'arête de pierre, l'aiguille de roche, le roc quel qu'il soit présente toujours des manques de quelque sorte, des vides, des plats, des lieux neutres, où nulle image en repoussé ne s'inscrit. Ce machinal, ce réglé, n'est donc pas un geste naturel.

« Donc le Mont a été taillé. »

« Le Mont fut taillé. L'homme lui mit un cou, fit sortir tout le corps de la pierre. Le corps du Pieter Both semble posé sur le haut plateau, comme un gâteau sur une table.

« Ayant dégagé, les Lémuriens taillèrent des figures tout autour – autant d'images de dieux sans doute que d'autels correspondants plus bas. Olympe tout entière dans les nues, mythologie particulière de leur religion mythique – que les Hindous d'ici ont imitée, par retour instinctif au passé, par le culte d'*Hanuman* à l'ouest., et par celui de *Mooreeababa* à l'est.

« Les Lémuriens qui taillèrent furent ceux de la Chute. »

À l'imagination des grands poètes correspondent les contes populaires. Il n'est besoin ici que d'y faire allusion : le Petit Poucet et les Ogres, Jean le Tueur de Géants, et tant d'autres, sont les versions devenues charmantes à force de dégénérer dans l'humain, de très vieilles histoires que nous avons résumées ici. Ce que nous avons dit de l'Arioste s'applique encore ici. Nul n'est obligé de croire aux contes. Par conséquent, on peut libérer dans le conte tous les désirs.

Car que prouve tout ceci ? De Hugo au Petit Poucet, par Baudelaire, l'Arioste et Chazal ? La présence à tous les degrés de l'âme humaine, des poètes de génie jusqu'aux petits enfants, du désir qu'il y ait derrière nous un passé merveilleux et plein d'aventures.

De l'universalité et de la profondeur de ce désir, la psychologie la plus moderne va maintenant nous donner l'assurance, et dans des conditions telles qu'il est impossible de penser que ce besoin de l'homme peut rester sans satisfaction.

Il y a quelque chose dans la réalité qui correspond à ce désir. Sinon, dit l'analyse, l'humanité n'est qu'une maladie mentale. Gerhard Adler écrit(25) : « Que signifie, en langage psychologique, ce monde de l'Au-delà, dont l'âme tire son origine ?

L'Au-delà est le réservoir des ultimes secrets du ciel et de l'enfer, de la lumière et des ténèbres, en haut et en bas, positives et négatives. Autrement

dit, c'est le monde de l'inconscient collectif dont nous venons tous. Ce n'est pas sans raison que le conte de fées de la cigogne qui va chercher les enfants dans un lac persiste depuis si longtemps – car ce n'est qu'une autre façon encore d'exprimer la même expérience psychique, le fait que nous provenons tous de ces grandes eaux. L'homme ne naît pas page blanche et *tabula rasa*. Au contraire, il porte cachés dans les profondeurs de son être des souvenirs d'événements dont il a été témoin dans les temps les plus archaïques, et des traces d'innombrables actions et réactions qui dépassent de beaucoup les limites de son existence personnelle, de même que certaines possibilités individuelles sont perceptibles en lui qui indiquent un avenir extrêmement prolongé. L'enfant, en particulier, est encore tout immergé dans le monde des images de l'inconscient collectif, du passé mythologique de l'homme, passé non encore obnubilé par les réalités concrètes du présent. »

Parmi ces perceptions présentes dans les âmes « d'événements dont l'humanité a été témoin dans les temps les plus archaïques », nous n'en choisirons que quelques-unes. Mais il y en a des milliers. Il faut maintenant regarder les images, peintures de rêves ou d'états semi-hypnotiques utilisées par les analystes.

Le serpent qui écrase le monde correspond à l'anneau lunaire qui vient s'écraser sur tout le tour de la Terre et la détruit en très grande partie (Adler, p. 120).

La déesse-lune qui chérit le petit animal (Layard, *The Lady of the hare*, p. 134) représente la lune bienfaisante à son stade précédent, où elle est la bienfaitrice de tous les êtres vivants.

Les êtres mi-poissons et mi-humains, qui soutiennent l'astre au-dessus des eaux où ils plongent, correspondent à l'état du déluge universel, dont surnagent et survivent des hommes – et un soleil[26].

Le dessin apocalyptique représente la Lune et le Soleil tournant autour de la Terre à l'approche de la catastrophe lunaire.

L'arbre géant, et les paysages à la fois historiques et civilisés sont des vestiges rêvés des Andes et de l'Atlantide, sans que ces noms y soient associés (Adler, planches 14, 16, 17).

Évidemment, nous devons élargir ici la thèse hœrbigérienne ; ce qui est désigné dans tous ces rêves, ce n'est pas tel ou tel événement défini par Hœrbiger, mais tout un passé plein de catastrophes, et de renaissances du

genre de celles que nous avons indiquées en suivant les données de la cosmologie glaciaire.

11

L'HYPOTHÈSE SPIRITE INTÉGRALE

Je tire cet exposé de documents mis à ma disposition par M. Arnold, à l'époque directeur du *Psychic Times* de Londres, qui m'a déjà fourni des pièces très intéressantes présentées dans *Victor Hugo et les Dieux du Peuple* (La Colombe, Paris, 1948).

J'estime qu'il est utile de présenter une hypothèse dans son intégralité. C'est portée à son maximum qu'une hypothèse révèle le mieux et sa puissance explicative et ses faiblesses, et pour la juger, il faut examiner de près ces deux côtés. C'est ce que nous avons fait pour les idées de Hœrbiger. Or, je n'ai trouvé nulle part ailleurs de documents spirites aussi développés et aussi cohérents en ce qui constitue une doctrine. (Il est important de noter les dates ; ces documents ont été recueillis oralement entre 1938 et 1948.)

D'abord en ce qui concerne les Aztèques : le mot *Aztèques* me semble employé pour désigner l'ensemble des civilisations de la très lointaine préhistoire dans toute l'Amérique, Nord et Sud. Dans le texte suivant, en effet, des exemples tirés de la flore de l'Amérique du Sud sont donnés. Les implications – plus encore, les définitions – ne peuvent appartenir qu'au secondaire ; même la fin du tertiaire est trop près de nous pour les plantes géantes et pétrifiées.

C'est une coïncidence curieuse avec la doctrine des théosophes, car, en général, ces deux écoles – théosophe et spirite – sont en opposition déterminée. Pour ne citer qu'une preuve – qui n'a rien à voir avec notre sujet – les théosophes basent toute leur doctrine de la destinée humaine sur la réincarnation, qu'en général les spirites anglais refusent d'admettre. (Il faut bien dire « en général », car il n'y a pas de doctrine spirite unifiée, personne n'ayant qualité, pensent les spirites, pour en proclamer une – en réalité, chaque spirite pense que lui seul pourrait le faire.)

Voici quelques données essentielles sur les premières civilisations humaines :

« Les Aztèques et certains arbres ont disparu ensemble : les vrais arbres.

Les arbres d'aujourd'hui sont plutôt des branches des arbres du monde spirituel – un arbre véritable vous semblerait un mur, étant si grand.

Les Aztèques savaient les voir à cette immense dimension comme les arbres sont vraiment.

Dans quelques régions côtières de l'Amérique du Sud, sous le lit de l'océan, il y a une sorte de roche rouge qui n'est pas de la roche, mais de l'écorce d'arbres engloutis ou enfoncés à l'Est et à l'Ouest des golfes. Sous la glace, plus au Sud, on trouve la même roche, mais d'une couleur vert léger, dans l'écorce vue à travers la glace. Et aussi on voit cette couleur dans le ciel, par radiation.

Tout ceci est en relation avec l'ancienne végétation, quand vous étiez plus près du Soleil. Le Soleil était beaucoup plus gros.

Ces arbres connus des Aztèques étaient en colonnes ; l'arbre en triangle est venu plus tard. »

Et voici même un texte qui semble donner information sur des périodes peut-être antérieures à l'humanité – sur ce qui se passait dans les époques des insectes géants du primaire et du secondaire – les époques auxquelles les géologues nous ont permis de faire allusion. Les relations entre les plantes, les insectes et les hommes, y sont interprétées à la lumière de sciences maintenant perdues.

« La sphère des parfums comprend les fleurs, les arbres, les ailes des insectes bienfaisants – et bien d'autres substances qui guérissent.

Dans les cas de guérison instantanée, qui paraissent miraculeux, sont présents en esprit ceux qui ont dix sortes différentes de sciences. Mais je ne puis vous définir les dix. Une nous suffit : dans ce cas, la guérison ne peut pas être instantanée.

Donc par l'une de ces sciences, deux esprits de la sphère des parfums créent un cône dans lequel il y a une atmosphère tourbillonnant à une vitesse de 100 000 millions de kilomètres par seconde. Pour vous donner une idée de ces forces, entre le Soleil et la Terre, il n'y a de vitesse que 300 ou 400 millions de kilomètres par seconde.

Ceci crée, pour vous, un vide, mais, pour les esprits, un cône de parfum si élevé, à une telle vitesse que l'esprit de ce corps malade peut agir instantanément et guérir.

À la mort cela arrive souvent. Il y a même un parfum que remarquent les témoins de la mort. L'esprit revient un moment ou deux pour redonner la force au corps, de façon à quitter le corps en état d'unité et non en état de désintégration. Et alors, il arrive que le corps guérisse au lieu de mourir. Dans ce cas, il y a un autre parfum, plus fort, pas le lys, mais comparable au parfum normal qui lie l'esprit au corps.

Certains parfums sont utiles dans vos maladies même dans la forme faible et pauvre que vous connaissez.

Mais aux plantes, il faut ajouter les insectes. Les papillons, les libellules, la guêpe, l'abeille, sont bienfaisantes en esprit – quoique moins que la mouche – sans laquelle vous ne pourriez vivre.

Quand les insectes traversent l'espace – l'espace réel, pas le vôtre, ils ont des réflexions de couleur et de lumière qui se combinent en parfum.

L'insecte qui produit ce parfum n'y perd rien. Il n'est pas blessé. Un parfum émerge des taches brunes qui sont sur les ailes médianes de certains insectes. Ce parfum est extrait de la lumière.

Deux bandes de lumière, l'une colorée et l'autre cristalline, sont transformées en parfum par le mouvement de l'insecte sur une ligne qui suit la direction de la lumière vers l'avant. Les vibrations de la lumière et de la couleur sur les ailes de l'insecte produisent le parfum.

Les fleurs produisent le parfum directement.

L'insecte produit le parfum secondairement – car l'insecte produit d'abord couleur et vitesse – et le parfum vient ensuite de la combinaison couleur et vitesse.

Il y a des parfums qui ne sont perçus par vous que comme des notes très aiguës, comme celles de la guitare.

Les parfums, les cris des animaux, la musique, les cris des enfants qui souffrent sur terre – non certes dans leur esprit, mais physiquement seulement – les bruits faits par les insectes, une onde qui émane du muguet – chacune de ces choses joue un rôle comme dans un orchestre parfait.

Ainsi le caquetage d'un perroquet dans une forêt fait harmonie avec le sifflement d'un serpent, et les deux ensemble ont une valeur spirituelle, constituant un acte de l'esprit.

Le bruit fait par un animal terrifiant pour l'homme travaille pour l'esprit. Il y a des hommes qui, terrifiés par les bruits animaux, s'en sont servis pour impressionner d'autres hommes, comme si ces bruits venaient

des dieux. En Égypte, dans l'Inde, ces imposteurs ont exploité la peur du taureau, du chat, du serpent, et même la peur qu'inspire le manque de son chez certains animaux. Car il y a quelques animaux ou insectes, quoique bien peu, qui n'émettent aucun bruit.

De l'harmonie des mondes spirituels, les hommes ont créé des divinités malfaisantes sur la terre, en séparant des éléments qui ensemble sont bons. Ainsi, en chimie, le sel est bon pour vous, mais le chlore et la soude peuvent être mauvais pour vous.

Pour apprendre tout ceci à fond, il vous faudrait au moins deux cents ans. Nous continuerons ces études quand nous aurons quitté la Terre.

Les secrets des parfums s'enseignaient autrefois dans les pays chauds, où quelque chose de l'ancienne science subsiste encore, en état dégradé. Mais comme vous le voyez, des abus furent commis, et ces sciences durent être supprimées. Elles reviendront, non pour servir aux vanités de l'ornement, comme aujourd'hui, mais pour le bien de la masse. »

Sur l'Égypte, et plus généralement sur l'origine des religions, l'hypothèse présentée, comme un fait, bien entendu, dans ces textes spirites du XXe siècle est la suivante :

La civilisation égyptienne – comme toutes les civilisations, actuelles ou primitives – a été fondée sur une révélation. Par exemple encore – et quoique cela n'entre pas dans notre sujet – notre civilisation européenne d'aujourd'hui a été fondée par une révélation des Xe, XIe et XIIe siècles, qui n'était d'ailleurs qu'une sous-révélation, une partie spéciale de la révélation chrétienne des 1er, IIe et IIIe siècles. Les révélations qui ont fondé la religion du Nil venaient d'esprits qui avaient vécu dans l'Ouest et dans le Sud. L'Oasis sacré de Siva, aux dires des Grecs eux-mêmes, centre très ancien, a pu être un des commencements de l'Égypte. À l'Abyssinie, nous avons déjà trouvé des allusions.

Donc, peut-être dix mille ou douze mille ans avant Jésus-Christ, il avait existé, au Sud et à l'Ouest de l'Égypte, des civilisations spirituellement très avancées, quoique, matériellement, installées avec une grande simplicité : des tentes, des fruits naturels, des troupeaux, et qui donc n'ont laissé aucune trace archéologique. Les esprits de tout premier ordre nourris et exercés dans ces civilisations de caractère nettement « âge d'or » sont les « dieux » ou « géants » civilisateurs de toutes les mythologies. Ce sont eux qui vinrent s'attacher, comme conseillers invisibles mais toujours présents, aux grands potentats de Ménès à Zoser – et en fait presque s'identifier à l'esprit

de chaque Pharaon à son tour. C'est pour cela que les pharaons furent dits être « Horus » par exemple, ou « Osiris », ou d'autres encore. Mais ces grands esprits tutélaires ne guidaient pas seulement le Pharaon : cela n'aurait pu suffire. Ils vinrent se placer à la disposition de chaque groupe humain, grand ou petit. D'où l'origine des innombrables dieux de villages, de villes, de districts, qui donnent tant de mal à nos historiens. Tous étaient réels. Tous s'occupaient vraiment de la société, familiale, civique, politique dont ils étaient chargés, en agissant à la fois sur l'intelligence ou les sentiments des hommes et sur les événements extérieurs. La liberté de chacun n'était cependant pas infirmée, car les esprits ne pouvaient qu'aider le bien, de par leur nature, et jamais ne forçaient qui que ce soit.

De cette liberté de l'homme vint la dégénérescence. D'abord du côté des pharaons : la mégalomanie s'empara d'eux, et aussi l'erreur de croire la conservation du corps, ou sa représentation colossale en pierre, nécessaire à la vie de l'âme. Les immenses travaux des premières dynasties étaient donc en grande partie inutiles, mais cependant, donnaient aux pharaons une idée tellement sublime de leur importance que la justice, la bonne administration et donc le bien-être du peuple y gagnaient beaucoup. Si le roi était Horus, il se conduisait comme Horus, et d'avoir pyramides, temples et statues le conditionnaient à se conduire comme Horus pendant son règne terrestre : en justice et bonté.

Du côté du peuple aussi : le peuple aimait (il aime encore) les images terrifiantes. Il concevait un besoin profond : l'amour des dieux se doublait de crainte. Sans la terreur, la plupart des hommes n'auraient rien fait. Les esprits bienveillants ne purent – à cause de la liberté essentielle de chacun – empêcher les hommes de se faire des images terrifiantes des dieux. D'où les innombrables superstitions des Égyptiens, leurs voyages aux enfers, tellement détaillés, les complications animales des statues, des dieux, tout le terrible attirail de la peur religieuse, qui n'est basée que sur la stupidité humaine.

D'où en fin de compte, après des millénaires, la nécessité de la chute de la civilisation égyptienne. Les hommes finissent par aller trop loin. Les Perses et les Grecs, en somme, et puis les Arabes, vinrent nettoyer une Égypte spirituellement tombée très bas.

Sur ces décadences, il y a beaucoup à dire. Comme dans l'orthodoxie chrétienne, on affirme une révélation primitive totale faite par Dieu à « Adam ». Depuis, le rythme des révélations descend et remonte, et

redescend et remonte : nécessairement, puisqu'il s'agit de faire l'éducation d'âmes, et de races, tombées très bas, et qui exigent des vérités mises à leur portée, c'est-à-dire très mélangées d'erreurs. Mais parfois la réussite est magnifique. Seulement la force humaine s'épuise toujours au bout d'un temps variable, la race perfectionnée descend ou disparaît, et tout recommence autrement.

Quelques exemples sont très curieux : si l'on compare le Zohar des Juifs aux *Mille et Une Nuits* des Arabes, on constate des ressemblances formelles, parallèles à des contradictions de fond. En voici une parmi beaucoup d'autres. La princesse Badroulboudour trouve le jeune prince endormi et, par une manœuvre que lui enseigne « la nature » dit le conteur arabe, prend son plaisir avec lui et se fait féconder – avec des conséquences très amusantes et d'ailleurs heureuses. Le Zohar, bien plus près des sources, relate que la Matrona, parée de ses plus beaux attraits, éveille les désirs du Parfait (béni soit-il) dans son état latent et endormi, et ainsi donne naissance à la création. Dieu ensuite, comme le prince arabe, reconnaît cette création comme sienne, parce que Dieu n'existe vraiment que quand le monde existe.

On a ainsi deux versions, l'une paillarde et allègre pour les Arabes, et l'autre grave et philosophique pour les Juifs, d'une très antique histoire. Une troisième version est l'égyptienne : Osiris mort, par une manœuvre magique, féconde physiquement Isis, qui s'étend sur le cadavre reconstitué, et produit Horus.

Cela postule une tradition bien plus ancienne encore, source des trois. Au temps de l'Adam premier, on connaissait la vérité. Chaque race humaine l'a déformée selon ses besoins.

Le jeu arabe sur la princesse Badroulboudour est parallèle à d'autres jeux. Dans la première Amérique, de grands initiés jouaient avec des raquettes et des balles une cérémonie sacrée : les balles décrivaient dans l'air le cours même des astres dans le ciel : si un maladroit laissait tomber ou s'égarer la balle, il causait des catastrophes astronomiques : alors on le tuait, et on lui arrachait le cœur.

Aujourd'hui, nous jouons au tennis et au golf.

Des mystères dont dépendait le sort du monde, et auxquels les hommes se vouaient de toute leur vie risquée et de toute leur âme sont devenus d'inoffensives distractions.

Notre théâtre a une même origine : la représentation sacrée était la vie même et la passion de Dieu, et la participation humaine à la fonction cosmique. Nous avons le théâtre des boulevards.

Et l'Atlantide ? Résultat assez surprenant. J'ai trouvé le texte : « Pour vous dire la vérité, cette histoire n'est pas arrivée sur la terre » et rien d'autre.

L'origine de la civilisation étant placée au tertiaire ou même au secondaire par ces affirmations spirites, le mythe de l'Atlantide n'est plus très nécessaire. L'effondrement n'est qu'un épisode. Il a pu se passer ailleurs et être rattaché par erreur à la terre. Mais où ? Sur une de ces sept planètes, ou de ces sept lunes, invisibles d'ici, et dont le Zohar comme la théosophie nous ont entretenus. Ce ne seraient pas seulement les hommes qui seraient originaires de la Lune, ou d'ailleurs : ils auraient apporté avec eux sur la Terre le souvenir de catastrophes arrivées dans d'autres planètes et, dans leur ignorance, en auraient fait une légende terrestre. Voilà bien une hypothèse maximum, mais qui dépasse en puissance poétique les explications précédentes.

12

LE COTÉ SPIRITUEL. CONCLUSION

Je ne puis pas dire comme Montaigne : « Ceci est un livre de bonne foi, lecteur », parce que ce livre est trop scientifique. Je me suis contenté de mettre devant le lecteur quelques théories et quelques rêves sans lui confier ma propre opinion. Par compensation, je cite un résumé de Bessmertny (*L'Atlantide*, p. 120, Payot, 1949), sur l'opinion des hommes de science :

« La cosmogonie glaciaire de Hœrbiger repose sur l'hypothèse que l'espace interstellaire est rempli par de l'hydrogène extrêmement raréfié – en état de contradiction avouée avec le système de Kant et de Laplace. Cette doctrine, celle de Hœrbiger et Fauth, se heurte aujourd'hui à la résistance des astronomes, physiciens et géologues, qui non seulement, en général, la combattent, mais la tiennent pour non existante et l'ignorent. »

Je ne suis pas tellement impressionné par les hommes de science. D'abord, sur un point essentiel, ils ont déjà changé d'avis, en grand nombre : beaucoup admettent aujourd'hui cet hydrogène extrêmement raréfié. Ainsi Hoyle et Jeffreys, de Cambridge, déjà cités. Ils n'ont pas pour cela adopté la théorie de Hœrbiger.

Ensuite, il est trop tôt pour qu'on ait oublié que les premières découvertes faites sur l'homme préhistorique ont été qualifiées de folie par tous les hommes de science de l'époque, et nous n'avons pas plus de raison d'avoir confiance aujourd'hui qu'en 1840, où tous ont refusé Boucher de Perthes et les néolithiques. Les paléolithiques ne furent officiellement reconnus qu'en 1863.

Enfin, après une vie déjà longue passée parmi les hommes de science, j'ai perdu un peu confiance en eux. Sans doute, ils ne tromperaient personne d'un millionième de centimètre dans l'observation des faits, mais ils sont très branlants dans toutes leurs théories, et complètement incertains sur les principes. La science souffre, comme toute notre civilisation, de l'absence d'une philosophie générale, qui devrait nous fournir à tous

théories et principes, et ne le peut – alors chaque spécialiste se fait hâtivement des idées générales forcément de plus en plus vagues, et de plus en plus mal fondées à mesure qu'elles s'élèvent vers les hautes abstractions. Il reste donc à l'homme cultivé le privilège de ne prendre la science au sérieux que pour l'observation des faits. Pour les questions religieuses, politiques ou sociales, l'homme ordinaire doué de quelque bon sens est aussi bon juge que n'importe quel homme de science.

Or, depuis toujours, le récit des catastrophes cosmiques s'est accompagné de jugements moraux. Considérons maintenant ce côté spirituel des mythes de l'Atlantide.

Platon, le premier, explique la catastrophe de l'Atlantide par des causes morales. Les hommes devinrent pervers, les dieux se mirent en colère et envoyèrent le désastre :

« Ils tombèrent dans l'indécence – ils apparurent laids – et le dieu des dieux, Zeus, qui règne par les lois, comprit quelles dispositions misérables prenait cette race, d'un caractère primitif si excellent. Il voulut leur appliquer un châtiment afin de les faire réfléchir et de les ramener à plus de modération » (*Critias*).

Dans la Bible, les deux calamités furent amenées par la perversité humaine. On peut mettre au tertiaire hœrbigérien – sinon au secondaire – l'expulsion d'Adam et Ève du Paradis, et nous en connaissons la cause. Le déluge de Noé serait soit le déluge tertiaire, si on met Adam et Ève à l'époque précédente, soit le désastre d'Atlantis : cette fois encore ce sont les crimes des hommes qui déchaînent la colère de Dieu et des éléments.

Les théosophes, sans donner, je crois, trop de précisions admettent aussi une dégénérescence des races et des civilisations qui va avec les cataclysmes cycliques.

Mais dans ce qu'on entrevoit du mythe babylonien on ne trouve pas de motif moral ; dans les luttes des dieux grecs contre les géants et les monstres, on ne voit guère non plus de sens éthique ; les Toltèques ne font intervenir une sorte de morale qu'assez tard : seulement avant la troisième calamité, lorsque les hommes refusent l'avertissement de Quetz Alcoalt et, par châtiment, deviennent des singes.

Victor Hugo semble être le premier qui renverse les rôles ; ce sont les dieux, plutôt, qui se sont mal conduits ; le Satyre chante devant les Olympiens :

Il dit les premiers temps, le bonheur, l'Atlantide ;
Comment la liberté devint joug, et comment
Le silence se fit sur la terre domptée.
Il ne prononça pas le nom de Prométhée ;
Mais il avait dans l'œil l'éclair du feu volé ;
Il dit l'humanité mise sous le scellé ;
Il dit tous les forfaits et toutes les misères ;
Depuis les rois peu bons jusqu'aux dieux peu sincères
Tristes hommes, ils ont vu le ciel se fermer.
En vain, pieux, ils ont commencé par s'aimer.

Dans la *Fin de Satan*, Hugo a une explication un peu différente, mais la raison profonde reste toujours une raison morale et même plus métaphysique que morale :

Astres noirs du passé, porches de la durée
Sans dates, sans rayons, sombré et démesurée.
Cycles antérieurs à l'homme, chaos, cieux,
Monde terrible et plein d'êtres prodigieux
Ô brume épouvantable où les préadamites
Apparaissent – – le mage
Creuse et cherche au-delà des colosses, plus loin
Que les faits dont le ciel d'à présent est témoin –

(on dirait presque que Hugo connaît Hœrbiger).

Les siècles monstres morts sous les siècles géants

(tout ceci avant les hommes ; puis après d'autres siècles humains).

Le mal avait filtré dans les hommes. Par où ?
Par l'idole ; par l'âpre ouverture que creuse
Un culte affreux dans l'âme humaine ténébreuse
Ces temps noirs adoraient le spectre Isis Lilith.
Alors Noé, suivi des siens, entra dans l'Arche,
Et Dieu pensif poussa du dehors le verrou.

Le principal disciple anglais de Hœrbiger, Bellamy, maintient que la dégénérescence a suivi la catastrophe, loin de l'avoir causée. Les hommes sont devenus méchants et cannibales parce que la destruction de leur civilisation les a plongés dans la terreur et le besoin. Platon avait déjà dit que le souci des nécessités matérielles détruisait le raffinement.

Mais derrière le côté moral, assez douteux, il y a un désir bien plus profond chez l'homme. La vengeance divine, appelée par le crime, peut servir à la rigueur, comme cause assez élémentaire. Mais ce que l'homme

veut surtout c'est la certitude de l'intervention dans son monde d'un autre monde que le sien.

L'homme désire qu'il y ait un monde « spirituel » et que ce monde des dieux interfère ici-bas. L'homme seul n'est pas satisfait de lui-même, ni de sa terre. Il veut qu'il y ait des êtres supérieurs à lui, des dieux, Dieu, et que ces dieux, ou Dieu, gouvernent la Terre, même si c'est en la châtiant très durement. Il ne veut pas être seul sur une petite planète inconnue.

D'où l'état d'esprit de Montezuma. Les dieux lui ont fait savoir qu'il allait périr ; ni lui ni ses Aztèques ne se sont mal conduits ; il n'y a pas ici de péché à expier. L'empire est prospère, les peuples sont contents : ils se battront avec héroïsme pour leur chef. Mais les dieux ont parlé. Montezuma ne se défendra pas. Il laissera mourir son peuple. L'obéissance aux dieux est bien supérieure à la vie et à la victoire. L'existence des dieux est plus nécessaire à l'homme que la sienne propre. Et là est la preuve la plus décisive de l'existence des dieux : que les dieux détruisent les empires et les hommes. Bossuet se servira de cette preuve tout au long de son histoire, et ce sera un optimisme.

Le plus haut désir de l'homme est qu'il existe un monde spirituel supérieur à lui.

Aussi le Zohar construit sept mondes spirituels, qui tous peuvent agir sur le nôtre.

Ainsi H.P. Blavatsky construit elle-même (ou décrit, puisqu'on les lui a enseignés) six mondes invisibles en plus du nôtre.

Ainsi nous avons vu les hommes formés sur Terre par l'influence de la Lune et des mutations brusques causées par sa proximité. Mais cela ne suffit pas : il faut aussi que les esprits des hommes viennent de la Lune. Les sauvages de Malekula aussi bien que H.P. Blavatsky franchissent le pas et affirment l'origine lunaire des ancêtres.

Victor Hugo va plus loin encore : il découvre les âmes solaires, qui viennent non seulement de la lune, mais des planètes de notre système – et pourquoi pas de plus loin ?

« Pourquoi l'atome stellaire n'existerait-il pas ?

Compléter un univers par l'autre. Apporter le feu central à la planète – cette fonction mystérieuse n'existe-t-elle pas ?

Qu'est-ce qu'un génie ? Ne serait-ce pas une âme cosmique ? »

(William Shakespeare.)

« Le soleil est à la fois la source et la fin de tous les grands génies qui viennent tour à tour habiter un temps les sphères inférieures. La Lune, la Terre, Saturne, Vénus, etc. »

(UZANNE. Propos.)

Pour Hugo, les enfants viennent directement de ces mondes supérieurs s'incarner parmi nous :

L'enfant cherche à revoir Chérubin, Ariel,
Ses camarades, Puck, Titiana, les fées
Cette terre est si laide alors qu'on vient du ciel.
Jeanne dort, elle laisse, ô pauvre ange banni
Sa douce petite âme aller dans l'infini –
Elle regarde ailleurs que sur terre –
Ces paradis ouverts dans l'ombre et ces passages
D'étoiles qui font signe aux enfants d'être sages.

Lamartine dit de même :

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux

et :

Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin échappé pour un jour
Aspire à remonter à sa source sacrée.

Cette aspiration, si purement exprimée par les poètes, est ce qui donne la vie à toutes les légendes de l'Atlantide. Les hommes et les femmes désirent être convaincus de l'existence du monde spirituel, parce qu'ils désirent en faire partie. La certitude de l'intervention divine dans les catastrophes du passé est un gage de certitude de la vie éternelle. Ce n'est pas payer trop cher que de se soumettre aux calamités innombrables.

L'homme a donc le besoin profond d'étendre l'existence humaine :
dans le passé pour se convaincre ;
dans l'avenir pour s'y ouvrir des portes ;
dans les mondes parallèles qu'il appelle spirituels ;
dans l'aventure.

C'est tout cela qu'il cherche dans les légendes de l'Atlantide, comme ailleurs. Nous sommes ainsi devant le problème ultime :

Que prouve le désir ?

Que prouve le besoin humain ?

Notre désir qu’une chose soit vrai, est-il une preuve que cette chose n’est pas vraie ?

Il est, au contraire, plus facilement concevable qu’un besoin n’existe en nous que parce qu’il existe hors de nous quelque chose de satisfaisant pour ce besoin. Pourquoi aurions-nous faim si dans le monde tel qu’il est il n’existait rien qui puisse satisfaire notre faim ? Dans la thèse évolutionniste, nous aurions depuis longtemps perdu ce désir, la faim, s’il ne correspondait à rien.

Les besoins sexuels ne sont-ils pas conditionnés par l’existence réelle d’un autre sexe ? Pourquoi nos besoins spirituels existeraient-ils s’ils ne correspondaient à rien ?

Cela ne veut pas dire que l’image créée en nous pour accompagner ou diriger le désir soit nécessairement juste. Nous ne connaissons que trop la fréquente fausseté de nos imaginations. Mais l’erreur que nous construisons n’infirme pas la réalité à laquelle vise le désir. On peut dire que le besoin n’existerait pas, si rien dans le monde n’y correspondait.

L’expérience de l’erreur trop souvent répétée a fait conclure trop vite à certains esprits trop avides de certitudes prématurées que « le monde spirituel » ne correspond à rien.

Mais on voit, au contraire, que très fréquemment l’erreur de l’imagination est une diminution de la réalité, et non une exagération. Par exemple, en cherchant des Indes imaginaires, Colomb a découvert l’Amérique et quadruplé les dimensions de la terre – en partant d’une erreur et d’un désir.

Parce qu’une idée est d’origine « psychologique », parce qu’on en voit la source dans un désir humain, est-elle fausse ? Au contraire.

Parce qu’une donnée est légendaire, est-elle fausse ? Au contraire.

Il faut, au contraire, apprendre à reconnaître derrière toutes les erreurs et toutes les imaginations la porte qui mène à des réalités plus belles que nos illusions.

Il me paraît donc raisonnable d’accepter d’abord comme des réalités les données auxquelles l’évolution du mythe que nous avons étudié accorde une durée permanente. Et ce sont des données spirituelles. Je le résume sous la forme la plus abstraite possible.

L’existence humaine sur la terre est beaucoup plus ancienne que les témoignages actuellement acquis ne peuvent le prouver.

La période, dans laquelle nous vivons et que nous connaissons un peu n'est concevable que comme faisant partie d'un tout qui s'étend beaucoup plus loin que notre vue dans l'avenir comme dans le passé.

L'explication de notre existence ne commence à paraître possible que si nous faisons intervenir l'élément moral, ou « spirituel ».

Le monde est donc infiniment plus compliqué, dans les deux directions du temps, dans toutes les directions de l'espace, et dans les complications sentimentales, morales et spirituelles, que la représentation que peut s'en faire notre intelligence.

Nous ne pouvons cependant accepter comme valables que les images reconnues raisonnables par notre intelligence critique.

Si nous appliquons ces principes aux problèmes et aux désirs soulevés en nous par les mythes de l'Atlantide, que trouvons-nous ?

Quant à moi (chacun ne doit parler que pour soi), je suis maintenant raisonnablement et, modérément, convaincu des points suivants :

- que la civilisation est bien plus ancienne que nous ne pouvons scientifiquement l'affirmer ; et a été souvent liée à des conditions matérielles si simples qu'elles n'ont laissé aucune trace car la civilisation est, avant tout, spirituelle.
- que plusieurs lunes ont existé avant la nôtre et se sont écrasées sur la Terre, et que la nôtre fera de même ;
- qu'il y a eu sur la Terre des périodes de gigantisme, végétal, animal et humain ; et que l'évolution physique, comme la civilisation, a eu des hauts et des bas – d'ailleurs non simultanés sur toute la Terre ;
- que dans les Andes et en plusieurs autres endroit du globe, il y a eu des centres de civilisation extrêmement anciens ; et que les phénomènes du paléolithique sont plutôt des décadences que des commencements ;
- que les légendes sur l'Atlantide et sur des mondes humains précédents correspondent à des réalités non complètement oubliées ;
- qu'en relation avec les catastrophes, il y a toute une évolution morale de l'humanité ;
- que l'esprit humain – ou l'âme humaine – comme on voudra – s'étend bien plus loin que nous le savons, dans le temps, dans l'espace et dans les mondes « imaginaires » que nous ne faisons qu'entrevoir et que donc ni le système théosophique ni les idées spirites ne sont à rejeter totalement.

Mais j'estime aussi que ceux qui veulent aller trop loin dans les précisions s'exposent à de considérables erreurs. L'homme doit savoir jouir de ses rêves, ne jamais les répudier, mais aussi ne jamais s'attendre à une réalité qui les exprime complètement tels qu'ils sont. Mon intime persuasion est que la réalité, connue, sera plus belle encore que le rêve.

Bergson nous a dit que l'univers était une machine à faire des dieux.

Les impulsions qui sous-tendent toutes les idées sur l'Atlantide, depuis Platon jusqu'à Hœrbiger, témoignent du désir des hommes de devenir des dieux.

Ces traces d'une grande civilisation, antérieure au déluge...

Ces statues géantes, hautes de huit mètres et pesant vingt tonnes...

Ces murailles, faites de blocs de neuf tonnes creusés sur leurs six faces de mortaises inexplicables...

Tous ces vestiges prodigieux que l'on découvre dans les Andes à 4 000 mètres d'altitude — dans un site dont la géologie révèle qu'il était jadis baigné par les océans —, comment en expliquer l'origine sans remonter à certains passages de la Bible, aux récits de Platon qui font état de la civilisation de l'Atlantide et des désastres cosmiques qui ont profondément modifié l'aspect de la planète ?

De ces textes anciens comme des découvertes récentes des géologues, Denis Saurat a fait la lumineuse synthèse dans ce livre captivant.

TULA - MEXIQUE. Un des géants, sorte de cariatide supportant autrefois le toit d'un temple.

Imp. Déchaux - Paris

Photo Roger-Viollet

---

1 *Manuel de Préhistoire générale*, p. 51, Payot, 1951.

2 *The Nature of the Universe*, p. 8, Blackwell, Oxford, 1950.

3 *L'Expansion de l'Univers*, p. 192, Presses Universitaires, 1950.

4 Louis Couderc : *L'Expansion de l'Univers*, p. 178.

5 Voir Ermond Perrier : *La Terre avant l'histoire*, p. 255-256 et 302-304, collection Henri Berr, La Renaissance du Livre.

6 Me sera-t-il permis de me faire ici l'écho d'autres idées physiologiques qui ont quelques rapports avec le sujet ?

Cette nécessité de l'expulsion prématurée hors du sein maternel conditionne aussi l'amour maternel : ce puissant instinct est une compensation du tort fait à l'enfant par une naissance hâtive. La douleur dans l'accouchement fait partie de l'ensemble : la mère, par amour, garde l'enfant un peu plus longtemps que ce n'est bon pour elle ; il devient même un peu trop gros dans le sein ; d'où le danger et la souffrance des parturitions. On a cru remarquer une association entre la douleur dans la délivrance et l'amour maternel : seules les races qui souffrent en mettant bas donnent des preuves d'amour au petit. La raison en serait là : l'amour du petit incite la mère à le porter trop longtemps et donc fait souffrir la mère à la naissance ; mais cet amour dure après la naissance ; mais cet amour dure après la douleur. La raison fondamentale de ces phénomènes physio-psychologiques est dans la poussée vers le gigantisme : le rejeton tend à être plus grand que les dimensions maternelles ne le permettent. La fécondation des femelles de races plus petites par des mâles beaucoup plus grands expliquerait tout cela, dans certain cas ; dans d'autres, ce serait la tendance au gigantisme quand la Lune s'approche de la Terre.

7 Tout ce chapitre est un résumé de l'admirable livre de H.S. Bellamy : *Built before the flood – the problem of Tiahuanaco*, Faber, London, 1947.

8 *Argonauts of the Western Pacific*.

9 *Stonemen of Malekula. Chatto-Windus*, Londres 1942.

Ni Malinovski ni Layard ne sont responsables des idées généralement exprimées ici ; ils se sont occupés de rassembler soit des faits, soit des récits des sauvages. Je me sers à nouveau du mot « sauvage », remplacé par le mot « primitif » – je crois en effet que le mot « primitif » contient une idée totalement fausse, puisque je considère le sauvage comme un décadent déchu d'anciennes civilisations. Le vrai « primitif » était un être extrêmement « civilisé », tel l'Adam de la Bible ou l'Osiris égyptien.

10 Je note que John Layard est docteur en médecine de Cambridge et a été fait docteur *honoris causa* d'Oxford *après* la publication de ce livre. C'est un des psychiatres les plus renommés de l'Angleterre et, de plus, un chrétien convaincu. Tout ceci pour qu'on puisse apprécier la pleine valeur de ce témoignage, appuyé par un autre savant éminent, Deacon (*Malekula*, London, 1934).

11 G.-C. Vaillant : *The Aztecs of Mexico*, Pélican, Londres, 1950, p. 67-68.

12 Bellamy : *In the beginning*, Faber, Londres, 1947, p. 172.

13 Les traductions courantes atténuent toutes plus ou moins ce passage, en particulier le *ab initio* dès le commencement, que la Bible anglaise traduit par *of old*, « anciennement », ce qui atténue le plein sens.

Baruch atteste que l'homme fut créé gigantesque ; les traducteurs orthodoxes sont obligés d'affaiblir l'expression.

L'office de Pâques, dans sa traduction, interprète : « Et qui faisaient prendre à ces métaux tant de formes rares et précieuses » pour *solliciti sunt*.

14 Voir Bellamy : *A Life history of our earth*, Faber, Londres, 1951. Chap. VI : La période stationnaire du satellite. Résumé aussi dans Bessmertny : L'Atlantide, p. 121 s., Payot, Paris, 1949.

15 Ces idées relatives à Colomb me viennent du professeur S.B. Liljegren (de l'Université d'Upsal) qui travaille à un ouvrage sur ce sujet.

16 *The book of Revelation is history*. Faber, 1942.

17 Libye est le nom général pour désigner la partie située à l'ouest de l'Égypte. La Tyrrhénie (plus tard Étrurie) désigne l'Italie occidentale.

18 Cf. Bellamy : *Moons, Myths and Men*, p. 241., Faber, London, 1949.

19 Bellamy : *The Atlantis myth*, p. 94 s., Faber, Londres, 1949.

20 Cf. *La Religion égyptienne*, p. 24, Presses Universitaires, 1944.

21 J.-P. Lauer : *Le Problème des Pyramides d'Égypte*, p. 93, Payot, 1948.

I.E.S. Edwards : *The Pyramids of Egypt*, p. 235, Pélican, London, 1947.

Inversement, plus tard, en Egypte, on se dispensa de construire des pyramides parce que la montagne de Thèbes, où l'on enterra les rois, rendait le même service.

22 Cf. *Guide du voyageur au Congo belge et au Ruanda-Urundi*, éditeur Dupriez, Bruxelles, 1949 : conclusion assez mélancolique du guide : « Le vieux Ruanda cruel, inhumain, a vécu. » Les géants ne seraient arrivés au Ruanda qu'au XVe siècle, venant peut-être d'Abyssinie.

23 Entre autres, la plus récente postule chez les anciens Chinois une connaissance de la physiologie, plus étonnante encore que la science astronomique postulée par Bellamy. Le dragon serait le spermatozoïde humain et la lune la cellule femelle fécondée. Or, même des sauvages, s'ils étaient présents, auraient pu voir l'anneau tertiaire – mais le spermatozoïde et la cellule fécondée exigent des microscopes.

24 *Petrusmok*, p. 22, 122, 137-138, 301, 329, 390, 526.

25 *Studies in analytical Psychology*, by Gerard Adler, Senior Psychotherapist to the Clinic of the Society for Analytical psychology, p. 100-101, Londres, 1948.

26 Nolan Jacobi : *The Psychology of C.G. Jung*, p. 114, et 95, London, Kegan Paul, 1946.

This file was downloaded from Z-Library project



Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.



z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru



Official Telegram channel



Z-Access



https://wikipedia.org/wiki/Z-Library